

# DES MORTS ET DES RENAISSANCES



Récit d'une résilience

Sandrine Cohen

Pour ceux qui ont fait, ceux qui font, que je suis ici aujourd'hui.

Et pour les autres aussi.

## **Note au lecteur**

Tout ce qu'il y a dans ce récit est le fruit de mes souvenirs et d'un travail d'enquête au sens strict sur ma propre histoire.

Je livre au plus près de la vérité, la mienne, ce qui a fait mon enfance et ma vie d'adulte, avec en même temps un essai de décryptage des événements et de leur répétition. Ce décryptage me permet de donner des clés de compréhension et de résilience afin que ce récit puisse toucher le plus grand nombre.

J'espère que ce sera le cas et qu'ainsi des personnes qui ont vécu des traumatismes quels qu'ils soient pourront trouver dans cette lecture un espoir, une force, une certitude : tout est possible. Même aux plus profonds des ténèbres, il y a de la lumière. Celle de l'amour.

« On peut venir de la boue sans en charrier, faut pas charrier quand même »

Le fatum n'existe pas.

## Introduction

Qu'est-ce qui fait qu'on écrit sur sa propre histoire ? Je crois qu'en ce qui me concerne, c'est un besoin viscéral de comprendre, de résoudre, et de transmettre ce qui peut l'être. C'est un essai de réparation aussi. Que ce que j'ai vécu de traumatique puisse servir à d'autre, puisse ouvrir d'autres personnes à la compréhension, à la résolution de leur propre histoire.

Parce qu'évidemment, si on écrit sur son histoire, c'est que l'on a des choses à raconter. C'est souvent des histoires difficiles. Les histoires difficiles valent la peine d'être vécues et transformées. Je pense que l'écriture est un des actes de résilience les plus forts qui soit. Encore plus peut-être quand on écrit de l'autofiction.

Je m'inscris dans la lignée des romans d'autofiction familiaux, même s'ils ne portent pas tous ce message, je pense à Justine Lévy, Annie Ernaux, Delphine de Vigan, Constance Debré, dont j'affectionne le style et la pensée.

J'ai été victime d'inceste, de harcèlement psychologique, de la part de mon père. J'ai été victime d'une mère abusive, victime elle-même. J'ai été victime d'une famille qui répétait les mêmes choses de générations en générations. J'ai été sacrifiée à l'autel d'une loi familiale empreinte de perversion.

Dans notre société où la parole se libère enfin concernant les violences faites aux femmes, où Vanessa Springora peut écrire un livre sur les abus sexuels de Gabriel Meznoff dans un livre que je trouve remarquable et nécessaire, et où ces actes sont reconnus comme des actes de pédocriminalité et non pas des actes d'amour, où Rose McGowan peut dénoncer Harvey Weinstein et que ce dernier soit condamné malgré son pouvoir et son influence, il me semble que mon récit peut être une pierre de plus dans la compréhension de ce que sont les abus de pouvoir sexuels, physiques et psychologiques quand en plus ils sont perpétrés dans la sphère familiale.

Qu'est ce qui se passe quand l'abus vient du père ? Quels mécanismes se mettent en place ? Qu'est-ce que l'emprise ? Pourquoi le traumatisme se répète-t-il ? Et surtout comment en sortir ?

Comment cet acte d'une violence inouïe, et qui se répète, devient le fondement d'une personnalité et de la cellule familiale toute entière ? Comment tout s'organise autour de « ça » ?

La famille est une « microsociété ». Qu'est-ce qui rend l'abus possible à part celui qui le commet, et qui « se commet » ? Ce sont les autres, tous les autres. Les autres qui se rendent coupables de déni ou de complicité, et qui maintiennent le pouvoir en place, même s'il est hors-la-loi.

Qu'est-ce qui se passe quand la mère choisit le père plutôt que ses enfants ? Qu'est-ce qui a rendu possible cette « aberration » ? Quel ressort lié à un mode de pensée au-delà d'une personnalité ? Qu'est-ce que le respect de l'autorité dans une société patriarcale ?

Comment toute une famille peut-elle si ce n'est cautionner ces actes, les laisser faire ? Quelles valeurs fondamentales sont en jeu ? Qu'est-ce qui fait que la famille va se retourner contre la victime, surtout si elle veut parler ? Que protège-t-on quand on protège un violeur ?

Depuis quelque temps, des jeunes femmes, le nouveau visage du féminisme, collent sur les murs dans grandes villes dans le monde entier des messages, des mots, qui dénoncent les violences faites aux femmes. Elles collent aussi bien des messages de décompte de féminicides, glaçants et factuels, des histoires personnelles ou des messages politiques, contre Roman Polanski par exemple. Elles se réapproprient la rue et la nuit, deux lieux de danger pour les femmes. Elles ont vécu ou non des violences, et de tous ordres. Elles souhaitent interpellé la société toute entière pour que la société toute entière change.

Je pense que mon récit qui est une suite de mots « collés » sur du papier, peut participer à ce changement sociétal nécessaire.

J'ai eu une histoire très difficile, faite de tourments qu'on ne mettrait pas dans la back-story d'un personnage de fiction pour ne pas prendre le risque d'entendre, ce n'est pas possible, ce n'est pas crédible. La réalité dépasse la fiction bien souvent, et les histoires vraies sont parfois d'un romanesque échevelé. Mon histoire en fait partie. Elle ressemble à ce qui fait le fondement de la plupart des romans, séries, films : une histoire de famille hautement dysfonctionnelle. Les Atrides ne sont-ils pas la source de toutes les œuvres passées, présentes et à venir ? Les Atrides brassent en tout cas tous les grands sujets qui nous passionnent : le destin, la tragédie, l'amour contrarié, l'enfant sacrifié, les tromperies, les deuils, l'inceste. Ils nous passionnent parce que nous sommes tous d'une manière ou d'une autre concernés. Et ils posent une question fondamentale : Sommes-nous soumis au fatum ? Ma famille ressemble aux Atrides et ma réponse est non. Non, nous ne sommes pas soumis au fatum.

Nous pouvons décider, changer, rompre avec les codes établis, devenir libres de notre histoire et ainsi changer la famille, la société tout entière.

C'est pour cela que j'ai écrit ce récit, pour dire cela : Il n'y a pas de fatalité. Nous avons tous en nous les ressources pour dépasser nombre de traumatismes, et même les transformer en une source d'énergie positive pour les autres, le monde. Et, si je ne souhaite à personne de vivre ceux que j'ai vécu, même moindrement, je souhaite à ceux qui en ont vécu de trouver en eux ces ressources. Je crois que ce livre peut en être une.

Je l'espère.

Je suis morte à deux ans et demi. Je ne m'en souviens plus, c'est mon père qui me l'a dit. Il me l'a dit bien plus tard, pas comme ça bien sûr, il me l'a dit sans le savoir.

Il m'a dit : « *J'étais seul, ta mère venait d'accoucher de ta sœur. Elle se reposait chez ma mère. Elle n'était pas là. Tes grands-parents non plus n'étaient pas là. Avec la maladie de ta grand-mère, ils avaient fort à faire. Qu'est-ce que je pouvais faire ? J'avais besoin de réconfort. Tu étais là toi. Tu étais là.* »

J'étais là papa ce jour-là, et tu m'as tuée. Tu as caressé mon sexe de petite fille, j'ai ressenti un mélange effroyable de douleur et d'excitation, de plaisir sans doute, je ne m'en souviens plus. C'était incompréhensible, j'étais tétanisée. Alors, pour supporter, je me suis échappée. Je suis sortie de mon corps. Je suis morte à l'intérieur pour supporter de vivre à l'extérieur. Tu as caressé mon sexe de petite fille et plus encore. Non, je ne m'en souviens plus, c'est toi qui me l'as dit. Tu m'as tuée plusieurs fois encore après ça. Je suis morte plusieurs fois.

Je suis morte et je suis née plusieurs fois, aussi. Je suis née à nouveau quand j'ai failli mourir, pour de bon cette fois-ci.

Je suis morte à vingt-six ans et je m'en souviens. Il était là, un homme que je ne désirais pas, un homme, un petit, un traître, l'homme de ma meilleure amie. Il m'a prise dans ses bras, il a voulu m'embrasser. Il m'a dit : « *La deuxième fois que nous nous sommes vus, tu avais mis une brassière qui montrait ton ventre, c'était pour moi.* » Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Je me suis habillée ? Déshabillée ? Pour toi ? Je suis sidérée, je ne comprends pas. Qu'est-ce qui se passe ? En toi ? En moi ? En moi, quelque chose a vrillé, un plomb a sauté, j'ai fait un saut à l'élastique vers le passé. À nouveau j'étais tétanisée. Je n'avais pas deux ans et demi et c'était comme si. Je balbutiais, rien, rien. En fait, j'étais sans voix, incapable de dire ce que mon âme criait : tu es moche et laid, je ne veux pas de toi, cafard, merdeux, je m'habille comme je veux. Non, impossible, rien, j'étais tétanisée, comme avec lui, à deux ans et demi. Il m'a enfermée dans ses bras. Il a voulu m'embrasser. Non, je ne pouvais pas dire non. Mon corps, lui, l'a fait. Avant qu'il ne soit trop tard, avant que ses lèvres repoussantes ne touchent les miennes, dans un sursaut, je me suis dégagée. J'ai couru pour prendre un taxi de l'autre côté de la chaussée et c'est un autre taxi qui m'a fauchée, net. J'ai fait vingt-sept mètres de vol plané. Même pas

peur, j'ai toujours un peu volé dans la vie, hors de mon corps, hors de la réalité, hors de ma vie. Je n'ai rien eu qu'une blessure ouverte au genou, c'était le point d'impact au sol. Le chirurgien m'a dit : « *Ou vous avez beaucoup de chance ou ce n'était pas votre heure ou vous avez un corps exceptionnel.* » Je n'ai pas osé lui répondre, mon corps, si vous saviez, il en a vu d'autre. Et après tout, je suis déjà morte. Peut-on mourir deux fois ?

Oui en fait. Je suis morte plusieurs fois et je suis née autant. Ma vie n'est faite que de ça, de morts et de renaissances. « *Accepte de mourir à toi-même pour renaître un peu plus grande* », c'est bien comme théorie, c'est moins facile en pratique. On en bave pour renaitre, j'en bave. Mais c'est la vie, la vraie vie : mourir pour renaitre. Aujourd'hui, je le choisis. Le seul truc, c'est qu'enfant, on ne m'a pas demandé mon avis.

J'ai toujours adoré mon père. Cet été-là surtout, l'été de mes six ans, quand il me faisait partager son lit. Je ne m'en souviens plus, c'est lui qui me l'a dit.

Il m'a dit : « *Ta mère n'était pas là, je n'étais pas bien, j'avais besoin d'affection. Tu étais là toi. Tu étais là.* »

Je me souviens que cet été-là, j'ai eu peur de perdre mon père dans un champ de maïs. Je suis revenue en criant dans la maison de vacances où régnait mon arrière-grand-mère paternelle : « *Mon papa, mon papa, j'ai perdu mon papa.* » Ça l'a bien fait rigoler Mémé, c'est comme ça qu'on l'appelait, ça l'a bien fait rigoler. C'est même devenu une plaisanterie dans la famille, « *Mon papa, mon papa, j'ai perdu mon papa.* » Il faut dire que, dans la famille, ils aimaient bien les plaisanteries surtout aux dépens des autres, surtout à mes dépens. Elle était drôle ma terreur. Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans ma cervelle de petite fille ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans ces champs de maïs ? Je voulais dire dans ce lit ? Que pouvais-je comprendre ? Je ne comprenais rien. Mon papa perdu dans ce champ de maïs, mon papa perdu dans ce lit, je suis perdue. J'ai seulement perdu la tête ou la raison, sans raison. De toute façon, je m'en foutais, je n'étais pas là, pas vraiment là. Il y avait, elle, qui partageait son lit. Il y avait, elle, qui avait peur de perdre son papa dans le champ de maïs. Et puis, il y avait moi, mais moi, j'avais déjà disparu dans les abîmes de l'inceste. J'ai mis du temps à refaire surface.

J'ai refait surface le jour de l'accident, vingt-sept mètres de vol plané, ce n'est pas donné à tout le monde quand même. Il fallait bien que j'en fasse quelque chose. J'ai vu la mort en face, ça non plus ce n'est pas donné à tout le monde. J'ai fait une expérience de mort imminente, comme une ultime expérience de vie, j'ai vu la lumière et ma mère, ma mère était morte l'année d'avant. Je me suis dit, au-moins, je vais la retrouver. J'ai vu la lumière et ma mère, cette fois hors de mon corps pour de vrai. Ma mère s'est approchée.

Elle m'a dit : « *Tu n'as pas eu de fils.* »

Ça a été comme un déclic, tu n'as pas eu de fils, cette phrase m'a renvoyée sur terre. J'ai réintégré mon corps, je suis retournée à la vie et j'ai dit : « *Vous avez appelé ma sœur ?* »

Ma sœur, ma petite sœur, mon père l'a tuée pareil, pas tout à fait pareil. Son chemin n'est pas le même que le mien. On n'a pas la même famille, on n'a pas les mêmes parents. Ma sœur, à treize ans, j'avais juré, prêté serment, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer, que je la sauverai d'eux, d'elle et de lui. Car, je ne l'ai pas dit mais ma mère ne valait guère mieux que lui. Des années plus tard, j'ai dû rompre mon serment, il en allait de ma vie.

J'avais quarante-deux ans et j'ai cru que j'allais mourir de chagrin et de culpabilité. J'avais laissé tomber ma sœur et je ne savais plus comment exister. C'est comme ça, dans la famille, il n'y avait de place que pour une, oui mais laquelle ? Elle, évidemment. CQFD, je devais disparaître, ça allait de soi, en fait, c'était comme ça depuis toujours : je devais disparaître.

Je crois que mon père voulait que je disparaisse. Personne, au fond, n'aime être un violeur. Pas même lui, n'est-ce pas ? Non, pas même lui. Il me violait, il ne pouvait pas s'en empêcher, j'étais l'objet du délit, c'était moi la responsable, moi, l'immonde, la mauvaise, la méchante, la tentatrice, la coupable, moi, la sorcière, le démon, celle par qui le mal arrive. Il voulait que je disparaisse, c'est sûr. D'ailleurs, je m'en souviens maintenant, il me le disait.

Il me disait : « *Hors de ma vue. Disparais. Disparais.* »

Quand les viols ont cessé, il n'en avait pas assez. Il n'a eu de cesse que de me tuer encore, de me briser, de me réduire à néant, de me mettre plus bas que terre. Par la parole cette fois. Je m'en souviens très bien, ses mots étaient comme des armes. Il voulait finir le boulot, conclure cette opération de destruction massive. Après mon corps, il s'en est pris à mon esprit. Je n'avais pas de planque cette fois-ci, nulle part où m'évader, j'ai tout pris de plein fouet.

Il me disait : « *Tu le fais exprès pour m'emmerder.* » « *Tu es née pour me faire chier.* » « *Bouge ton cul.* » « *Tu es une pute.* » « *Ne me regarde pas comme ça.* » « *Baisse les yeux.* » « *Je vais te mater.* » « *Finis ton auge.* » « *Tu iras manger à la cave dans un scaphandrier.* » « *Tu ris comme une bécasse.* » « *Parle quand je te le dis.* » « *Arrête d'ergoter.* » « *Ferme-la* » « *Pousse toi, tu me déranges.* » « *Tu prends toute la place.* » « *Tu prends la place de ta sœur.* » « *Laisse parler ta sœur.* » « *Laisse parler ta sœur.* »

C'était comme ça, toute mon adolescence. Les dîners étaient son champ de bataille : son regard d'acier, ses paroles empoisonnées, ma terreur, mon incompréhension, mes tentatives de rébellion, ses hurlements. Ça finissait toujours pareil : ses hurlements, mes pleurs, mon incompréhension, ma perte, ma reddition.

Il hurlait : « *Monte dans ta chambre. Disparais.* »

Alors, je montais dans ma chambre et je disparaissais, perdue à moi-même, perdue à l'indicible, à l'innommable, à l'impensable. Ça n'avait pas de sens, ça n'avait ni queue ni tête. Qu'est-ce qui se passait ? Dans sa queue ? Dans ma tête ? Pourquoi ? Pourquoi tout ça ? Il n'y avait qu'une raison possible : ça devait être moi. Voilà, c'était forcément moi, c'était moi, c'était de ma faute. Tout était de ma faute.

Alors oui, oui, tout était ma faute, vraiment tout : le plat au restaurant qui ne venait pas assez vite, la balance qu'il avait oubliée avant de partir en vacances, même la pluie qui tombait. Tout, même l'inceste, même si je ne m'en souviens pas, il me l'a dit plus tard.

Il m'a dit : « *Un jour, je suis rentré dans ta chambre pour te dire bonne nuit. Tu as voulu que je te masturbe. Je t'ai dit non. Tu voulais, mais je t'ai résisté.* »

Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que j'ai voulu que tu me mettes un doigt dans le cul quand j'avais cinq ans pour bien essuyer tout partout au cas où il y aurait des microbes ? Je ne crois pas non, je ne crois pas que je voulais ça, je crois que je voulais disparaître. En fait, je voulais surtout que mon papa m'aime.

J'ai repris vie quand j'ai compris que mon père ne m'aimerait jamais. C'est ainsi, il n'a pas d'amour, que pour lui, peut-être, et encore, je crois qu'il se déteste. Mais je lui accorde, encore, sans doute, plus de profondeur qu'il n'en a. Je suis comme ça, je veux toujours comprendre, voir derrière : les méchants sont des incompris. Ça me reste chevillé au corps, c'est son empreinte et ça fait de moi qui je suis. Ce n'est pas grave, je dois simplement trouver le moyen d'éviter les méchants et les incompris.

J'ai eu un accident et j'ai failli mourir. C'est à partir de là que j'ai commencé à vivre. J'ai saisi la peur au bond pour m'interroger, je n'ai jamais cessé depuis. Qu'est-ce qui est moi ? Qu'est-ce qui est l'oubli ? Qui je suis ? Qu'est-ce qui est de l'inné ? Qu'est-ce qui est de l'acquis ? Je me suis redressée. De l'intérieur.

Mon père a lui-même était un enfant mort. Est-ce pour ça qu'il fallait tuer les siens ?

Un jour, j'ai cru que mon père allait me tuer, me tuer vraiment. J'avais neuf ans, on était chez des amis. Mon père hurlait, je ne me souviens plus pourquoi. J'avais sans doute fait une bêtise. Je me suis réfugiée dans la chambre des enfants, je suis montée dans le lit du haut, c'était des lits superposés. Je pleurais, il hurlait et j'ai crié : « *Ce n'est pas juste.* » Pas juste ? Ça l'a mis hors de lui. Il m'a fait tomber du lit, il m'a jetée par terre. Il m'a rouée de coups, coups de pieds, coups de poing. J'étais en boule sur le sol, j'ai vu la haine dans ses yeux. Il frappait, frappait. Il ne se contrôlait plus. J'ai vu qu'il ne se contrôlait plus. Je me suis dit, ça y est, cette fois c'est bon, je vais mourir pour de bon, ils vont tous voir, ils vont tous savoir, je suis l'assassinée, par mon père assassinée. Mais non, ma mère l'a arrêté, elle a dit, « *Ça va, ça va, il y a plus de peur que de mal.* » J'ai eu si peur. Pourquoi personne n'a rien dit ? Rien fait ? Qu'est-ce que j'avais encore fait ? J'avais encore trop parlé. Je l'avais provoqué. Ma mère m'a consolée.

Elle m'a dit : « *Il faut que tu arrêtes d'embêter ton père. Il est fatigué.* »

Ma mère a toujours voulu que j'aime mon père, c'était important pour elle. Comment lui dire que je détestait mon père, mon père, mon géniteur, mon monstre, mon amant. Je le déteste, il me fait mal. Je suppliais ma mère intérieurement : Maman, s'il te plaît, aide-moi. Maman, s'il te plaît. Je t'en supplie, maman, aide-moi. Mais non. Ma mère voulait que j'aime mon père et ça a marché.

Je pense que mes parents ne m'ont pas aimée, c'est la stricte vérité. Je n'ai pas envie de nuancer, pas d'entourloupe, pas de « un peu », pas de « mais quand même », pas de « ils m'ont aimée comme ils ont pu. », pas de restrictions. Ce sont des préceptes. Je crois que certains parents n'aiment pas leurs enfants. Les miens étaient comme ça. Mes parents étaient des êtres nuisibles et toxiques. Ils n'avaient rien à foutre de moi. Je n'étais là que pour eux, pour les servir, pour leur plaisir. J'étais leur instrument. Mes parents ne m'ont jamais aimée. J'ai compris il y a un moment déjà que ce n'est pas ça l'amour. J'aurais bien aimé, ça m'a pris du temps, mais non, vraiment, ce n'est pas ça l'amour. J'ai arrêté de me raconter des histoires.

Je raconte des histoires. Je raconte des histoires de vie, des histoires de gens ordinaires, qui changent, qui bougent, qui s'engagent, qui croient, qui luttent, qui résistent, qui basculent, qui se battent, qui s'en sortent. Je raconte des histoires de héros ordinaires parce que je crois à la seconde chance et à la rédemption, parce que je crois à l'honnêteté et à la bienveillance, parce que je crois à l'humanité en chacun de nous. Je raconte des histoires de gens qui retrouvent leur vie. J'espère en faire partie, j'espère, aujourd'hui, être en vie. Vraiment en vie.

Il faut être en vie, n'est-ce pas, pour donner la vie ? Je crois oui qu'il le faut, en tout cas pour moi, je dois être vraiment en vie, dans ma vie, pour devenir mère, mon vœu le plus cher. C'est mon pari, mon défi. Il se trouve que je dois en passer par là, être en vie pour donner la vie. Ce qui a l'air simple pour tant de femmes l'est très peu pour moi.

J'ai envie d'être mère depuis toujours, comme une nécessité ou une histoire de destin. Je sais que cela n'a rien à voir avec les conventions sociales ou l'image, c'est viscéral, existentiel : j'ai envie d'être mère.

La première fois que j'ai porté la vie, c'était le fruit d'un viol consenti. Je sais, ces mots ne vont pas tellement ensemble, mais, on le sait maintenant, il peut y avoir viol sans violence. Le silence n'est pas forcément consentement. J'avais trente-six ans. Il avait vingt ans de plus que moi. Il me faisait travailler, il était marié, on allait à une soirée. Il a proposé de m'emmener en voiture. Il a posé sa main sur mon genou, pas besoin de mots, j'avais compris. Les jeux étaient faits, je connaissais le rôle par cœur. Au retour, je l'ai laissé tirer son coup, un quart de coup, rien, néant. J'ai fini la nuit seule avec mon dégoût. Je me suis dit, il ne manquerait plus que je tombe enceinte. J'ai des trucs comme ça parfois, des fulgurances. Je voulais prendre la pilule du lendemain, je n'ai pas pu passer la porte d'une pharmacie, littéralement pas pu, toute la semaine qui a suivi. En marche vers mon destin ? Va savoir, je le savais.

J'étais enceinte, il était là mon petit pas encore né et moi j'étais morte. Je lui ai dit, repars. Je lui ai dit de repartir et qu'il serait mieux ailleurs. Ici, en moi, il faisait froid, ce n'était pas un endroit pour lui. J'ai avorté sans bruit. Il n'est pas mort mon petit jamais né. Je crois qu'il est quelque part, au chaud, je l'espère. Donner la mort ici, pour moi, c'était un acte de vie.

J'ai eu très froid dans le ventre de ma mère, de cela je me souviens. Un froid intersidéral. J'avais été désirée pourtant, il paraît, elle me l'a dit et redit. Et puis, je suis passée comme une lettre à la poste. Elle a vécu trente minutes d'un accouchement sans douleur. Il faut croire que j'étais décidée et que j'aimais déjà la vie. Ça tombait bien, il allait falloir que je la gagne, la vie. J'étais la prune de ses yeux, elle me mangeait de bisous, elle était une mère parfaite. Ma mère était une reine : la reine des victimes.

Comment dire à ma mère que mon père me tuait chaque jour un peu plus quand il mettait sa langue ou son sexe dans ma bouche ? Comment lui dire ? Comment lui dire ça à elle ? Elle qui se plaignait, encore et encore, de ses silences, de ses mots durs, pour elle. Pour ma mère, c'était elle la victime de mon père, pas moi.

Ma mère était très malheureuse à cause de mon père. C'est un fait, elle n'arrêtait pas de me le répéter.

Elle me disait : « *Il me parle mal. Il ne me parle pas. Je ne sais plus quoi faire. Ça me tue. Tu comprends ? Ça me tue.* »

Oh oui, bien sûr je comprenais, mais là n'était pas le sujet, n'est-ce pas ? Le sujet c'est elle. Ma mère avait une oreille pour geindre et gémir à souhait, c'était parfait. Je n'étais pas sa prune, j'étais son objet, son miroir, « Miroir, oh mon beau miroir, dis-moi qui est la plus malheureuse ? C'est toi, maman, évidemment, c'est toi. » Moi, je n'existais pas. C'était ma mère qui était la plus malheureuse. Ça ne pouvait être qu'elle.

Ma mère était très malheureuse, mais elle n'a jamais voulu quitter mon père. Je lui disais : « *Pars, quitte-le. Tu as droit au bonheur. Tu es si bien. Tu retrouveras quelqu'un.* » Ça ne servait à rien, elle était très malheureuse, mais elle voulait le rester. J'étais son miroir et ça lui suffisait. La veille de sa mort alors qu'elle se plaignait encore, je lui ai redit : « *Pars, quitte-le.* »

Elle m'a dit : « *Je ne peux pas partir, tu ne vas plus m'aimer, vous n'allez plus m'aimer.* »

Nous n'allions plus l'aimer ? Alors elle ne partait pas à cause de nous ? À cause de ma sœur et de moi ? De moi ? J'avais quitté la maison depuis cinq ans déjà. Je n'allais plus l'aimer ? Elle était restée à cause de moi ? Elle avait vécu toute une vie de malheur à cause de moi. Alors, elle était ma victime aussi ?

Ma mère était victime de sa famille et ne pouvait pas partir. J'avais vingt-quatre ans quand elle est morte. Le jour pile de l'anniversaire de ses trente ans de mariage. Elle est pas belle la vie ? Ce jour-là, un dimanche, mes parents étaient invités à déjeuner. Je n'y suis pas allée, je retournais à Paris et j'avais du travail. Elle m'a appelée. Au téléphone, elle m'a dit que ça traînait, qu'elle ne me verrait pas avant mon départ, qu'elle ne pourrait pas m'emmener à la gare. Elle était très embêtée. Je lui ai dit : « *Ce n'est pas grave.* » Si, pour elle, c'était grave : je n'allais plus l'aimer. Encore ? Je l'ai immédiatement et sincèrement rassurée : « *Mais enfin maman, bien sûr que je t'aime, je t'aimerai toujours, tu es la meilleure des mères. Tu es une*

*mère parfaite.* » C'est la dernière chose que je lui ai dite, au moins pas de regrets. Elle avait cinquante-deux ans. Elle est morte d'une rupture d'anévrisme, en vingt minutes, c'était bouclé. Je me suis dit : voilà à force de te faire des nœuds au cerveau, cette pensée m'a traversée, et puis, tout de suite après, elle est partie comme ça parce qu'elle ne pouvait pas partir autrement. Ma mère ne pouvait pas partir autrement. Ma mère avait besoin d'être une mère parfaite, une épouse parfaite, et d'avoir une famille parfaite. Elle a réussi d'une certaine manière : en apparence, nous étions une famille parfaite.

Je me souviens des tablées d'amis, les week-ends et en vacances. Ma mère faisait du gratin dauphinois, de la tarte au thon, des lasagnes, de la ratatouille, des tomates farcies, des plats conviviaux. La maison était une maison portes ouvertes, quand il y en a pour dix, il y en a pour onze. Je me souviens de la préparation des repas dans la cuisine, des apéros, des déjeuners ou des dîners qui s'éternisaient, des chansons, des danses, des rires, des engueulades et tout ça coulait à flot. Nous étions le refuge des enfants mal aimés. Mes parents étaient les parents qu'il fallait. Nous étions l'image du bonheur familial, un torrent de bonheur familial. Personne ne voyait les torrents de boue, en dessous.

La boue, c'était la haine, collante et visqueuse sous prétexte d'amour. Il y avait des courants de haine dans cette famille, la famille de mon père. Il y avait de la haine à ne plus savoir quand faire, servie froide ou chaude, à Noël et à Pâques, à l'entrée et au dessert, et à tous les anniversaires où tout le monde était réuni parce qu'après tout, la famille c'est important. La famille de mon père aimait les réunions de famille.

Mon père haïssait sa famille et il ne s'en cachait pas. Il disait le pire mal de sa mère, de son frère et de sa sœur cadette. Il disait que sa famille était pourrie. Il avait raison.

Il disait : « *On choisit ses amis, on ne choisit pas sa famille.* »

Cette phrase-là, c'est un cadeau qu'il m'a fait, une autorisation, pour un jour, bien plus tard, décider, décider que c'était assez. J'avais trente-six ans et il me terrorisait encore. D'un seul regard il me tuait, cette haine dans ses yeux. Alors, j'ai dit stop, je ne veux plus. Peu importe

le passé, c'est dans le présent que ça se passe. Chaque fois que je le voyais, je faisais trois pas en arrière, et ça, ça n'était plus possible. Stop, je ne veux plus nager à contre-courant.

La dernière fois que je lui parlé, c'était au téléphone. Je lui ai dit mon amour et mon dépit, mon impossibilité, mon espoir aussi : « *Papa, dis-moi juste pardon et on efface tout. On fait table rase. On invente une nouvelle relation.* »

Il m'a dit : « *Tu crois que c'est facile de résister à ses pulsions ?* »

Non, bien sûr que non, ce n'est pas facile de résister à ses pulsions. Non, je sais, je résiste tous les jours aux miennes pour ne pas faire de mal, pour sortir de la haine, de la jalousie, de la rancœur, de la manipulation, du mensonge, de tout ce que mes parents m'ont appris. Tous les jours, je lutte.

Il m'a dit : « *Je ne pourrai pas réparer alors arrête de me bassiner avec ça.* »

Si, bien sûr que si, tout se répare. Il suffit d'être autrement. Je crois, j'espère, qu'on répare le passé si on change le présent, et ainsi naît l'avenir. Mon père ne serait jamais le père qu'il n'a pas été mais il pourrait le devenir. Je suis morte mais je suis née à nouveau. Il pourrait choisir d'être autre dans ma nouvelle vie. Je crois qu'on peut tous choisir d'être autre dans une nouvelle vie. Encore faut-il le vouloir. Il n'a pas voulu. Je lui ai dit : « *Je ne veux plus jamais te voir. Pas contre toi, mais pour moi.* » J'ai raccroché, en larmes. Ce n'est pas simple de faire le deuil de son père de son vivant. C'était une question de survie. J'ai choisi de ne plus jamais voir mon père pour construire ma vie.

Ma mère est morte et elle m'a sauvé la vie. Je me suis rendue compte bien plus tard que c'était elle, en fait, qui tenait le couvercle des secrets et des non-dits. Elle qui tenait la famille, sacro-sainte famille.

J'avais vingt ans, j'étais en Angleterre et j'ai reçu une lettre de ma sœur. Elle disait qu'elle avait trop bu, et qu'elle avait eu un flash : elle faisait une fellation à son père, mon père. Elle ne savait pas si c'était un rêve ou une réalité. Mon cœur a défailli. D'un coup, je me suis souvenu,

Le doigt dans le cul. Je lui ai dit : « *C'est vrai. Ne laisse personne te dire le contraire.* » Je lui ai dit : « *Parles-en à maman.* » Ma mère a confirmé.

Elle a dit : « *C'est vrai. Je m'en occupe.* »

Voilà, ce qu'elle a dit, et puis, elle n'a plus rien dit. Elle a confirmé et elle n'a rien fait. La vie a repris comme si de rien n'était, il y avait toujours les week-ends et les tablées. Ça a duré quatre ans, ce silence, ça a duré jusqu'à sa mort. Comment peut-on faire semblant à ce point ? Comment ai-je pu me taire ? Moi qui parle autant. Je crois que je me suis tue pour protéger ma mère, pour la protéger elle, pas lui.

Je n'osais même pas me dire ce que je ne lui disais pas : « *Maman, il faut que je te dise, je sais des choses. Maman, il y a moi aussi. Mon souvenir à moi. Maman, il faut qu'on se parle. Maman, si on se parle, je me rappellerai. Maman, si on se parle, je te dirai. Le doigt dans le cul, mais le lit, son sexe contre moi, sa langue sur mon sexe, son sexe dans ma bouche, son sexe dans ma main, même quand il urine. Maman, il faut que je te dise. Maman, comment te dire ?* »

Je n'ai rien dit à ma mère, l'inceste, c'était l'histoire de ma sœur, pas la mienne. Ça suffisait, je n'allais pas en rajouter, « *Miroir, oh mon beau miroir, dis-moi qui est la plus malheureuse. Dis-moi. Surtout ne me dis pas.* » Je n'ai jamais dit à ma mère que mon père m'avait violée, tuée. Je crois qu'elle ne l'aurait pas supporté.

J'ai été la mère de ma mère, la mère de ma sœur et la mère de ma cousine, la fille de la sœur aînée de mon père. J'avais douze ans quand elle est née, et je passais des heures à la bercer. Un temps, elle m'a appelée maman. J'ai été une mère enfant, une enfant mère. À l'âge d'être mère, je ne suis pas mère, pas encore mère.

Toute sa vie, ma mère a écrit des journaux intimes. Quand ma mère est morte, mon père a voulu enterrer ses journaux avec elle. Tu m'étonnes, il avait drôlement peur de ce qu'elle avait pu écrire. Il n'aurait pas dû. Dans les journaux de ma mère, il n'y avait qu'elle, elle et son nombril, elle et sa souffrance, elle et son aveuglement, elle et ses ruminations masochistes.

Nous, ma sœur et moi, « la prune de ses yeux », ne sommes mentionnées que trois fois en trente ans d'écriture. J'ai lus les journaux de ma mère et je suis tombée des nues. Elle n'était pas ma mère, cette mère parfaite, cette mère si aimée, qu'à son enterrement, une amie m'a dit : « *J'aurais préféré que ce soit ma mère plutôt que la tienne.* » Cette mère-là n'existait que pour la galerie. En fait, ma mère était une femme égocentrique et dépressive, victime abusive, se vautrant dans son mal être, dans ses tergiversations et ses douleurs. Elle était celle-là et je ne le savais même pas, j'aurais dû m'en douter, une petite voix me l'avait dit. Je l'avais oubliée.

J'ai beaucoup oublié pour ne pas mourir. J'ai oublié l'inceste. J'ai oublié les insultes. J'ai oublié les coups. J'ai oublié qui étaient mes parents. J'ai oublié que j'étais morte. J'ai dû faire un effort de mémoire considérable pour réapprendre à vivre. Quand j'étais petite, tout le monde disait que j'avais une mémoire d'éléphant. C'est vrai, oui, mais voilà, j'ai une mémoire traumatique.

Encore aujourd'hui, quand je veux aimer quelqu'un, quand j'ai besoin de l'aimer, j'ai tendances à oublier les choses désagréables, les signes évidents. Je les vois et je les oublie. Je me mens à moi-même, je m'arrange, je transige, je transforme, j'inverse. Ce n'est pas bon, ce n'est pas sain. Je dois changer ça, je veux regarder la réalité en face, même si elle fait mal aux yeux.

Il vaut mieux savoir, même si, comme dit un ami qui m'est cher : « *Qui accroît son savoir accroît sa souffrance.* » Savoir, c'est le chemin qui mène de Disneyland à la vraie vie : bienvenue sur notre planète.

J'avais vingt-neuf ans quand j'ai fait exploser les secrets de famille. J'ai parlé à mon père de l'inceste de ma sœur, de moi. Je lui ai demandé s'il nous avait tout dit. Sa réponse a fusé.

Il m'a dit, il nous a dit, à ma sœur et à moi : « *Je suis un monstre. Je ne supporterais pas d'aller en la prison. Je vais me suicider.* »

« *Mais non papa. Ne dis pas ça. Tu nous as tout dit papa ? C'est important, tu sais papa, si tu es honnête, ça change tout. Tu nous as tout dit papa ?* » « *Oui.* » Non, un truc me trottait dans

la tête, un truc qui concernait sa sœur cadette. J'ai cherché, j'ai appris qu'il l'avait violée elle aussi. Chouette, il est beau l'esprit de famille. Un autre truc me trottait dans la tête, tant qu'à faire, autant aller jusqu'au bout, un jour ma tante, l'autre, l'aînée, m'avait parlé d'une histoire d'homosexualité. J'ai appris que mon père avait violé son frère aussi, lequel avait violé la même sœur. Bon, cette fois le compte est bon. Ce n'est pas mon père qui nous a dit tout ça, c'est moi qui ai cherché, j'ai prêché le faux pour savoir le vrai et les langues se sont déliées. Mon père a été violé lui aussi, par son grand-père maternel sans doute. L'inceste est-il une maladie génétiquement transmissible ?

Je suis née d'une grande passion. L'histoire raconte que ma mère et mon père sont tombés fous d'amour. Ma mère lui a offert sa virginité, ainsi qu'une médaille porte-bonheur avec le chiffre treize gravé. Le treize, ça porte chance chez les juifs. Pas de bol, ici on ne peut pas dire que c'était une chance. Ou si ? Sinon je ne serais pas née. En tout cas, mes parents vivaient une passion. Ma mère lui reprochait ses mots durs et ses silences, déjà. Mon père la dévalorisait, la passion quoi, que du bonheur. Au bout d'un an, ma mère l'a quitté. Je me dis qu'elle n'était pas encore trop abimée ou qu'elle a eu un réflexe de survie ? Il faut bien que je tienne ça de quelqu'un. Mais, passion oblige, un an plus tard, elle y est retournée. Elle a écrit une longue lettre à mon père. Elle lui a dit son amour, son incapacité à vivre sans lui. La légende commence. Mon père a fait huit cents kilomètres, Paris, Juan les Pins, en mobylette dans la nuit. Il est arrivé, grisé, mal rasé, les yeux bouffis. Il lui a dit : « *Je suis venu, je t'aime, épouse-moi ou tu ne me reverras plus jamais.* » C'est beau l'amour, c'est comme un chantage, un ultimatum. Ma mère a adoré. Elle a dit oui, oui, le lorrain et l'égyptienne, le blond et la brune, le taiseux et la bavarde, le matheux et la littéraire, le réfléchi et la spontanée, le bouffeur de curé et la juive, la carpe et le lapin, le bourreau et la victime, l'alliance des contraires. L'histoire raconte que leurs familles étaient furieuses, surtout celle de mon père. L'histoire raconte que pour leur annoncer leur mariage, ils ont juste laissé un mot dans la maison familiale et ils sont partis en vacances. L'histoire raconte que de colère ma grand-mère paternelle a cassé un miroir. L'histoire raconte que c'est ça le grand amour : un miroir aux alouettes.

C'est quoi l'amour ? Je crois aujourd'hui que l'amour est une façon d'être, que ce soit l'amour amical, l'amour familial ou l'amour sentimental. Je crois que l'amour, c'est vouloir le bien de

l'autre, accorder sa confiance, oser être soi et laisser l'autre être autre, dans le respect et dans l'échange. L'amour c'est vouloir partager des choses et ne pas vouloir tout partager, c'est discuter dans nos ressemblances et dans nos différences, dans nos forces et dans nos fragilités. L'amour, c'est sécher des larmes et rire aux éclats. Oui, je crois que l'amour est une façon d'être au monde, à l'autre et à soi.

Je pense qu'il faut s'aimer bien soi pour aimer bien l'autre. Comment s'aimer soi quand on n'a pas été aimé ? J'aime bien mes amis, mais j'ai longtemps été une hyper-sensible, prête à fuir au moindre prétexte, parce que je ne savais pas dire simplement que quelque chose ne me plaisait pas. J'ai appris à aimer ma famille, ma sœur et son fils.

Je ne sais toujours pas aimer un homme, je crois qu'une femme ce serait la même chose. Cet amour sentimental me paraît le plus difficile. Il me semble qu'il n'y a pas que pour moi d'ailleurs. Quand je regarde autour de moi, je trouve que les couples se frictionnent tous avec les mêmes difficultés. Il y a tellement d'enjeux. Est-ce pour ça que l'amour sentimental est le plus difficile ? Parce qu'il est le lieu d'un enjeu ? D'une réparation ? D'un désir de réparation ? Il m'apparaît en tout cas qu'il est le lieu d'une répétition.

J'ai vécu de belles histoires d'amour. Le problème, c'est que je n'étais pas moi, pas vraiment moi. J'avais oublié un pan de ma vie, j'avais mis de côté une partie de moi. J'étais à demi moi. Un quart de moi ? Qui est moi ? Ces hommes-là m'ont-ils connue ? Sommes-nous la somme de nos souvenirs ? Dans ce cas, je n'étais pas grand-chose. Mes souvenirs étaient faux, c'était des ersatz de souvenirs, des souvenirs fabriqués, relus, revisités, transformés, adaptés. Je m'étais inventé une vie, une vie où j'avais eu une enfance merveilleuse et des parents formidables. Je chantais tout le temps : « *Les joyeuses colonies de vacances, merci papa, merci maman...* » Ça fait bizarre quand même, surtout que je ne suis jamais allée en colonie.

Mon père ne voulait pas que j'aille dehors, ni en colonie, ni faire une partie pyjamas, ni même que j'aille dîner chez mes amis. J'avais interdiction de sortir au cas où je parlerais, ah non, pardon, au cas où il m'arrive malheur. Un homme, pardon, un malheur est si vite arrivé. Ma mère était d'accord, elle me disait : « *Méfie-toi des hommes. Si on te propose un bonbon, tu dis non.* » Mais le mal, pardon, l'homme, était à l'intérieur, tapi, sourd, à maison.

De toute façon, je n'intéressais pas les hommes, en tous cas les garçons. J'ai passé l'âge des flirts sans un baiser. J'aurais bien voulu pourtant, j'aurais bien voulu qu'un garçon m'embrasse, me roule une pelle, un baiser, rien qu'un baiser. Mais non, rien du tout, pas un baiser, pas une caresse, pas un regard. Est-ce que j'aurais pu le voir ? Sans doute que non, j'étais trop enfermée, murée dans mon secret. Le temps des premiers émois, ce n'était pas pour moi, celui des contes de fées, cela faisait longtemps qu'il était périmé, je n'ai jamais connu la légèreté. Et pourtant, j'y croyais, j'espérais, j'étais prête à me donner au premier prince, même pas charmant, venu, qui m'aurait regardée. Mais non, mon père n'avait pas de craintes à avoir. En fait, c'était lui le premier, le premier à m'avoir regardée, le premier à m'avoir embrassée, caressée et plus encore. Mon père a été mon premier amant, ça fait bizarre de dire ça comme ça, j'ai longtemps cru qu'il serait le dernier.

J'ai eu mon premier petit ami à seize ans. Seize ans, ça va. Non, ça n'allait pas, mon père ne le supportait pas. Un jour, j'étais avec ce garçon au téléphone, au second étage pour plus d'intimité. Au rez-de-chaussée, mon père a décroché.

Il a hurlé : « *Raccroche. Putain. Tu veux baiser ma fille, c'est ça ? Tu as de quoi l'entretenir ? Tant que tu ne pourras pas l'entretenir, elle est à moi. Après, tu pourras la baiser comme tu veux.* »

Ah voilà, c'est donc de ça dont il s'agit, de possession, d'argent, de transaction, de baise, d'argent et de baise. Mon père avait une drôle de vision de l'amour. Définitivement, ce n'est pas la mienne.

Je n'ai pas fait l'amour avec ce garçon. Je crois me rappeler qu'on a essayé et qu'on n'a pas pu, dans mon idée, il n'a pas pu. J'ai perdu ma virginité juste après. J'avais dix-sept ans, c'était en vacances, c'était un garçon que je ne reverrai pas, que je n'aimais pas, pas de sentiment, pas de tourment. Il voulait, on l'a fait, c'était facile, j'ai trouvé que ça ressemblait à de la gymnastique sur un lit et je n'ai rien senti. J'ai perdu ma virginité avec beaucoup d'aisance, je me suis même posé la question. J'avais déjà oublié mon père alors je me suis posé la question.

Pourquoi était-ce si simple ? C'était comme si j'avais fait ça toute ma vie. C'était normal en fait, ça faisait longtemps que mon innocence était déflorée.

Juste après, j'ai rencontré mon premier amour. Avec lui, j'ai fait l'amour, avec amour. Il venait dormir à la maison, mon père y tenait. Ah bon ? Ce n'était donc pas ça la question ? La question c'était quoi alors ? Oui à ses conditions ? Oui à la maison ? Oui avec son approbation ? Il me baisait par procuration ? Aujourd'hui encore, je me demande. En fait, je crois aussi qu'il n'avait pas le choix, j'étais trop vieille et ma mère aurait fini par trouver ça suspect, alors, il s'achetait une nouvelle image, celle d'un père tolérant, ouvert et sans façon, mais en fait que dalle, c'était juste un tour de passe-passe, une nouvelle trahison. Le problème c'est que tout le monde y a cru, moi la première.

Ma plus belle histoire d'amour a duré six ans, il avait vingt ans de plus que moi. L'âge n'a pas d'importance, j'avais trente ans, il en avait cinquante. Il m'a aimée, il m'a donné la sécurité nécessaire pour changer, pour trouver un peu de force et de paix. Il ne voulait pas d'enfant, il me l'a dit doucement et je l'ai ignoré. J'ai tergiversé, incapable d'entendre la réalité, comme d'habitude, sale habitude, je doutais. Je veux ? Je ne veux pas. C'est lui ? C'est moi ? C'est qui ? Le temps a filé, j'avais trente-six ans, si je voulais un enfant, il était temps. Je suis partie. J'ai cru qu'il allait revenir, mais non, raté, il n'en voulait vraiment pas. J'ai pleuré pendant des mois. Je savais que si ce n'était pas lui ça allait être très compliqué. Cet homme était mon meilleur choix dans un destin pas accompli, il m'a sans aucun doute sauvé la vie. Il est aujourd'hui mon meilleur ami.

J'avais trente-six ans et j'étais seule pour la première fois depuis mes dix-sept ans. Je me suis dit, OK, autant pour moi, si j'en suis là, c'est forcément lié à moi, à mes choix, à mes non-choix, à mes répétitions, foutues répétitions. Je n'avais jamais connu que la même histoire : des histoires sans histoire, sans construire, sans avenir. Comment avoir un enfant sans construire ? Sans avenir ? Je me suis dit, OK, je dois changer de goût. Un jour, un homme, un psychiatre, m'a dit : « *Quand on a eu du piment dans son biberon, on a perdu le goût du lait.* » C'est vrai, et c'est un vrai problème. Encore aujourd'hui, je n'ai pas résolu cette histoire, je ne veux plus de piment et je ne goûte pas le lait.

Je me suis dit aussi, tant qu'à faire, je dois changer d'air, cet air de famille qui m'encombre et m'empoisonne. Dans ma famille, ils écoutaient Wagner à fond les ballons, tout était tempête et drame, j'avais envie de douceur et de calme, Chopin m'allait très bien. Ce n'est pas si simple, je rencontre souvent des amateurs du premier. C'est comme ça, quand on est habitué aux cris, on n'entend pas les voix douces et on parle soi-même un peu fort. Comment rencontrer ceux qui parlent sur un autre ton ?

J'ai rééduqué mon oreille, j'ai parlé plus bas, j'ai arrêté de mentir, de séduire, de voler, de manipuler, sous quelque forme que ce soit. Je dis « je », je demande, j'accepte le non, parfois j'insiste. Je suis directe, honnête et droite. J'ai arrêté de me comparer, de jalouser. Je suis heureuse du bonheur des autres, même quand je vais mal, chacun sa vie, il y en a pour tout le monde.

Je crois qu'on peut vivre mieux en faisant des pas de côté, en comprenant que l'autre est autre, en sortant des rapports de force, en parlant et en écoutant, en écoutant surtout, en projetant moins. On croit que tout le monde voit le monde comme nous, ce n'est pas vrai. Il n'y a qu'à voir la représentation du monde sur les mappemondes au Japon, elle n'a rien à voir avec les nôtres. C'est normal puisque « je » suis au centre du monde.

J'ai lu un livre qui m'a transformée, *Les 4 accords toltèques* : avoir une parole impeccable, ne pas faire de suppositions, ne rien prendre personnellement, faire de son mieux. Tous les jours, au jour le jour, je fais de mon mieux pour faire de ces principes un principe de vie. Je me suis redonné naissance et j'ai trouvé la paix, un temps.

Les livres, mes livres, sont mes amours, mon besoin, ma nécessité. J'aime les livres comme des objets sensuels. J'aime les toucher, les sentir. J'aime leur poids, leur couverture, la quatrième de couverture. J'aime être entourée de livres, ceux que j'ai lus, ceux que je veux lire, ceux que je ne lirai jamais. Je ne peux pas passer dans une librairie sans en acheter un. Il y a les légers et les pavés, il y a les romans et les essais, il y a les accessoires et les indispensables, il y a mes fondamentaux. Je voyage toujours avec au moins trois livres dans ma valise, je les pose dans une chambre et soudain, c'est chez moi. Je me suis réfugiée dans

les livres, je me suis oubliée dans les livres, je me suis nourrie dans les livres, je me suis apprise dans les livres. Les livres, c'est chez moi.

Mon père m'a appris à lire quand j'avais trois ans, merci papa. Nous habitons une belle maison au Mans avec une magnifique bibliothèque, une vraie bibliothèque avec une échelle en bois et les pans de mur recouverts de livres. C'était mon paradis. J'ai dévoré tout ce qui me tombait sous la main, la Comtesse de Ségur et Georges Sand, Guy de Car et Faulkner, Zola, j'ai tout lu. Je lisais le jour, sur un fauteuil ou dans mon lit, je lisais même cinq minutes pour aller faire pipi. Je lisais deux lignes ou dix pages ou un livre entier. Je lisais trois romans par semaine. Je lisais même la nuit, je lisais surtout la nuit. Mon père enlevait les plombs de ma chambre pour que je dorme. Je m'en foutais, j'avais une peluche qui faisait veilleuse et ça suffisait, je lisais quand même, dans la pénombre à peine éclairée. Je passais mes nuits à lire parce que je n'arrivais pas à dormir. Je lisais pour arrêter de penser.

Je n'arrêtais pas de penser, je pensais tout le temps, le jour et la nuit. Je pensais maladivement. En fait, je ne pensais pas, je ruminais, je ressassais, je broyais du noir, rien que du noir, rien que du brouillard, rien que des obsessions, rien que du bruit de fond. Je pensais maladivement pour ne pas entendre le décalage entre l'apparence et la réalité, la normalité affichée et l'enfer, juste derrière.

Encore aujourd'hui, mon esprit est sans cesse en éveil, en alerte, à l'affût du danger. Je l'ai apprivoisé, j'ai trouvé une certaine tranquillité le jour, pas la nuit. Je ne sais pas ce qu'est une nuit sans insomnie, sans réveil. Je ne sais pas ce que c'est que dormir sept heures d'affilées. Mes nuits sont agitées. Je rêve beaucoup, du moins, je me souviens beaucoup de mes rêves. Je me souviens de mes rêves et je les écoute, je les écris. Certains m'ont sauvé la vie. J'avais vingt-trois ans, et j'étais sortie major de mon école de commerce, il n'y a pas de mérite, j'étais bosseuse et je voulais être aimée. Je rêvais de théâtre, d'art et de communication et je me retrouvais avec option contrôle de gestion. Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Je ne savais pas. Mes parents avaient proposé de continuer à m'aider si je continuais moi à étudier. Je me suis dit que c'était un moyen de revenir à ce que j'aimais. J'ai postulé à des masters en communication et en management culturel, ça me rapprochait de mes rêves. J'ai été refusée. Alors, ma mère m'a soufflé qu'un master de droit serait très bien. OK, va pour le droit. Le

droit ? J'ai été reçue. J'allais faire du droit. Au moment de dire oui, j'ai rêvé, trois nuits d'affilées, d'enfants de plus en plus petits, de plus en plus maltraités, presque morts. Le troisième matin, je me suis dit que si je disais oui, j'allais mourir moi aussi. Alors, pour la première fois de ma vie, j'ai dit non. Comme par hasard, mais je ne crois pas beaucoup au hasard, quelques jours plus tard, j'ai reçu une réponse positive pour un master de management culturel. C'était mon premier non, mon premier oui, mon premier pas sur le chemin de ma vraie vie.

J'ai longtemps pensé que je n'étais pas créative. La créative, dans la famille, c'était ma sœur et il n'y avait de la place que pour une, je l'ai déjà dit. Je n'étais pas créative et ça m'allait très bien comme ça. Je n'étais pas créative, mais j'adorais la création. J'allais me mettre au service de la création des autres. C'était parfait.

La première fois que j'ai fait la comédienne, que je suis montée sur scène, j'avais treize ans. Ma mère avait ouvert un club de théâtre au collège. Je n'oublierai jamais ce moment-là. Soudain, il n'y avait plus de noir, de brouillard, d'obsessions, de bruit de fond. Il y avait le personnage et l'instant présent. C'était magique. J'étais enfin unifiée. Cachée derrière une autre de moi, je pouvais être moi. J'ai vu des photos de cette représentation, je me trouve presque jolie, moi qui me trouvais laide, le visage détendu, les yeux ouverts. Alors, c'était ça, j'étais morte pour jouer, il y avait un endroit où cette capacité à mourir à moi-même allait me servir. C'était sur scène. J'étais une comédienne née. J'avais trouvé ma voie très tôt, très tôt, j'ai entendu ma petite voix intérieure, et puis, je l'ai oubliée. J'avais autre chose à faire, je devais plaire à mon père.

Pendant mon année de Master, on m'a proposé un stage d'administratrice dans une compagnie de théâtre. J'ai dit non. Non, j'aurais trop envie d'être sur scène. Il n'y a rien de pire, pour les autres et pour soi, que de ne pas être là où on doit. Ce n'est pas bon, vraiment pas bon, de ne pas être à sa place. J'ai dit non. J'étais sûre. J'ai dit non au théâtre, et oui à l'art contemporain. Je suis devenue assistante d'exposition. Je crois que c'était un bon compromis, un pont entre le contrôle de gestion et ma création.

J'aime l'art sous toutes ses formes. J'aime particulièrement ce qui est contemporain. C'est ma nature, je crois. Je suis de mon temps. J'aimes les arts plastiques, la littérature, la danse, le cirque, le théâtre, la poésie, la musique, la photo, le cinéma. J'aime ces moments hors du temps, ces moments d'émotion pure devant une image, un corps, un son, une phrase qui me transporte, m'envole, me révèle. L'art m'enchanté, il enchante ma vie.

Mes parents aimaient l'art. Mon père était féru d'architecture, de sculpture, de peinture. Ma mère aimait la poésie, la littérature, la photo, le cinéma et le théâtre. Les deux écoutaient de la musique. Mes parents valorisaient l'intelligence, ils voulaient que je sois bonne à l'école. Ils m'ont laissée lire et ils m'ont empêché de dormir. Ils m'ont donné la vie, la culture, l'ouverture, le goût de l'effort et ils m'ont massacrée. Comme quoi, rien n'est tout noir ou tout blanc.

Mon adolescence, elle, n'a été que noire. Les filles me traitaient d'intello et les garçons de boudin. J'étais trop différente, gênante, grosse, moche, cérébrale, avec mon secret oublié et tout ce que je devais cacher : les dîners, les hurlements, mon père ce héros, mon père ce salaud. À la maison, l'air était devenu irrespirable. Le masque à oxygène de l'école ne suffisait plus. Mes transactions avec moi-même s'effondraient. L'année de mes quatorze ans, je ne dormais pas plus de deux heures par nuit. Il fallait que ça cesse. D'une manière ou d'une autre, il fallait que ça cesse, que quelque chose change. Je me demande si j'ai pensé à me suicider, je ne crois pas non, ce n'est pas mon style. Moi, la mort, je la provoque autrement.

À quinze ans, j'ai failli mourir pour de bon, j'ai fait une crise d'appendicite aiguë. Je tenais debout avec quarante et un degrés de fièvre. Même pas mal, j'étais dure au mal comme disait ma grand-mère paternelle, j'ai tenu, tenu, tenu, et puis, je suis tombée, net. J'ai été emmenée d'urgence à l'hôpital. J'ai frôlé la péritonite. Ils ont bien cru que j'allais y rester. Je crois que je voulais y rester.

En tout cas, ça a marché, quelque chose a changé. Mon père s'est calmé, à la maison, l'air est devenu respirable. Qu'est-ce qui s'est passé dans la tête de mon père ? Ou dans celle de ma mère ? Je ne sais pas. Et moi ? Qu'est-ce qui s'est passé dans ma tête à moi ? Moi, je sais, j'ai décidé d'oublier, tout ce qui faisait mon mal-être, tout ce que j'ai déjà dit. Peut-être que je

me souvenais trop avant ? Il faut se souvenir ou oublier, je crois que l'entre-deux est invivable. J'ai décidé d'oublier, de vivre en apnée, il en allait de ma survie. Je me suis fermée à moi-même et je me suis ouverte au monde. J'ai beaucoup maigri, j'ai changé de corps. J'avais un nouveau corps pour une nouvelle vie. À quinze ans, je suis née à nouveau, encore plus morte qu'avant, mais je suis née à nouveau.

Comment s'approprier son corps quand il a été bafoué ? Enfant, j'étais très douée en gymnastique rythmique, j'avais un corps élastique. Je me dis que ce n'est pas très étonnant, j'avais un corps instrument, il avait été instrumentalisé. J'étais un corps objet. À partir de mes huit ans et jusqu'à mes trente-trois ans, j'ai détesté mon corps, il me dégoûtait, je crois que je me dégoûtais. Je le cachais sous des superpositions et du noir, et des tonnes de parfum. Et puis, il y a eu l'accident, mes vingt-sept mètres de vol plané et rien, rien qu'une plaie ouverte au genou. Il y a eu le chirurgien qui a dit : « *Ou ce n'était pas votre heure, ou vous avez eu beaucoup de chance, où vous avez un corps exceptionnel.* » « ... *ou vous avez un corps exceptionnel.* » Tout est dans le « ou », cette hypothèse, au cas où, au cas où mon corps soit mon ami. Ce jour-là, il m'a sauvé la vie. J'ai commencé à en prendre soin, je l'ai apprivoisé, je l'ai fait mien. Mon corps est devenu mon ami, en réalité, il l'a toujours été.

Depuis toute petite, j'avais des migraines à me jeter par la fenêtre, des colites à me tordre de douleur, des sinusites et des angines à répétitions, à ne plus pouvoir respirer, à ne plus pouvoir parler. Mon corps criait comme il pouvait. Mes migraines, mes colites, mes sinusites, mes angines, l'appendicite aigüe, étaient les fameux maux pour des mots. Mon corps disait, criait même, ce que je ne disais pas. Comment ma mère a-t-elle fait pour ne rien entendre ?

Ma mère n'entendait personne pas même elle-même. C'est pour ça qu'elle écrivait autant. Ma mère écrivait beaucoup, énormément. Elle noircissait ses journaux intimes, elle écrivait des lettres, des poèmes. Je crois qu'elle écrivait pour s'entendre, j'ai compris bien plus tard qu'elle ne s'écoutait pas. Je le sais, parfois, j'en ai fait autant. Aujourd'hui, moi aussi j'écris, j'écris des histoires. J'écris des films. J'écris de la poésie. J'écris ce texte. Et, quand j'écris, je m'oublie. Quand j'écris, je me retrouve. Quand j'écris, je m'écoute. J'écoute ma petite voix intérieure. Je dis souvent que l'écriture me traverse. C'est vrai, je suis traversée. Ma pensée va plus vite que mes doigts et j'adore cette sensation. J'écris pour transmettre mes valeurs

aussi, ce que j'ai appris, qu'on peut venir de la boue et ne plus en charrier, faut pas charrier quand même. Je ne suis pas philosophe mais je sais qu'on peut faire avec sa double détermination, celle d'où l'on vient, et celle à s'en sortir.

J'ai pris le maximum de bien de mes parents. J'ai pris de ma mère l'écriture, le goût des autres, théorique pour elle, existentiel pour moi, et de mon père, la volonté farouche de décider, de concevoir, d'être le maître, pour lui de nous, pour moi de ma vie.

Est-on-jamais maître de sa vie ? Je pense qu'on fait avec ce qu'on nous donne et son libre arbitre. On fait aussi, je crois, avec quelque chose de plus grand que nous. Le destin ? La vie elle-même ? Qu'est-ce qu'on choisit dans la vie ?

La deuxième fois que j'ai failli être mère, j'avais quarante ans, et je l'avais choisi. Plus que choisi, je l'avais décidé. J'avais décidé d'adopter, seule. Tout est allé très vite. L'administration m'a autorisée à être mère. Les portes se sont ouvertes. J'avais décidé d'adopter au Maroc. Au Maroc, pour adopter, il faut être musulmane. Qu'à cela ne tienne, moi la juive, l'agnostique, la spirituelle, je serais aussi musulmane. Je ne me suis pas posé de question. Ça n'est pas si étrange, la religion dans ma famille c'est toute une histoire : il y a des juifs devenus musulmans, prêtre bouddhiste et Sœur Marie, il y a des bouffeurs de curés et des antisémites repentis, il y a des baptisés cachés et des conversions ouvertes. Je savais tout ça et c'est yeux grands ouverts, que je suivais la tradition familiale, consciente du trajet. C'est ainsi, musulmane et mère je serais, je voulais surtout être mère.

Je suis allée au Maroc donc, à la Fondation Rita Zniber, au nid, et je l'ai vu. Il dormait, il était tout petit. Il avait trois semaines et il s'appelait Rhamsa. Je l'ai vu et j'ai su, c'était mon fils. Comment expliquer l'inexplicable ? Mon cœur a débordé d'amour. Je suis revenue le voir plusieurs fois. Je me demande s'il s'en souvient ? Il manquait un papier, la directrice de l'orphelinat a accéléré la procédure, pour qu'il puisse me rejoindre, ou pas. Ça a été pas. Elle m'a appelé un jour et elle m'a dit : *« Il repart dans sa famille. Une grande tante. Je suis désolée. »* La loi de la famille biologique faisant droit, je n'avais aucun droit. Est-ce que c'est normal ? Je ne sais pas. Sommes-nous toujours mieux avec notre famille biologique ? Je ne sais pas. Mon cœur s'est brisé. Comment faire le deuil d'un enfant ? Comment faire le deuil

d'un enfant qui était viscéralement le mien, mais, légalement, biologiquement, pas le mien ? J'ai été très malheureuse, mais, après tout, mon projet était d'accueillir un enfant. Je suis retournée à l'orphelinat quelque temps après pour redire mon envie et ma motivation. Quand je suis arrivée à l'orphelinat, l'assistante sociale m'a dit : « *Je pensais à vous.* » A bon ? Pourquoi ? Parce que la maman de Rhamsa vient le chercher là, dans dix minutes. Je suis restée sans voix. Il y avait combien de chance de vivre ça ? C'était une chance. J'ai pu lui dire au revoir. J'ai pu lui dire : « *Sois heureux ailleurs, mon ange, tout ira bien.* » Nous nous sommes retrouvés tous les trois, Rhamsa, sa mère et moi. Je l'ai vu face à ses deux destins possibles. Elle en djellaba et moi en jean, elle l'attrapant pour le manger de bisous et moi lui caressant doucement la joue. Il m'a regardée, je suis partie sans bruit, c'était comme une brèche dans l'espace vie.

J'ai souvent pensé que nous avons plusieurs vies. La vie que nous vivons, mais aussi d'autres vies, celles que nous vivons ailleurs. La vie de celles et ceux que nous serions devenus, si telle histoire d'amour avait marché, si nous avions pris le train d'après, si ce qui dépend de nous, si ce qui ne dépend pas de nous, si ce qu'on en fait. Il y a tellement de vies possibles, de choix à faire. L'important est de les faire et à ce moment-là d'aimer sa vie parce que justement, c'est la nôtre.

J'avais trente-huit ans quand j'ai décidé de porter plainte contre mon père. Il était temps que ça sorte de la famille. « On lave son linge sale en famille » ? Et bien non, quand le linge est si sale, on le lave en justice. Un avocat m'a dit : « *Je suis désolée, c'est trop tard. Il y a prescription.* » C'est trop tard ? J'étais persuadée d'être dans les temps, le délai de prescription était passé à vingt ans après la majorité. Oui, mais non. Comment ça oui mais non ? Oui mais non. Oui, le délai de prescription est bien passé à vingt ans après la majorité, mais non, la loi n'est pas rétroactive. La loi est passée en deux-mille-quatre, les faits étaient prescrits pour moi, donc, pour moi, c'était toujours dix ans. En fait, j'avais jusqu'à vingt-huit ans. Il y avait prescription des faits. Prescription des faits ? Peut-il y avoir prescription pour ces faits-là ? Combien de temps pour se souvenir, se construire, avoir la force de dire, trouver la légitimité de punir ?

J'avais trente-huit ans et il était trop tard, fais chier. Je pensais avoir pris ma vie en main à temps cette fois, pas comme la fois d'avant, pas comme en deux-mille, en deux-mille, au moment de l'explosion des secrets de famille, j'avais vingt-neuf ans. Cette fois-là, j'étais en retard, j'étais en retard de tout juste un an, je ne pouvais plus porter plainte, pour moi c'était raté. Ma sœur, elle, avait vingt-sept ans, elle, elle pouvait. Il en a été question. Mon père savait ce qu'il risquait. Il répétait en boucle : « *je suis un monstre, je ne supporterai pas d'aller en prison, je préfère me suicider* ». Il l'a bien eue avec ça, et moi avec. Ma sœur a eu peur. Envoyer son père en prison, risquer sa mort avec, c'est une très lourde responsabilité. Je n'ai pas insisté, je ne n'ai pas voulu la forcer, j'étais ambivalente, j'avais peur aussi. Pourtant, je suis sûre qu'il ne se serait pas suicidé, c'est pas son genre.

Alors quoi, on va en rester là ? Mon père restera impuni et même pas inquiété ? Non, je me suis dit non. C'était hors de question. Je devais remettre la loi à sa place. Je devais sortir de la loi du père. J'avais des lettres, j'avais des témoignages, j'avais un souvenir retrouvé, celui d'une cassette vidéo pédophile. Je ne pouvais pas porter plainte, mais je pouvais faire un signalement. Alors, j'ai fait un signalement contre mon père. J'ai monté un dossier, j'ai écrit une lettre : « Monsieur le procureur, mon père viole des enfants, depuis qu'il a douze ans, il n'y a aucune raison qu'il s'arrête. Monsieur le procureur, mon père est un homme dangereux. Monsieur le procureur, je sais qu'il y a prescription des faits pour moi, mais je pense que c'est important. » Le procureur a estimé qu'il y avait assez pour diligenter une enquête. Je me suis battue pour obtenir une confrontation, mon père n'est pas venu. Tant pis, il sera dit que c'est lui, définitivement, qui est hors la loi, pas moi.

La première fois que j'ai voulu parler à mon père de l'inceste, j'avais 27 ans, c'est dingue ce que le temps passe vite. Je me souviens très bien de ce qu'il m'a dit.

Il m'a dit : « *Tu ne trouves pas que j'ai assez souffert avec toute cette histoire ?* »

Ça m'a stoppée net, ça m'a cassé dans mon élan. Il avait encore ce regard. Il y avait de la haine dans son regard. C'était moi la pourriture, l'infâme, l'abjecte. Je me suis tue, pour un peu je me serais excusée : pardon papa, je suis désolée, oubliée, je n'ai rien dit.

Après mon avortement, j'ai recouché avec ce type, ce crapaud, ce laid, ce directeur de plateau abusif, j'avais quelque chose à me faire pardonner. Après tout, je lui avais causé bien du souci. Il n'y a pas de souci, vraiment, c'est pour moi, merci. Il m'a invitée à manger des huîtres chez lui, il ne s'est même pas déshabillé. J'étais nue sur le carrelage de sa moquette, la moquette de son joli appartement parisien. Il m'a sodomisée, il avait peut-être peur que je retombe enceinte. Il m'a invitée à manger des huitres et il m'a traitée comme une pute. Après, juste après, il m'a donné dix euros pour un taxi. Pas joli, joli. Je n'ai pas su dire non, j'en ai redemandé. On ne perd pas ses sales habitudes comme ça, l'empreinte, le pouvoir et la sodomie. Pour moi, c'était normal, dix euros pour une sodomie. Après tout, c'était ma valeur, la valeur que je m'accordais. Est-ce que je n'ai pas toujours été une pute ?

J'avais dix-huit ans quand je suis « montée » à Paris pour intégrer mon école de commerce. Je ne voulais pas faire une école de commerce, je voulais être comédienne. J'étais dans la voiture avec mon père, et ça m'a pris comme ça, d'un coup. Tout d'un coup, je me suis souvenue, j'ai entendu ma voie, ma voix. J'ai dit à mon père : « *Tu sais papa, je voudrais être comédienne.* » Il ne m'a même pas regardée, sa réponse a fusé.

Il m'a dit : « *Comédienne, c'est pute. Si tu fais ça, je te coupe les vivres, tu dormiras sous les ponts.* »

J'ai eu peur, très peur, de dormir sous les ponts. J'ai laissé tomber. Pourtant, je m'en foutais des sous, je voulais surtout que mon père m'aime. Je n'ai pas été comédienne, j'ai oublié à nouveau. Décidément, chez moi, l'oubli est un récurrent. J'ai attendu neuf ans et un accident pour me souvenir et retrouver le chemin du jeu, celui de mon « je ».

Je suis devenue comédienne grâce à ma sœur. J'avais vingt-cinq ans, elle allait réaliser son premier court métrage. Elle, elle avait eu le droit de devenir réalisatrice. C'était un métier de technicien, d'hommes, mon père le comprenait. Elle se souvenait de mon désir enfoui. Elle m'a proposé le rôle principal de son film. Je l'ai fait, ça a été fulgurant, évident, c'était ça que j'aimais. Ma sœur m'a remise sur le chemin de ma vie, je lui dis infiniment merci. Après, je me suis dit : c'est la troisième fois que tu as le choix, à douze ans, à dix-huit ans et maintenant, à vingt-cinq ans. Alors, cette fois, ou tu y vas, ou tu me fous la paix avec ça pour le reste de ta

vie. J'y suis allée. J'avais vingt-six ans et je suis devenue comédienne. C'était le deuxième pas vers ma vraie vie, le bon cette fois-ci.

J'adore jouer. Quand je joue, je peux faire des choses incroyables, je prends tous les risques. Quand je joue, je suis libre. Quand je joue, je m'oublie, j'oublie. Quand je joue, je suis hors de mon corps, en état de conscience modifiée, je suis très concentrée, vivante à une autre de moi. Comme quoi, tout sert.

À vingt-six ans, après l'accident, j'ai décidé de me souvenir. Fini. Basta. Marre de l'oubli. Marre de la survie, je choisis la vie. Se souvenir c'est bien, mais c'est pas marrant tous les jours. Je me suis rendu compte mon passé n'était pas celui que je pensais. Les bons, sauf exception, n'existaient pas. Il restait les vrais, les mauvais. C'est un fait.

Je me souviens d'une fois, j'étais à Cuba et je me suis dit, c'est un peu chez moi ici, ça me rappelle Minorque. De sept à trente-trois ans, j'ai passé tous mes étés à Minorque. J'adorais Minorque. Minorque, c'était la smala, la famille, les amis et moi. Minorque, c'était le soleil, les plages désertes et les paellas. Minorque, c'était le paradis. Et puis, soudain, à Cuba, je me suis souvenu de mon père qui matait mes seins nus, des parties de cartes en la forme de partie de guerre, des règlements de compte latents entre mes parents, du psoriasis de ma sœur, de sa douleur, de ma mère, la première levée, qui noircissait ses cahiers, tout ce qu'elle ne disait pas. Je me suis souvenu des mots salaces, des mains aux fesses déplacées, derrière le soleil, les ténèbres. Alors, Minorque aussi c'était du faux ? Du toc ? Oui, encore un souvenir perdu, franchement, ça m'a fait chier, Minorque, j'y tenais.

Je n'ai presque que des bons souvenirs de voyage. Cuba c'est l'exception. Les voyages, autrement que les livres, m'ont sauvé la vie. Mon premier grand-voyage, c'était les États-Unis, l'été de mes vingt-et-un ans. Dans le cadre de mon école de commerce, je devais faire une Summer-Cession, j'avais été prise à UCLA, j'ai pris un billet open et j'ai voyagé avec quatre jeunes femmes qui allaient devenir mes amies. Nous étions cinq filles, un van et des millions de kilomètres. Nous avons traversé les grands parcs, Grand Canyon, Bryce Canyon, Zion parc, Yosemite, Yellow Stone, Death Valley. Nous avons été réveillées par un ranger et par un ours. Nous mangions des sandwiches au beurre de cacahuète et au « cream cheese ». Nous

nous lavions dans les Mac Donald. Nous jouions à la belote et au tarot. C'était insensé. Moi qui n'avais jamais eu le droit d'aller dormir chez des amis, encore moins d'aller en colonie, j'ai découvert qu'il y avait d'autres façons d'être, de parler et de penser. J'ai découvert qu'on pouvait vivre sans peur, que l'inconnu n'était pas dangereux, que l'amitié valait l'amour. Ça a été un choc, une révélation. Alors, en fait, ce n'est pas partout comme à la maison ?

J'ai vu le Grand Canyon et la nature m'est devenue indispensable. Quand je voyage, je fuis la ville, je me perds dans les grands espaces et je me retrouve dans la nature. La nature est, pour moi, une source inépuisable de beauté. Je reste là et je contemple, la montagne, la mer, la terre, les champs, le ciel, le ciel contient tout. J'aime la nature comme une sauvage. C'est sensible, épidermique, silencieux. « Dieu est nature », c'est ce que je me suis dit dans le Grand-Canyon : si Dieu existe, il est là. C'est une forme de spiritualité. La nature m'apaise et me ressource.

J'ai besoin de la nature et maintenant que je voyage moins, je dois trouver un nouvel équilibre. La vie n'est donc faite que de ça, de mouvement, de point d'équilibre à trouver, à retrouver. Jean Tinguely a dit : « *La seule chose de stable, c'est le mouvement.* » J'y crois dur comme fer. Je me tiens sur le fil, telle une équilibriste, jamais au repos, avec cette conscience accrue de devoir laisser la vie advenir, même si ce n'est pas confortable. C'est à ce prix que nous sommes vivants.

Je crois que la vie est un voyage vers soi. Vers la conscience de soi ? Qui je suis ? D'où je viens ? Où je vais ? Ce n'est pas très original mais c'est fondamental. Peut-on être bien avec les autres si l'on ne se connaît pas soi-même ? La route vers soi est difficile. Il faut prendre le risque de tomber. J'ai dû vivre de nombreuses morts pour aller vers ma vie, certaines ont été plus douloureuses que d'autres. Aujourd'hui, je n'en regrette aucune.

Mon chemin vers la maternité est fait de deuils à répétition. J'ai eu, je n'ai pas eu, un troisième enfant. Il s'appelait Nadir. Quand je l'ai rencontré, il avait un mois, il avait été abandonné à la naissance. Mais, cette fois, les papiers étaient signés, la procédure pouvait être lancée. La directrice de l'orphelinat me l'a « assigné ». J'étais officiellement sa mère. J'ai été, officiellement été sa mère. J'ai été mère. Trois jours. Au bout de trois jours, je lui ai donné son

bain, j'ai paniqué : j'ai cru qu'il avait une malformation génétique, les mamelons sous les aisselles. J'ai fait des photos. Je les ai envoyées à des médecins. C'est grave docteur ? Oui, non, sans doute, cette malformation cache, peut-être, sûrement, une maladie génétique, il faut faire un caryotype. Au Maroc, on ne fait pas un caryotype pour un orphelin. Ça coûte beaucoup trop cher. Alors, j'ai dit non. Non, je ne peux pas. Je ne peux pas prendre le risque d'un enfant malade. J'ai pleuré. J'avais honte. Je culpabilisais. Je ne pouvais pas. Je ne lui ai pas dit. Je suis partie sans bruit, transpercée de chagrin. Cette fois, c'est moi qui abandonnais mon enfant. Une semaine plus tard, le Maroc fermait ses portes à l'adoption internationale. Aucun enfant ne sortait plus en territoire étranger. Je n'aurais sans doute pas pu le ramener, ou alors, pas avant des années. J'ai compris des années après que cette malformation n'était sans doute que l'expression de ma peur, une fixation de mon esprit angoissé.

Ma mère était égyptienne, l'Égypte a un rapport avec le Maroc. Cette adoption au Maroc, c'était une part de mon destin, de ma résolution, de ma confrontation avec ma mère. L'attrait du connu, toujours.

Ma mère est arrivée en France à douze ans, deux ans avant ses parents. Elle a vécu le drame de l'exil. Elle a été propulsée, projetée, jetée, dans une école privée catholique. Elle, la juive, qui vivait pieds nus sous le soleil, s'est retrouvée, du jour au lendemain, à dire des prières, dans la grisaille, en souliers vernis. Est-ce à ce moment que ma mère est devenue folle ? Que s'est-il passé ? Elle a refusé de cirer ses chaussures toute sa vie. Elle n'a plus jamais évoqué l'Égypte. J'ai toujours été très fière d'être à moitié égyptienne. Pourtant, je n'ai jamais su ce que ça voulait dire. Je lui ai souvent demandé : « *À quoi ça ressemblait l'Égypte, ton enfance, ta famille ?* » Ça la rendait triste. Alors, j'ai arrêté. Je regrette qu'elle ne m'ait rien raconté. Je sais, c'était son histoire à elle, mais c'était la mienne, un peu, aussi.

Ma mère ne parlait pas, ni de son passé, ni de son présent d'ailleurs. Ma mère parlait sans cesse mais surtout pas de l'essentiel. Elle parlait pour ne rien dire ou bien elle parlait pour philosopher. Elle connaissait les valeurs justes, elle les répétait, sans cesse. Ces petites phrases, ce sont des cadeaux qu'elle m'a fait. Elles m'ont permis plus tard, bien plus tard, d'être celle que je suis.

Elle disait : « *On peut parler de tout.* » « *Toute vérité vaut mieux que le mensonge.* »  
« *L'homme est bon.* » « *La valeur du juste milieu.* » « *Souris à la vie et elle te sourira.* »  
« *Connais-toi toi-même.* »

Elle savait tout. Elle savait tout et elle n'appliquait rien. Comment pouvait-elle tout savoir et ne rien appliquer ? Quelles blessures portait-elle, oubliées, enfouies ? Était-elle une enfant morte elle aussi ? Oui, je pense que oui. Je pense que ma mère a été victime d'abus sexuels et sa mère avant elle. Je le devine, je le pressens, je l'entends. Il y a dans ses écrits un homme au chapeau noir. Il y a la mère de ma grand-mère maternelle, qui serait morte d'un chagrin d'amour. Il y a un frère de ma grand-mère qui s'est suicidé, un autre qui a été interné. Il y a la pension pendant deux ans. Il y a ses problèmes de surpoids, la négation de sa féminité. Il y a mon père, il y a son aveuglement. Ce sont des signes, des liens, qui me disent que oui, sûrement, elle a été violée, elle aussi. Et puis, je sais, aujourd'hui, que, qui se ressemble s'assemble, surtout quand ça ne se voit pas. Ma mère et mon père même combat. D'enfants. En vrai, je ne le saurai jamais.

Pour ma part, mes amants, mes amis les plus proches, ont été victimes d'abus sexuels ou d'inceste. Au mieux, pas directement eux, mais leurs parents. C'est comme ça, ce n'est pas écrit sur leur front pourtant, je l'apprends au détour d'une phrase, parfois des années plus tard. C'est dingue, c'est comme ça. Je dis que je suis un symptôme. C'est vrai, ça se vérifie. Qui se ressemble s'assemble, et les inconscients se reniflent. Nos amis, nos amours, nos affinités souterraines, sont au-delà du choix. Pourquoi ? Pour revivre ? Pour nettoyer ? Transformer ? Sauver ? Se sauver ? Comprendre ? S'apprendre ? S'apprendre pour enfin changer ?

J'ai changé un peu. Maintenant, je rencontre des hommes et des femmes qui ont été battus, ont connu le deuil ou l'abandon maternel. Je m'améliore et j'en ris. Je crois toujours que l'enfance douce et tendre existe.

J'ai eu une grande passion dans ma vie. Je ne l'ai pas évidemment pas choisie, c'était écrit. Il avait vingt-trois ans de plus que moi. L'âge n'a pas d'importance ? Mais quand même, ça fait beaucoup d'hommes de l'âge de mon père dans mon lit. J'avais trente-sept ans quand je l'ai rencontré. Je venais de quitter un homme que j'aimais parce qu'il ne voulait pas d'enfant. Lui

ne voulait ni d'un couple ni d'un enfant, mais il voulait être aimé, mais je voulais le sauver. Il avait le goût du piment, excitant. Ce n'est pas si évident de changer de goût. En lui, j'ai vu l'incompris, l'enfant perdu, le juif de Tunisie, l'exil, l'abus, ma mère et mon père, la victime et le tyran. Il portait en lui toute la souffrance de mes parents. Avec lui, j'ai revécu la mienne au présent, la souffrance de mon enfance, les mêmes affres, les mêmes symptômes : le noir, le brouillard, les obsessions, le bruit de fond, la perte de repère, le désir de plaire, conformément au désir. Ça a été infernal, douloureux, plus que je ne pouvais supporter. Alors, j'ai fait un pas de côté. Je l'ai regardé. J'ai mis un mot sur ce qu'il était : un manipulateur. Je ne connaissais pas ce mot avant lui, je le fréquentais pourtant depuis toujours. Et soudain, à travers lui, j'ai vu qui mes parents étaient. J'ai vu la réalité et j'ai eu très mal aux yeux. Mais, j'ai grandi d'un coup. J'ai su où j'allais.

Cette histoire a duré quatre ans, par intermittence évidemment. Chaque fois, je le désirais. Il était ma drogue, mon amour, mon puissant. Il était là pour fêter mes quarante ans. Nous ne nous étions pas vu depuis deux ans. J'avais envie de lui, on ne se défait pas comme ça ni de la passion, ni du passé, ni du goût du piment. Il est parti avant tout le monde. Je l'ai raccompagné. Dans l'ascenseur, nous nous sommes embrassés. Au moment où les portes se refermaient, il m'a dit : « *Merci pour le voyage.* » Je savais que c'était une invitation. À quatre heures du matin, je l'ai rejoint. Mon désir de lui, mon désir d'enfant, dans ses bras, j'ai su que je ne m'en sortais pas, que je n'y arrivais pas, qu'il fallait que je fasse autrement. Je suis rentrée chez moi, j'ai fait du yoga, l'idée de l'adoption m'a traversée, je m'y suis accrochée.

Cette histoire, ses silences, ses absences, ses charbons ardents, c'était plus que je ne pouvais supporter et pourtant, ce n'était pas suffisant. Il était encore trop gentil.

Pendant des années, je me suis dit, je veux rencontrer un homme avec qui j'aurai une relation équilibrée pour pouvoir accueillir un enfant. C'était très compliqué. Je devais tout inventer, le couple, la place du père et celle de la mère. J'ai beaucoup cherché, mais le temps m'a rattrapée, le temps m'a manqué et le tic-tac de l'horloge biologique s'est déclaré.

J'ai longtemps dit, je veux un enfant mais je ne veux pas être enceinte. C'est pas pratique quand même. Ce qui est dingue, c'est que pendant longtemps, je n'ai pas vu la contradiction.

Un jour, elle m'a sauté aux yeux. J'avais trente-neuf ans, j'ai compris, j'ai saisi, j'ai été saisie : comment être enceinte quand on a vécu l'inceste ? Quand tout le corps se méfie ? Que la moindre sensation inconnue est potentiellement mortelle ? Être enceinte, ce n'est que vivre des sensations inconnues n'est-ce pas ? Alors comment être enceinte si j'ai peur à chaque instant de mourir ?

Et puis, une peur en cache une autre. Et si mon ventre était aussi froid que celui de ma mère ? Et si j'étais comme ma mère ? Et si en portant un enfant je lui transmettais la malédiction ? La malédiction de ces mères, qui, de mères en filles, ne sont pas mères, sont les mères de leur mère, et sacrifient leur fille à leur mari ou à elle-même.

Ma mère n'a jamais été féminine. Elle était mal dans sa peau, mal dans son corps. Elle se trouvait trop grosse. Elle faisait régimes sur régimes et, en même temps, elle mangeait du chocolat noir, du pain, du beurre et du camembert en cachette. Elle traînait en jogging informe et elle ne se maquillait jamais.

Elle disait : « *Rien de mieux que le pot de yaourt nature.* »

Tu parles, ma mère érigeait son laisser aller en style de vie. De quoi avait-elle peur ? D'être femme ? De susciter le désir ? Il y avait aussi sûrement de la détestation, de la détestation d'elle-même. Ma mère ressemblait à un homme parfois, je m'en suis rendu compte bien plus tard, sur des photos. Ma mère n'était pas mère et elle n'était pas femme.

Je suis née femme sur le tard. J'ai tout appris toute seule, J'ai appris le goût des vêtements, un peu de fond de teint, parfois rien, les ongles faits, même ceux des pieds, les sourcils épilés. Je m'en porte mieux, c'est joli d'être jolie, c'est un respect de soi et des autres. Je crois qu'on peut être femme et séduisante sans pour autant être provocante, ni séductrice d'ailleurs. J'ai quand même du mal avec les choses près du corps encore, je cultive un négligé chic, c'est mon style. Un ami dit que je me cache encore. C'est sans doute vrai.

Plus tard, je me suis intéressée au féminisme, parce que ce que j'ai vécu est un ou des abus de pouvoirs des hommes, permis par une société d'hommes, et que le diktat de la féminité en

talons hauts m'ennuie, au-delà de mon histoire. La société entière bouge et c'est tant mieux, mon histoire est une goutte d'eau dans l'océan des violences faites aux femmes.

Après la mort de ma mère, j'ai choisi ma tante, la sœur aînée de mon père, la meilleure amie de ma mère, comme mère de substitution. Ma tante était féminine, elle était un modèle. Quand j'ai fait le signalement contre mon père, elle m'a envoyé une photo de la tombe de ma mère avec le texto suivant : « *Ta mère ne s'en remettrait pas.* » Ça fait toujours plaisir. Une photo de la tombe de ma mère, au cas où le message ne soit pas clair. Elle était la dernière de la famille que je voyais. Malgré tout, je l'aimais. En tout cas, j'en avais besoin. Pourquoi a-t-on impérativement besoin d'une mère ? D'un lien ascendant ? D'au moins une personne qui vous a connu enfant ? J'avais laissé tomber la discussion concernant sa responsabilité dans l'histoire, dans mon histoire : elle savait tout de mon père, du viol de son frère et de sa sœur et elle avait dit à ma mère que ce n'était pas vrai. Mais là, la photo de la tombe de ma mère, c'était trop. J'ai porté plainte contre elle, pour intimidation de témoin. Je ne l'ai plus jamais revue. Je n'ai plus jamais revu ma cousine non plus, celle qui m'appelait maman quand elle était petite. Il fallait qu'elle choisisse son camp, elle a choisi celui de sa mère. C'est normal. Ma porte lui est ouverte. J'ai toujours pensé qu'on était solidaire sur une même ligne d'arbre généalogique. Pour les autres, c'est terminé, je n'ai plus de parents. Est-ce que je n'en ai jamais eu ?

Les repas de famille, dans la famille de mon père, c'était des règlements de compte à OK Corral. Il n'y avait de place pour personne que la dévoration, la prédation. Je ne sais pas pourquoi, j'étais la cible. Il fallait sans doute un bouc émissaire et c'était moi. J'étais la femme à abattre. Depuis toute petite, quand j'étais encore enfant et pas du tout femme, j'étais la femme à abattre. J'en ai pris plein la gueule et tout le monde s'en foutait, ou plutôt, tout le monde adorait. Ils disaient : « *Qui aime bien châtie bien.* » à ce compte-là, j'ai été très aimée. J'avais six ans, ma tante, la sœur cadette de mon père, m'a dit : « *Tu veux devenir pédiatre, tu sais ce que c'est ? C'est voir des enfants morts.* » J'avais neuf ans, devant moi, mon autre tante a dit à ma mère : « *Tu ne vas pas lui mettre un pantalon pareil avec le cul qu'elle a.* » Encore de mon cul. J'avais dix-sept ans, j'étais en vacances avec mes tantes et leurs maris et mon petit ami. C'est comique quand on y pense, nous étions une famille très ouverte, accueillante et unie. Un soir, à la fin d'un dîner, après avoir bien mangé, des huîtres et du homard grillé,

ma tante, la sœur cadette de mon père, à nouveau elle, m'a dit : « *Tu laisses traîner tes petites culottes partout exprès. Ta grand-mère me l'a dit. Tu le fait chez elle aussi. Tu laisses traîner tes petites culottes partout exprès pour exciter ton grand-père.* » Pardon ? J'étais abasourdie. Je laisse traîner mes petites culottes partout exprès pour exciter mon grand-père et dieu sait qui aussi ? J'étais abasourdie et personne n'a rien dit. Ils étaient tous d'accord alors ? Elle faisait mon procès et il n'était pas que d'intention. Elle avait dit que je le faisais exprès, j'étais donc la coupable. Je n'avais pas droit à une défense, j'étais condamnée d'avance. Cet été-là, chez ma tante, pour la première fois, j'ai joui. Je me demande s'ils m'ont entendu crier ? Peut-être que ça les a excités ? Je me souviens d'un autre procès. J'avais treize ou quatorze ans. C'était la fin d'un repas de Noël. Nous avions mangé des huîtres, des escargots, du canard farci. Toute la famille était réunie autour de la table sauf mon père qui était parti se coucher, il faisait une sieste pour digérer. Ma mère mangeait des chocolats, un puis deux, puis trois. En même temps, qu'elle les mangeait, elle se plaignait qu'elle était grosse, que ce n'était pas bon pour elle. Au moment où elle allait en reprendre un, je lui ai dit : « *Maman, arrête de manger des chocolats si tu trouves que ce n'est pas bon pour toi.* » Qu'est-ce que je n'avais pas dit là ? Ils se sont tous ligués contre moi, mes tantes, ma grand-mère, mon arrière-grand-mère, mon grand-père, mes oncles, même celui qui ne parlait jamais. Ils disaient : « *Fous-lui la paix.* » « *De quoi tu te mêles.* » « *Tu te prends pour qui ?* » « *Tu es toujours à emmerder tout le monde.* » Ma mère, elle, se taisait. Elle approuvait ? Je ne comprenais rien. Je n'avais pas dit ça contre elle mais pour elle. J'ai cru que j'allais mourir ce jour-là. Dans ma famille, même après mille-neuf-cent-quatre-vingt-un, la peine de mort n'était pas abolie. La mort, c'était leur sentence, c'était leur loi et ils la mettaient à exécution. Je me préparais à mon exécution. J'allais mourir, c'était sûr. Je crois vraiment que j'étais à deux doigts de mourir ce jour-là. Je crois que j'aurais pu devenir folle. J'ai été tentée par la folie, quitter ce monde par l'esprit. Mon père est arrivé et il les a arrêtés. Je dois rendre à César ce qui est à César, d'habitude, mon père ne se privait pas pour me tuer, mais là, ce n'était pas lui et il m'a sauvé la vie. Et tout était comme ça, encore et encore. J'avais vingt-quatre ans, après l'enterrement de ma mère, mon oncle, le mari de ma mère de substitution, m'a giflée, je ne me souviens plus pourquoi. J'avais vingt-neuf ans, à Noël, mon oncle, le plus doux m'a dit : « *Tu es minable à jouer dans des théâtres minables.* » « *Tu es minable.* » « *Ferme ta gueule.* » « *Tu nous emmerdes.* » « *Tu prends toute la place.* » « *Écrase* » « *Tu vas la fermer.* » « *Ferme-la.* » « *Disparais.* » Je n'ai entendu que ça, toute ma vie, jusqu'à ce que j'arrête de les voir. Tous.

Je ne sais pas pourquoi j'ai vécu tout ça, ce florilège de maltraitances insensées. Quand je regarde mon histoire, je me dis que je me trompe, que j'exagère, que ce n'est pas vrai, que mon prisme est faussé. Je n'y crois pas moi-même, et pourtant, c'est vrai. Je me dis, parfois, que je ne me rends pas compte de la violence que j'ai vécue. C'est peut-être pour ça que ça va, que je m'en sors bien.

Comment se construire quand on a eu une famille comme la mienne ? En la connaissant vraiment, je crois, en déjouant les pièges de l'esprit et des sales habitudes, en inventant un nouveau modèle, en se redonnant naissance, ni mon père, ni ma mère, ni bourreau, ni victime, ni opposé, ni similaire, ni conventions sociales. « Deviens qui tu es », c'est l'aventure d'une vie. Celle de ma vie.

Un jour, j'ai dit ça suffit, j'en ai marre de l'inceste. J'en ai marre de ressasser tout ça. J'ai tout lu sur le sujet, tout compris. Ça va. C'est bon. Fini. Basta. Porte close. À peine avais-je dit ça que je voulais aller à une réunion d'une association sur l'inceste. Cela semble paradoxal, j'ai l'esprit parfois bizarrement tourné c'est vrai. Le thème c'était la culpabilité, j'avais encore ça à régler. J'y suis allée, j'ai bien fait. J'y ai rencontré un homme de mon âge, mon histoire d'amour platonique, à une exception près, pas pratique pour faire un enfant, c'était parfait.

Cet homme préparait un documentaire sur l'inceste. Je lui ai dit : « *L'inceste est une cause, il faut regarder plus loin.* » Je lui ai raconté mes théories existentielles, ma façon de vivre et de penser : élargir le champ des possibles, naviguer et garder le cap, les rencontres des similitudes, le déterminisme, l'absence de hasard, les romans familiaux qui dépassent la fiction, les arbres généalogiques en miroir, les inconscients qui se reniflent, les affinités souterraines, les répétitions et tout ce que j'ai déjà dit, toute ma grille de lecture du monde. Nos inconscients s'étaient bien reniflés, il n'y a pas de hasard, ça lui a plu. Je l'ai fait grimper à son arbre, il a voulu que je témoigne dans son film. J'ai dit non, non et tant pis. Tant pis si je perds un ami. Non et tant pis. Non, je ne veux pas être étiquetée, cataloguée. Non, je ne veux pas être vue comme une victime, je n'en suis pas une. Et là, je me dis, mais j'écris ce texte, je raconte mon histoire et évidemment je parle d'inceste. En fait, je crois, que je parle surtout de vie.

Cet homme a été formidable et bienveillant, pas rancunier pour un sou. Il m'a fait un magnifique cadeau, il m'a dit : « *Tu écris et tu réalises de la fiction. Tu ne voudrais pas faire des documentaires ?* » Je n'y avais jamais pensé, j'ai pris une porte ouverte. C'était une évidence.

J'adore le documentaire, les gens ouvrent leur porte, leurs cœurs. J'ai rencontré des personnalités hors du commun, des gens ordinaires pas ordinaires. J'ai fait de vraies rencontres, qui durent : un avocat, un psychiatre, une fille de criminelle. J'ai découvert des mondes. Le documentaire est une fenêtre ouverte sur le monde, une autre façon de raconter des histoires. C'est aussi une façon d'être connectée au monde, et d'en rendre compte, c'est fondamental .

Un jour, j'ai écrit, j'aurais pu être flic, journaliste, ou criminelle. Je crois que c'est vrai, j'aurais pu être flic, journaliste ou criminel, j'aurais aussi pu être pute, femme battue, femme battante, une battante, avocate ou militante. Je raconte des histoires, je fais des films, du réel ou de la fiction, je joue, je fais des photos, j'écris de la poésie, j'écris ce texte, j'écris des romans. Dans tous les destins qui m'étaient donnés, avec mon histoire, tous les jours, je fais en sorte de construire le mien.

J'avais quarante et un ans, après le Maroc, Rhamsa et Nadir, une femme soignante m'a demandé : « *Est-ce que vous avez fait le deuil d'un enfant biologique ?* » J'ai trouvé que c'était une drôle de question, mais ça m'a fait réfléchir. Je me suis dit qu'elle avait raison, que sans doute que non. J'aime les nourrissons, les premiers jours, le « peau contre peau », et ces petits garçons me ressemblaient. Alors je me suis dit d'accord, je vais me donner l'autorisation : je peux porter un enfant, mon ventre ne sera pas froid. J'ai décidé d'aller vers la PMA, FIV avec donneur anonyme. Un don de sperme, ça veut dire pas de père, c'est pas mal pour éviter un père incestueux. Moi je trouvais ça créatif. Je trouvais ça surtout plus facile je crois. Je voulais un enfant à tout prix et ça avait l'air plus facile de le fabriquer que de l'adopter. Je faisais faire par ma gynécologue des tests de fertilité tous les ans depuis quatre ans. Une petite voix me disait : attention, avec l'histoire que tu as, la maternité, c'est pas gagné, prends les devants, laisse-toi le choix. Je voulais avoir le choix. J'y allais tranquille. Raté, je n'ai pas eu le choix.

À quarante et un ans, j'appris que je ne pourrais plus avoir d'enfant biologique. Enfin, en vérité, je n'étais pas une bonne cliente pour la FIV. Ma réserve ovarienne était trop basse. Pas de FIV, c'est mort. Choc incommensurable. Ma gynécologue m'a dit tout à trac : « *Pour vous faut oublier, c'est le double don.* » Tact et délicatesse. Je lui rappelle les tests. Elle avait juste oublié le test de la réserve ovarienne. C'est con quand même. Fallait que ça tombe sur moi. On ne lutte pas contre son destin. « *Pour vous faut oublier.* » Je l'ai pris comme un couperet. Guillotinée, j'ai perdu la tête : je n'aurais jamais d'enfant. Quelque chose en moi a explosé, ma chaudière en même temps. Je ne supportais plus le moindre bruit de soufflerie. J'ai cru un moment que je n'étais plus apte à vivre dans ce monde.

Et puis, la vie a repris son cours. La vie est plus forte que tout. Elle avait dit aussi : « *C'est le double don.* » Le double don : don de sperme et don d'ovocyte. C'est encore mieux au fond. Au cas où l'inceste soit une maladie génétiquement transmissible, je dis bien au cas où, elle ne passera pas par moi.

Ce que je n'avais pas prévu c'est que cette annonce de la fin de la « lignée biologique » ou plutôt de la « lignée génétique » provoquerait aussi la fin, provisoire, du « tout génétique ».

Quand j'ai appris que je ne pouvais pas faire de FIV, quand j'ai cru que je ne pourrais jamais avoir d'enfant, je préparais un film avec ma sœur. C'était notre premier long métrage pour la télévision. Nous avons toujours tout mélangé, ma sœur et moi, le professionnel et le privé. Chez moi, tout est lié. J'ai pensé : toi tu as un enfant, pourquoi je partagerai le mien avec toi ? Un film n'est pas un enfant. Pourtant, c'est ce que j'ai pensé et j'ai détesté cette pensée. Je me suis dit, ce n'est pas moi. Ça veut dire quoi ? Je me suis dit qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, entre elle et moi.

Alors, tant qu'à faire, un mal pour un bien, j'ai dit à ma sœur : « *Il faut qu'on soigne notre relation.* » Ma sœur, ma petite sœur, nous avons une relation fusionnelle, une relation de couple. Nous étions un couple. Un couple incestueux ? Il restait entre nous trop de famille

encore. Elle a ensuite qualifié notre relation de toxique. Elle avait raison. À ce moment-là, je n'y pensais pas. Je pensais seulement à ses plaintes. J'ai entendu toutes ses plaintes, ses plaintes permanentes. Ça m'a pris comme ça. Soudain, j'ai entendu ses plaintes, depuis des années. Elle se plaignait que j'avais des amis, de l'argent, que je faisais des documentaires, je voyageais, j'écrivais, que je faisais de la photographie. Mais, elle en avait autant et un enfant. De toute façon, c'est con la comparaison. Ce que j'ai moi ne t'enlève rien à toi, qui que tu sois. En tout cas, cette annonce m'a fait entendre ses plaintes. Et ça suffit. Je ne veux plus de plaintes. Je ne veux plus me sentir coupable de ce que j'ai. Je n'aurais pas d'enfant. Ça va. J'ai payé ma dette. Dette auprès de qui d'ailleurs ? Notre relation a volé en éclat.

J'aurais dû savoir que cette histoire de solidarité sur une même ligne d'arbre généalogique était un mythe. Dans ces familles, dans ma famille, les fratries se déchirent. C'est classique au fond. Les Atrides ne parlent que de ça. C'est normal d'ailleurs. Dans ces familles, dans ma famille, les parents divisent pour mieux régner. « Diviser pour mieux régner », nous ne sommes pas passées à côté, je me suis leurrée. Je me souviens de ce que notre père me disait.

Il me disait : « *Tu prends toute la place.* » « *Tu prends la place de ta sœur.* » « *Laisse parler ta sœur.* » « *Laisse parler ta sœur.* »

Il lui a fait croire que j'étais la méchante, la vilaine, celle qui prenait toute la place, celle qui prenait sa place. Il lui a fait croire que nous étions en rivalité. Il lui a fait croire qu'elle était ma victime. Pour lui faire oublier qu'elle était la sienne. Est-ce qu'elle l'a cru ? Est-ce que c'est ça que je ne n'ai pas vu ?

On devait faire un film ensemble et j'ai fait un film sans elle. On allait dans le mur, moi, ma sœur, notre relation et le film. C'était le tout perdant. En se séparant, au moins, on sauvait le film. Je pensais que c'était la seule façon de sauver le reste. Je me suis séparée de ma sœur, j'ai fait un film, seule. Je ne le regrette pas, même si c'est difficile encore parfois. De toute façon, ce n'était plus possible. Il y avait trop d'arrangements. Ça m'arrangeait de ne pas les voir. Je me mentais. Encore. J'ai fait voler en éclats le dernier miroir aux alouettes. Le dernier lien. Le dernier deuil. C'était atroce. Je me suis effondrée. Je n'avais plus de repère. Mon système a implosé.

J'ai changé dix fois d'ordinateur en un mois. Ça n'arrive qu'à moi ça. Les objets ont-ils une âme ? Les ordinateurs me disaient : « Reset ». « Reset ». Je perdais la tête. Il fallait que je me réinitialise, que je revisite encore et encore mon histoire, de nouveau mourir à moi-même, de nouveau renaître, de nouveau se reconstruire. Est-ce qu'il n'y en a jamais assez ? C'était reparti pour un tour, j'en avais la nausée.

Je n'avais plus de mots. Plus un mot. J'étais vidée, terrassée, anéantie, morcelée, éclatée en mille morceaux à l'extérieur de moi. Je n'avais plus de mots, moi qui aime tant les mots. J'avais quarante-deux ans et je n'avais plus de mots. Est-ce que je savais parler à deux ans et demi ? Comment faire sans mots ? Quand il n'y a plus de mots, c'est là que le travail commence : le travail de mutation, un travail de soi à soi, dans l'émotion, dans la douleur. Dieu que c'est dur. « Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort », je n'aime pas cette phrase. Personne n'aime souffrir. Je souffrais atrocement et je n'avais plus de mots. Pas le moindre concept pour analyser, décortiquer, canaliser. Juste la douleur. J'ai fait avec. Je n'ai jamais accouché, mais accoucher de soi-même, je me dis que ça fait aussi mal. Ailleurs.

Alors je suis retournée voir encore, ce qui avait fait celle que je suis, les zones d'ombres à éclairer, les blessures à l'âme pas encore guéries, les avancées nécessaires. Mes morts et mes renaissances. Mon enfance et mes désirs. Mon avenir.

J'ai réalisé un film dans le bonheur, dans la joie, dans la vérité. C'était bien. C'était trop. C'était déjouer le destin familial. C'était se mettre à mal avec mon père, ma mère, ma sœur et mes ancêtres. Ce n'était pas si simple à vivre. En plus, je prétendais à la maternité. Quand même, il ne faut pas exagérer. Et si j'étais heureuse ? Et si je réussissais là où les autres ont échoué ? On ne brise pas une lignée comme ça. Il y a un prix à payer : le prix de la loyauté. Merde et puis non, je ne paierais rien, j'ai assez donné. Il y a quelque chose en moi de résistant.

Je crois que cette résistance vient de mes grands-parents maternels, mes égyptiens, mes amours. Je ne sais pas quels parents ils étaient, vu ma mère, je me le suis souvent demandé, mais, ils ont été des grands-parents exceptionnels. Ma grand-mère ce n'est pas si sûr, je l'ai longtemps cru, j'y reviendrai plus tard. Jusqu'à mes deux ans et demi, j'ai passé toutes mes

journées chez eux. Ils aimaient mon rire et mes émotions. Mon grand-père, c'est sûr, m'aimait sans condition. Sans eux, je ne serais pas celle que je suis. Je crois même que je ne serais pas en vie.

J'avais six ans quand ma grand-mère maternelle est morte. Je ne me souviens presque pas d'elle. Elle a dit à ma mère : « *Elle est sensible, Sandrine, sous ses airs forts, c'est une grande sensible.* » C'est vrai, elle avait raison, je suis sensible. J'aime bien qu'elle ait dit ça de moi. Et puis, elle est tombée malade, et je suis morte aussi. Mais ça, je l'ai déjà dit.

Ma grand-mère maternelle disait que j'étais sensible et elle avait raison. Le fait est que je sens tout. Comme la princesse au petit pois, je sens tout, les plis du drap et de l'esprit. Je sens tout, j'entends tout, le souffle du vent et celui des mots, les faux semblants, les non-dits, les sous textes, les petits mensonges et les harmonies, les bonnes et les mauvaises énergies. Je n'ai pas de distance. Je n'ai pas de filtres. Je ressens tout, les joies et les peines. Je suis sensible. Je n'ai pas de carapace. Je n'ai pas de distance. Il n'y a pas de distance entre la vie et moi, entre le monde et moi, entre les autres et moi. Je suis sensible. C'est ainsi.

Ma grand-mère était coquette. Elle aimait le maquillage, les vêtements et les bijoux, l'élégance. En fait, c'est peut-être un peu elle qui m'a permis de devenir femme. Après sa mort, ma mère a gardé ses bijoux qu'elle ne portait jamais, dans une petite pochette qui me fascinait. Il y avait dedans une broche en diamant, une gerbe de fleur. À six ans, je l'ai prise, emmenée à l'école et je l'ai cassée. Alors, je l'ai jetée. La directrice a retrouvé un morceau dans la cour. Mes parents ont été convoqués. J'avais jeté « les bijoux de famille » à la poubelle. C'est drôle vu comme ça. Ils n'ont pas trouvé ça drôle. J'ai pris une sacrée raclée. Faut pas déconner.

Un jour, un homme clairvoyant m'a dit que ma grand-mère maternelle m'avait détestée quand je suis née. Ce n'était pas contre moi non, c'est juste que je la dépossédais de sa fille. Sa fille. Sa chose. Son miroir. Son objet. Je ne m'en souviens pas. Je sais, je sens, que c'est vrai. Ma grand-mère voulait posséder sa fille, ma mère, alors, elle était en rivalité avec moi. Ma mère a fait avec moi ce que sa mère a fait avec elle. Ceci explique cela. Alors, tant pis pour ma grand-mère. Aussi.

Mon grand-père était la lumière de ma vie. Il s'est saoulé le jour de ma naissance, dansant, chantant, criant à qui voulait l'entendre : « *J'ai une petite-fille, j'ai une petite-fille.* » Et puis, il a été amputé d'une jambe. Je ne me souviens plus de lui sur ses deux pieds mais je l'aimais sur ses deux roues. Après la mort de ma grand-mère, il est venu habiter chez nous. J'avais six ans. J'ai si peu de souvenirs d'enfance même s'ils reviennent, peu à peu, en écrivant. Avec lui, j'en ai de jolis.

Je me souviens que mon grand-père m'a appris à jouer aux dames. J'avais les pions blancs et lui les noirs. On jouait et, une fois sur deux, ou trois, il me laissait gagner. Je savais bien qu'il me laissait gagner. Il savait que je le savais. C'était bien comme ça. Avec lui, j'ai entraperçu que, malgré la salissure de mon père, je pouvais être une dame. Avec lui, j'avais l'impression d'être une gentille petite fille. C'était déjà pas mal. Pas très compatible avec l'autre, celle qui couchait avec son père, mais celle-là, je l'avais oubliée. Et puis, depuis quelque temps, mon père me foutait la paix. Depuis que mon grand-père vivait avec nous et que je jouais aux dames avec lui, il se tenait à carreau. Le répit a duré trois ans, jusqu'à la mort de mon grand-père. C'est approximatif. Je ne suis pas sûre. Je remets juste les morceaux du puzzle ensemble. Je recolle les morceaux de ma vie pulvérisée et je comble les trous. Mais je crois oui, je veux croire, que mon père m'a laissée un peu tranquille pendant qu'il était là. Je ne le saurais jamais.

Mon père, lui, m'a appris à jouer aux échecs. Je détestais les échecs. Il gagnait à tous les coups. Pareil au tarot ou à la belote. C'est comme ça. Mon père avait besoin de me tenir en échec, sous sa coupe, sous sa loi, sous sa queue. Ça n'a ni queue ni tête un père pareil. Il n'en a jamais fait qu'à sa tête et sa tête était remplie de pulsions. Voilà, je suis morte sous les assauts de ses pulsions, ses fameuses pulsions pas si simples à retenir. N'empêche, toutes ces parties d'échecs, c'était de la torture.

La torture morale de mon père n'avait pas de limite. Dans la cuisine, à l'heure des repas, à l'heure de la terreur, mon père avait les yeux rivés sur moi. Le moindre geste. Le moindre frémissement. Il me scrutait. Il voyait tout, tout ce que je faisais, même quand il me tournait le dos. Véridique, il voyait tout ce que je faisais, même quand il me tournait le dos. Ça me

rendait folle. Je ne comprenais pas, mes pensées démentes, mes pensées tourmentes : Papa, au secours, comment tu fais ? Je me souviens de ce qu'il disait.

Il disait : « *J'ai des yeux derrière la tête.* »

C'est cinglé mais pendant des années je l'ai cru. J'avais vingt ans quand j'ai compris qu'il me voyait dans le carrelage mural. C'est dingue, même après je me demandais : Et si c'était vrai ? Et s'il voyait tout ? Et s'il savait tout ?

J'ai longtemps cru que mon père savait tout et qu'il avait raison sur tout. D'ailleurs, il le disait.

Il disait : « *Article un, j'ai toujours raison. Article deux même quand j'ai tort, l'article un s'applique.* »

Mon père avait raison sur tout. Mon père avait ses raisons que la raison ne connaît pas. C'était comme ça. C'était normal. Il avait raison sur tout, même sur moi, surtout sur moi. Tu es nulle. Tu es mauvaise. Tu emmerdes tout le monde. Personne ne t'aimera jamais. OK. C'est vrai. Je suis nulle. Je suis mauvaise. J'emmerde tout le monde. Personne ne m'aimera jamais. Il avait raison. Voilà, c'était fait, le mal était fait, plus besoin de me le dire, c'était ce que je pensais.

À trente-trois ans, j'étais comédienne. Je vivais dans un vingt-sept mètre carré. J'étais au RMI depuis trois ans. Déjà que j'étais comédienne, pute, je n'allais pas, en plus, gagner de l'argent. J'étais avec un homme adorable, qui ne voulait pas d'enfant. Et soudain, je me suis dit que je n'arriverais à rien, jamais, j'étais une moins que rien. Je faisais ce constat et je ne m'en sortais pas. La tête sous l'eau, je n'arrivais plus à respirer. Mon père m'a consolée, il m'a enfoncée. Je me souviens de ce qu'il m'a dit.

Il m'a dit : « *Tu sais ma chérie, ce n'est pas grave l'échec, change de métier, et attention, tu vieillis, tu ne vas pas avoir d'enfant.* »

C'est donc ça qu'il voulait. Je faisais juste exactement ce qu'il voulait pour me garder, pour le garder, il fallait que j'échoue. En tout. Il fallait que je lui donne raison. Sur tout. Et bien non, tu ne m'auras pas, ça ne se passera pas comme ça.

J'avais trente-trois ans et j'ai tout changé. J'ai repeint mon appartement. Je fumais comme un pompier, j'ai arrêté. J'avais les cheveux longs jusqu'au bas des reins, je les ai coupés. Je ne m'habillais qu'en noir, j'ai opté pour la couleur. Et puis, j'ai dit à mon père que je ne voulais plus le voir. J'ai arrêté de voir mon père. J'ai commencé à gagner ma vie et j'ai me suis mise à écrire. Je me suis mise à écrire et je suis devenue actrice de ma vie.

Les mots m'ont toujours permis de rester en vie. Les mots pour penser. Les mots pour donner du sens. Les mots pour dire. Les mots pour transmettre. Les mots pour partager. Les mots pour raconter des histoires. Les mots contre l'envahissement du non-dit. Les mots. Je les caresse, je les cajole, je les berce, je les apprivoise, je les aime.

Je suis très attachée aux mots : « chialer » n'est pas « pleurer », « range ton bordel » ne dit pas la même chose que « Range tes affaires ». Je le sais bien moi à qui on a toujours dit « Range ton bordel. » Je me souviens d'une femme qui, un jour de grand désespoir, m'a dit : « *Arrête de te mettre la rate au court bouillon* ». Arrête de mettre la rate au court bouillon ? Je suis en détresse, n'y a-t-il pas de mot plus doux ? « *Arrête de te mettre la rate au court bouillon.* », c'était aussi les mots de mon père. Il y a un vocabulaire classique dans les familles abusives, elles ont toutes le même lexique. Aujourd'hui, dès que je les entends, je les fuis. En tout cas je me méfie, je sais ce qu'ils signifient.

Je fuis les généralités, les expressions toutes faites, l'humour à l'envers, les mots durs, les mots dévalorisation, les mots jugements, les mots peurs, les mots silence. Tous ces mots qui font du mal au lieu de faire du bien. Les mots qui enferment. Les mots qui éloignent. Et puis, les mots qui disent n'importe quoi, les mots qui remplissent le vide, le flou, des esprits perturbés. Les mots qui transgressent le sens. Les mots qui mentent. Les mots qui rendent fou.

Je crois que les mots reflètent notre pensée qui reflète notre rapport à l'autre, notre vision du monde. J'aime les mots doux, les mots bienveillants. J'aime les mots d'amour, les mots de

reconnaissance : je t'aime, je suis désolé, j'ai besoin d'aide, merci. Je crois que les mots changent notre pensée qui change notre rapport à l'autre, notre vision du monde. Et réciproquement.

Il y a aussi les mots interdits, ceux qu'on n'utilise pas pour ne pas voir, pour ne pas savoir, pour ne pas penser. Combien d'années avant de dire le mot inceste ? Combien pour manipulation ? Combien pour masochisme ? Et encore pour culpabilité ? Pour injustice ? Pour impuissance ? Je veux pouvoir utiliser tous les mots, tout dire pour tout entendre de moi.

Ma mère disait qu'on pouvait tout lui dire, lui parler de tout, sauf de l'inceste, quand même, il ne faut pas exagérer. Parfois, je tentais le coup, juste au cas où, et si le miroir, je veux dire, ma mère, répondait la vérité ? Je lui disais : « *Tu sais, maman, papa est méchant avec moi.* »  
Quoi ? Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? La réponse fusait.

Elle disait : « *C'est ton père. On ne dit pas de mal de ton père.* »

Ma mère avait des principes, un principe surtout : le respect l'autorité. On ne dit pas de mal de son père, mn ne dit pas de mal de ses professeurs, même quand ils vous maltraitent.

J'avais quatorze ans, j'étais partie en classe de neige, je skiais pour la première fois. Mon père n'aimait pas le froid donc, on n'allait pas à la neige. C'était comme ça, mon père était un homme d'autorité. Tout se passait très bien, j'étais très à l'aise sur les skis, un certain sens de l'équilibre. Tout s'est très bien passé jusqu'au dernier jour. Le dernier jour, je suis tombée. Pas grave, vraiment pas grave, sauf que j'étais incapable de me relever. Au bout de cinq minutes d'efforts infructueux, mon professeur d'histoire géographie, une femme sèche, dans le cœur et dans le corps, m'a lancé un : « *C'est normal avec le cul que tu as. Tu devrais faire attention, tu vas finir par avoir un cul aussi gros que celui de ta mère.* » Non mais, ce n'est pas vrai ça, qu'est-ce qu'ils ont tous avec mon cul ? Ça m'a clouée au sol, mise KO, mise au tapis. J'étais littéralement clouée au sol. Ils se sont mis à trois pour me relever. Autant dire que je n'ai plus skié après.

En rentrant, je raconte l'histoire à ma mère, persuadée qu'elle prendrait ma défense, demanderait justice. Que nenni, c'était bien mal la connaître.

Elle m'a dit : « *Elle avait sûrement ses raisons. C'est ton professeur.* »

Ses raisons ? Elle avait raison de m'insulter et de t'insulter toi aussi ? Elle avait sûrement ses raisons. C'était donc ça ? Ceux qui ont le pouvoir ont leurs raisons. Le professeur avait raison de dire que j'avais un gros cul. Mon père avait raison de le baiser. Tout ça n'est qu'une question de statut, une question d'autorité. OK, j'ai compris, le pouvoir a ses raisons que la raison ne connaît pas. Comme mon père donc. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à me défaire de cette injonction.

Mes parents m'ont appris la domination ou la soumission. Je n'ai jamais voulu dominer. L'autorité me paraissait un gros mot, je le confondais avec autoritarisme. L'autorité bien placée est une bonne chose. Je n'ai jamais voulu dominer et je ne me suis jamais pensée soumise. Je le suis pourtant, soumise. Soumise, c'est dans une attitude, une brèche que je laisse passer malgré moi, une brèche dans laquelle s'engouffrent les sans foi ni loi. Je suis fragile de ça. Je cherche en moi le ciment pour colmater la brèche. Est-ce que ce serait une bonne image de soi ?

J'avais trente-cinq ans, je n'avais pas vu mon père depuis deux ans. Il avait rencontré une femme, il avait enfin mis le nom de ma mère sur sa pierre tombale, je le savais par ma sœur qui, elle, continuait de le fréquenter. Alors je me suis dit, sentimentale que je suis, je suis heureuse pour lui. Et puis, je suis comme ça, je laisse deux, trois, quatre chances. Je devrais peut-être arrêter. En même temps, pour trois fois où je me trompe, il y a la quatrième bonne surprise qui vaut le coup. Je dois y réfléchir encore. Non, c'est tout réfléchi. Je laisse une chance et plus encore, tout le monde peut se tromper, tout le monde peut changer. Alors, j'ai revu mon père, pas longtemps, juste un an, un come-back fulgurant. Le temps après tout, c'est de l'argent, autant ne pas le gaspiller.

Pour mon père, l'argent est une monnaie d'échange, de pression et de dépendance. J'avais trente-six ans et je lui ai demandé de nous prêter, je dis bien prêter, à ma sœur et à moi, dix-mille euros pour un court métrage. Il a dit non.

Il a dit : « *Il ne faut pas me prendre pour le dindon de la farce.* »

« *Te prendre pour le dindon de la farce papa ? Mais enfin, comment peux-tu dire ça ? Tu nous as violées. Et c'est toi le dindon de la farce ?* » La farce avait assez duré. C'était le jour de Pâques, je me souviens, le jour de la résurrection, je me suis levée et j'ai dit non. « *Non et je ne te reverrai plus jamais tant que tu n'auras pas demandé pardon.* »

Aujourd'hui, je remercie, le ciel et mon père, de nous avoir refusé ce prêt. Ça nous embarquait sur le navire de la fausse paternité. Elle a du bon au fond sa radinerie. Là, au moins les choses étaient claires, rien à dire, il n'a rien dit après ça.

Ah si, quand même, il m'a écrit. Il m'a écrit et il a réglé ses comptes. Il m'a envoyé des comptes, tout ce que je lui avais coûté, vacances comprises depuis la mort de ma mère. Décidément il me les aura toutes faites, pas un truc d'épargné, même pas la comptabilité.

Ma mère a toujours tenu les comptes de la maison. Pas tous les comptes. Pas les comptes de mes cris quand mon père me battait. Pas les comptes de mes larmes quand il s'acharnait sur moi. Pas le compte de mes silences quand il entrait dans ma chambre. Pas le compte de mes mots quand je disais : « *Je ne veux plus qu'il m'embrasse sur la bouche le matin, il sent mauvais.* » Pas le compte de mes souffrances migraineuses. Pas le compte de mes douleurs au ventre quand j'allais me réfugier dans son lit. Pas le compte de mes sinusites ni de mes angines. Elle ne faisait pas tous les comptes, et puis, pour elle, moi ça allait. J'étais l'aînée, j'étais forte, elle le disait souvent.

Elle disait : « *La grande elle est forte, la petite elle est fragile.* »

Ma sœur était la fragile, ma sœur était la victime, moi non. Ils disaient tous que non. Moi, j'étais la méchante, la vilaine, celle qu'il faut mater, l'emmerdeuse, la putain, la salope,

« Madame je sais tout » « Marie j'ordonne. » C'était pratique. Ça les arrangeait bien cette inversion. Pour un peu, j'aurais parlé, je devais me taire. Et ça a marché. Je me suis tue. Je les ai même crus. Si tout le monde le disait, je devais me tromper, je n'étais pas victime.

De fait, je ne me suis jamais sentie victime, ni de mon père, ni de ma mère, ni de personne. Sauf une fois et ça a failli me coûter la vie, j'en parlerais plus tard. Ce n'est pas facile de ne se sentir victime de personne, parce qu'alors, il s'agit d'être responsable. Je ne suis pas responsable de ce qu'on me fait, mais je suis responsable de ce que j'en fais. Ma vie, je la gagne à coups de responsabilités.

Quand il m'arrive une chose difficile, je cherche toujours à comprendre, à apprendre, à progresser. Je pense qu'on peut transformer les obstacles, les imprévus, les accidents de la vie, les souffrances, en occasion d'avancer. Même les pires tempêtes sont des opportunités. Toute ma vie j'ai traversé des tempêtes. Je ne les souhaite à personne, mais c'est ainsi. Je les ai traversées et j'ai grandi. Je me suis rapprochée de moi. Alors, je continue. J'avance. Je navigue et je garde le cap. Au fond, c'est ça, peut-être, le but de ma vie, c'est de me rapprocher de moi, le plus possible, de mourir et de renaître autant de fois qu'il est nécessaire. C'est mon chemin de vie. Je ne sais pas si je l'ai choisi, c'est ainsi, ainsi va ma vie.

De la responsabilité à la culpabilité, il n'y a qu'un pas. Je le franchis allégrement. J'ai toujours pensé que si mon père avait un pet de travers, c'était de ma faute. Ma mère, c'était pareil, ma sœur aussi et puis tout le monde pendant qu'on y est. Allez, faut pas lésiner. Je suis une mauvaise fille. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je n'ai pas fait ? Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Aujourd'hui encore, je fonctionne comme ça, incapable que je suis de voir que non, je ne suis pas une mauvaise fille. Et que si l'autre n'est pas OK, et bien, oui, il a aussi sa part de responsabilité.

À trente-six ans, quand j'ai annoncé, à ce type, ce crapaud, ce moche, ce laid, que j'étais enceinte, que j'étais désolée, que j'allais avorter, il m'a dit : « *C'est toi qui m'a dit de ne pas me retirer.* » Quoi ? Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? Un quart de coup. Une demi-seconde. Je ne savais même pas que tu avais éjaculé. Mais c'était moi bien sûr. Et si c'était vrai ? Je

doute. Je redoute. Je n'ai rien dit. Encore aujourd'hui, je ne sais toujours pas comment faire avec les hommes qui imposent leurs lois.

Il suffit d'un certain ton, d'un certain regard, d'un certain silence, certaines expressions qui tombent comme des couperets, me font valdinguer et je panique. Je deviens une moins que rien, bonne à rien. Je panique, les bras m'en tombent et l'esprit aussi. Je bredouille, je me décentre, je ne sais plus. C'est comme ça. Je suis encore sous la coupe des hommes qui imposent leur loi. Il faut vraiment que je travaille ça.

Le truc, c'est que, jusqu'à tard, quarante-deux ans, je ne le savais même pas, je ne le voyais pas. Je faisais comme si, comme si les méchants étaient des incompris. Le retour de manivelle a été violent. Quand j'ai compris que les méchants étaient méchants, j'en ai pris plein les dents. Le retour en arrière a été fulgurant. Je n'ai plus gagné d'argent. Je me suis remise à fumer comme un pompier. J'ai perdu pied, un temps.

Mon producteur était un méchant. Je l'ai vu : ses regards, ses silences, ses mots durs, ses manipulations. Puis je ne l'ai plus vu, pas vu, pas pris, allez, c'était un incompris. Et moi j'allais l'aimer, et mon amour allait le sauver. Même quand mon père n'est plus là, il y est encore. Mon papa producteur était fait du même bois que mon père, en moins pervers. Je l'ai oublié, j'ai fait plein de pas de côté, j'ai distordu la réalité, je l'ai aimé. Tant mieux au fond, je n'aurais pas fait ce film sans cet oubli, ce déni. Alors, tant mieux, tant pis. Merci.

Tout ce qu'on ne règle pas nous revient sous forme de destin. J'avais bien choisi mon papa producteur. De paroles dévalorisantes en mépris, de dureté en silences, de pressions en harcèlement, d'attaques sournoises en mensonges, j'ai plongé. Je me suis retrouvée en détresse. Panique à bord, je prenais l'eau de tous les côtés. Et si c'était vrai ? Et si c'était moi ? Il avait forcément raison, comme mon père avant lui, j'étais la chieuse, j'étais l'emmerdeuse. Je me suis déplacée. Je me suis mise dans le regard de mon père, je voulais dire de mon producteur et je me suis effondrée. J'ai mis des mois à me retrouver, des mois à comprendre que c'était lui, lui qui n'était pas OK. Est-ce qu'il n'y en aura jamais assez ? À quel moment je saurai ?

Et, comme s'il n'y en avait pas assez, j'ai recommencé, j'ai enchaîné, des techniciens, des étalonneurs. Ils utilisaient exactement les mêmes mots que ceux de mon producteur, et même de ma sœur. Ils s'étaient passés le mot : « *Tu nous épuises.* » « *Tu fais des allers-retours.* » « *Je n'ai jamais travaillé comme ça.* » « *Tu ne sais pas où tu vas.* » Mais si, je sais, je sais parfaitement où je vais, je suis juste perdue sous la pression de vos paroles empoisonnées, de votre prise de pouvoir, de votre désir de destruction. Et ils ont raison, du coup, je doute. Je redoute. Je me perds. Je m'y perds. Je leur donne raison. Je donne raison à mon père et même à ma mère, à l'autorité et le discours erroné. Je ne sais toujours pas y faire. J'ai deux ans et demi et je meurs encore, de leurs mots, les mêmes, exactement les mêmes. Ça ne m'étonne pas au fond. Les pédophiles aussi utilisent toujours les mêmes mots. Il y a des lexiques particuliers, je l'ai déjà dit. Ça n'empêche, ça m'a fracassée. Mais, je me suis relevée. Je sais, je sais parfaitement où je vais. Je sais que je dois m'affirmer et je sais que je dois éviter ce type d'hommes, peut-être certaines femmes, moins.

J'avais vingt-neuf ans et je fêtais mon dernier Noël « en famille ». Il y avait mon père, ma sœur, ma tante, ma mère de substitution, son ex-mari, mon oncle, celui qui m'avait giflé à l'enterrement de ma mère et mon oncle le plus gentil. Mon oncle, le plus gentil, a commencé à m'agresser, j'étais comédienne, je jouais dans des théâtres minables. Noël et l'esprit de famille, il est chouette l'esprit de famille. Je me suis fait bombarder de tous les côtés. Je ne sais pas pourquoi, il n'y en avait que pour moi. Sympa, allez encore, remettez-moi une part de bûche glacée, je ne suis pas rassasiée. Un peu d'humiliation aussi. Et beaucoup de destruction. Allez-y, vraiment, merci. Non, non, aucun risque d'indigestion. Ça fait vingt-neuf ans que j'ai le ventre dilaté, par la bite de mon père, par la folie de ma mère et vos paroles empoisonnées. Je vous en prie, continuez. Et puis, à deux heures du matin, ils m'avaient bien mangée, ils sont allés se coucher. En larmes, j'ai regardé ma tante, je croyais dur comme fer qu'elle m'aimait, et je lui ai demandé pourquoi ? Pourquoi moi ? Elle m'a répondu cette phrase insensée : « *Parce que tu représentes une certaine féminité.* » Au secours. Ça veut dire quoi ? Ma féminité ? Alors c'est ça ? Je dérange, certains hommes, producteurs, techniciens, la boucle est bouclée.

Je ne suis pas immunisée contre les rapports de force, les abus de pouvoir et la manipulation. Ça me démunit. Une amie très chère m'a dit : « *Vise plus haut, il y a moins de monde.* » Je vais

faire ça et je vais tacher de faire autrement aussi : je vais apprendre à poser des limites claires, à prendre mon temps avant de répondre, à ne pas céder à la panique. Je n'ai pas deux ans et demi et ces hommes-là ne sont pas mon père. J'ai encore du chemin à faire.

En écrivant ça, je m'aperçois que j'ai une sorte de culpabilité existentielle. Si je n'étais pas née, rien de tout cela ne serait arrivé. Si je n'étais pas née, je ne serais pas morte, mon père ne m'aurait pas tuée. Et si je n'avais pas existé ? C'est une vraie question, mon existence remise en question. Mon père voulait que je disparaisse. Il disait que tout était de ma faute. Le problème, c'est que j'ai pris à mon compte ses sales pensées, ses inversions insensées et elles me collent à la peau comme de la glu. Ce n'est pas facile de s'en défaire. Je dois m'arracher la peau et ça fait mal.

Je mue, littéralement, je change de peau. Je pense aux grands brûlés, tout, même l'air, leur fait mal. Je n'ai plus de peau, tout même l'air me fait mal, le moindre souffle, la moindre respiration. Je suis à la torture. Quand je n'ai plus de peau, que je n'ai plus l'ancienne et pas encore la nouvelle, la souffrance est immense, intense. Je voudrais souvent que ça aille plus vite.

Il faut du temps. Tout prend du temps : le temps de se refaire une peau, le temps de changer de vie, le temps d'accepter de changer, le temps de renaître. Le temps est une étrange créature qu'il faut apprivoiser, comprendre, accepter. Je voudrais que tout aille plus vite, mais le temps a sa vie propre. Le temps est une donnée fondamentale, le temps est un allié. J'ai appris à moins souffrir en attendant.

J'ai longtemps cru que je ressemblais à ma mère et à ma grand-mère, de visage et d'esprit. Je l'ai longtemps cru car c'est ce que tout le monde disait. Je ne sais pas si c'était une chance, ma grand-mère était qualifiée de dépressive, trop fragile pour ce monde et qu'était ma mère, sinon une dépressive patentée. J'ai un fond de dépression. Ah moins que ce ne soit par loyauté ? Un jour, mon ami cher, celui de l'arbre, a vu des photos de ma mère. Il m'a dit : *« C'est fou, tu es si différente. Tu sais ce qu'on dit : à 20 ans, on a le visage qu'on nous a donné, à 40 ans celui qu'on mérite. »* Voilà. Merci. Je ne ressemble ni à ma mère, ni à ma grand-mère, j'ai le visage que je me suis inventée et l'esprit aussi. Il me reste des traces parfois : la

culpabilité, le doute, la dépression donc, cette idée du lien entre mort et maternité. Je travaille pour être celle que je suis, débarrassée des scories, pour être, au-delà du visage ou de l'esprit, une femme à mon image, une mère, un jour, je l'espère. Je tâche de me ressembler.

Il avait vu des photos de mon père aussi à qui je ne ressemble pas, à qui je n'ai jamais ressemblé. Je ne l'aurais pas supporté.

Souvent, dans les familles, on cherche la ressemblance d'un enfant avec un de ses parents. En fait, on se l'approprié. On lui fait porter le poids d'un passé par le visage et par l'esprit et alors, souvent, ça devient vrai. L'enfant finit par ressembler à celui qu'on lui dit. Il ne peut pas être lui, juste lui et vivre sa vie. C'est dommage.

Depuis que j'ai dix-huit ans, je me dis que je ne serai pas comme ma mère. Je ne serai pas mère avant d'être femme. C'était important pour moi d'être femme avant d'être mère pour ne pas faire porter à ses enfants un poids de « non vie », le poids de l'oubli de soi. Ça m'a pris du temps. Aujourd'hui, je raconte des histoires, j'ai trouvé ma vérité, j'ai trouvé mes valeurs. Je suis dans ma vie. Je sais que quand un petit pas encore né, ou peut-être déjà né, viendra, je serai une mère telle que je me suis inventée. J'espère que je serai juste à ses côtés et qu'il ne sera pas là pour combler un manque, un vide, un oubli de soi. J'espère que je le laisserai être lui, simplement lui.

Ma mère n'était pas femme, je l'ai déjà dit, elle n'était pas mère non plus. Pas telle que je l'entends, elle n'était pas une vraie maman. Elle était une sorte de mère, admettons, une mère dévoreuse, une mère menteuse. Ma mère a sacrifié ses enfants à l'autel de ses tourments.

Je ne sais pas ce que savait ma mère, je ne le saurai jamais. Je sais qu'elle se souvenait d'une fois où elle avait surpris un comportement « déplacé » de mon père : sous la douche, il expliquait à ma sœur comment se masturber, elle avait six ans. Elle nous l'a dit, elle l'avait écrit dans son journal intime. Dans ses journaux intimes, il n'y a rien, que ce souvenir, vite passé, vite effacé, vite oublié. Pourtant, je crois qu'elle a cherché ce souvenir, ensuite, pendant des années, alors qu'il était écrit, là, juste sous son nez. En tout cas, ce souvenir soudain lui est revenu quand ma sœur lui a parlé. C'est pour ça qu'elle a approuvé. C'est pour ça qu'elle a dit c'est vrai. C'est pour ça qu'elle a dit je m'en occupe. Et après ? Après rien. Elle

a fait comme si de rien n'était. Il n'y avait plus de journaux intimes après. Avait-elle arrêté d'écrire ? Mon père les a-t-il subtilisés ? Je ne le saurai jamais.

Dans cette fosse de silence, ces week-ends et ces tablées, ce comme si de rien était, ma mère n'a jamais cessé d'écrire à mon père. Elle lui écrivait des lettres. Dans ses lettres, elle cherchait à savoir, à comprendre, à quantifier. Elle lui demandait : Quoi ? Quoi exactement ? Juste ce souvenir-là ? Ou plus que ça ? Elle voulait comprendre. Comprendre ? Mais comprendre quoi ? Il n'y avait rien à comprendre. Il fallait faire ses valises et se barrer. Il fallait nous parler. Il fallait nous dire pardon. « Pardon, je n'ai pas su vous protéger. » Au lieu de quoi ma mère est restée, elle s'est centrée sur elle et sa douleur, elle nous a une fois de plus oubliées. À son tour, à ce moment-là, elle nous a tuées. `

J'ai passé ma vie à chercher du sens. Je crois que tout a un sens. Et bien non, parfois non ; parfois, les choses n'ont pas de sens. Il n'y a rien à comprendre. Il n'y a pas à chercher « le pourquoi du comment », « le comment du pourquoi ». Je dis ça mais je n'y crois pas. Je cherche toujours pourquoi. Alors d'accord, on peut chercher pourquoi mais se barrer, comprendre mais se barrer, dire non, juste non. Je comprends, mais non.

Quand ma mère est morte, je me suis demandé comment vivre sans elle, ma mère, mon monstre, mon ogresse, ma meilleure amie, ma victime, ma confidente, mon autre moi-même. J'étais son miroir, j'étais son reflet. Comment faire ? Comment faire pour vivre sans elle ? Une part de moi mourait avec elle. Heureusement, c'était la part de l'oubli, mais ça, je ne le savais pas encore. À ce moment-là, je voulais la garder, je voulais la porter pour qu'elle soit encore là, pour que je sois encore moi. Alors, le lendemain de sa mort, j'ai demandé à mon père ses bijoux, les bijoux de sa mère, les fameux bijoux de famille. Je les lui ai demandés pour nous, pour ma sœur et pour moi, comme un souvenir quoi.

Il a dit : « *Non. Ces bijoux valent beaucoup d'argent. On ne sait jamais, si vous êtes cambriolées. On les met au coffre. »*

Je rêve. Il est malade celui-là. Au coffre ? Connard. La mère de tes filles vient de mourir et toi, tu veux enfermer ses bijoux dans un coffre ? Ah oui, pardon, c'est vrai, ce serait quand même

malheureux si on perdait de l'argent. Au cas où, hein ? Parce qu'un cambriolage, ça arrive tous les jours n'est-ce pas ? Et la mort d'une mère aussi d'ailleurs ? C'est ça papa ? Formidable, son sens des priorités. Je me suis battue, contre lui, contre ma sœur, qui disait oui à son père. Je pensais à moi. Je pensais à ma mère. La veille de sa mort, ma mère avait parlé de deux bagues, deux bagues de fiançailles, la sienne et celle de sa mère, des alliances serties de diamants. Ma mère voulait nous les donner. Elle avait dit qu'il y en avait une pour ma sœur et une pour moi.

Elle avait dit : *« Il y en a une pour chacune. Pour votre mariage. »*

J'ai dit à mon père : *« Je veux au moins ces deux bagues. On les portera, on ne nous les volera pas. »* Il n'a pas pu dire non. Il a avancé un vague, *« et si vous les perdiez »*, mais il s'est repris. Mon père sait quand il ne faut pas pousser, il sait quand il faut lâcher un peu de lest pour garder tout le reste. Il est fort à ce jeu-là. Il a lâché les bagues et il a gardé tout le reste. Mon père a fait main basse sur tout. Il a tout kidnappé, tout séquestré. C'est normal au fond, ma mère lui appartenait. Tout lui a toujours appartenu, même moi, surtout moi.

Il disait : *« Ce qui est à toi est à moi et ce qui est à moi est à moi. »*

Il a tout kidnappé, tout séquestré, tout : les bijoux, la voiture, les livres, les disques, les meubles, les photos, les écrits, les livrets de famille, les maisons, le matériel et l'immatériel, la mémoire de ma mère et sa tombe. Il a tout gardé et même le reste, ce qui venait de mes grands-parents maternels : l'argenterie, les tapis, les petites boîtes, les talismans, les rouleaux à prière, les photos d'Égypte, leur appartement, leur héritage. Tout. Il ne me reste rien de ma mère, que mes faux souvenirs et la réalité que j'ai recollée.

J'ai porté la bague de ma mère à l'annulaire de la main droite pendant des années. Morte de chagrin, je me suis mariée avec elle post-mortem. Je lui ai rendu hommage. J'ai pris son nom. Ainsi soit-il, elle vivrait à travers moi. De toute façon, sans elle, je ne savais plus qui j'étais. J'étais son miroir et je n'avais plus personne à refléter. J'étais sa prunelle et elle était enterrée. Moi pas. Je devais vivre sans elle. C'était ma chance. Je ne serai plus jamais son reflet, ni son miroir, ni sa prunelle. C'était ma chance. J'ai dû me trouver. Elle est morte et j'ai pu me

redonner naissance. Un jour, j'ai perdu sa bague. Je me suis sentie soulagée, libérée. Enfin, j'allais pouvoir exister.

À trente-six ans, j'ai récupéré les bijoux de ma mère, ceux de ma grand-mère. Je les ai demandés à mon père, je voulais les vendre pour produire un court métrage, celui pour lequel il n'a pas voulu nous prêter d'argent. Pour les bijoux, il n'a pas pu dire non. Voilà, ni à la poubelle, ni portés, finalement, les bijoux de famille m'ont permis de faire un film. Je trouve qu'ils ont été bien recyclés.

J'ai longtemps eu une relation étrange aux objets. Je pouvais monter dans les tours pour un ourlet trop court. Réellement, j'avais mal au pied. Une tâche me faisait trembler. J'étais désespérée pour une robe déchirée. J'ai négocié, j'ai acheté un collier en triple, un pull en deux. Et puis, après avoir fait mon film, après m'être séparée de ma sœur, j'ai fait une crise, une crise « d'objet ». Je ne voulais plus rien changer ni la bouilloire, ni le sèche-cheveux, ni la télévision. Je ne voulais plus qu'on touche ni à mon sac à main, ni à mon téléphone, ni à mon briquet, ni à mon ordinateur. Objets, avez-vous une âme ? Objets, avez-vous un corps ? Le corps objet ? Objets, êtes-vous mon corps ? Est-ce que c'est ça l'histoire ? Est-ce que j'identifiais mon corps aux objets ? Est-ce que je protégeais mon corps en protégeant les objets ? Est-ce que c'était ma somatisation à moi ? L'avantage, c'est que mon corps allait bien, j'étais malade des objets. Mon esprit lui, évidemment est mis à mal. Suis-je folle ? Non, mais je l'ai craint parfois. J'ai juré de me débarrasser de cette fixation sur les objets. Faut pas pousser, je ne suis même pas matérialiste. Si encore je l'étais, mais non, même pas. Alors, plutôt en rire qu'en pleurer.

Je n'ai plus jamais eu de crise comme ça, mais je sais que c'est une fragilité. Quand je sais que ça revient, je laisse passer. Ce ne sont que des objets, ma boîte noire qui raconte ce qu'elle ne dit pas à l'intérieur de moi. Ma mémoire traumatique. Aujourd'hui, je sais que la guerre est finie. Mon corps, aujourd'hui, est en sécurité.

J'ai des obsessions aussi. Je boucle, je tourne en rond. Il suffit d'une phrase, une phrase déplacée, une phrase projetée. Quand l'autre parle de lui-même. Quand l'autre assène une vérité qui est la sienne. Je doute, je redoute, j'ai peur. Et si c'était vrai ? Et si je me trompais ?

Je me remets en question, je me questionne. Je boucle, je tourne en rond, je tourne la même phrase, la même pensée dans mon esprit pendant des jours. C'est fatigant. Ça pompe mon énergie, mon esprit qui boucle, mon esprit qui tourne en rond. Encore un tour s'il vous plaît ? Non, je descends, je passe mon tour, je change de manège. Je suis trop grande pour ce stratagème. Je sais, bien sûr que je sais faire autrement, il suffit de m'écouter.

Je reste fragile de ça, de mon père à l'intérieur de moi. C'est comme ça. J'apprends à le repérer, à savoir quand cela vient, quand je m'en remets à l'autorité et à garder ma vérité. C'est plus difficile que pour les objets.

Je ne suis pas parfaite. Je n'ai ni le corps ni l'esprit impeccable. Je le dis, je l'écris. Je ne suis pas parfaite. Je ne suis pas parfaite dans cette société où tout est lissé, le corps et l'esprit. Partout, toujours, cette injonction : sois parfait. Je me bats contre ça. Je pense qu'il faut crier ses faiblesses, ses dérangements et ses incapacités. Parce qu'alors, dans cette société, faussement polissée, il y aura un peu moins de mensonges, et nettement moins de solitude. Arrêtons de nous cacher. Osons dire, je suis déprimé, j'ai peur, j'ai mal, au corps, au cœur ou à l'âme ou à l'esprit. Cessons de positiver. Aimons-nous dans nos imperfections. Personne n'est parfait.

Ma mère était parfaite, en apparence, je l'ai déjà dit. En fait, ma mère était une absurdité. Elle voulait à tout prix rentrer dans les canons de la société. Elle était l'idéal de mère sur du papier glacé.

Je n'ai jamais compris ma mère. Je me tapais la tête contre les murs, les murs de sa propre prison, les murs de son esprit en perdition. Elle doutait de tout. Elle me demandait de répondre à toutes ses questions et doutait toujours. Il n'y avait pas de solution. Il n'y avait aucune porte de sortie, aucune issue, même de secours, même pour un pantalon.

Elle me disait : « *Il est bien ce pantalon ?* »

« *Oui, il est bien. Il te va bien.* » Mais ma mère doutait. Ce pantalon était-il vraiment bien ? Je me disais alors, que sans doute, elle ne l'aimait pas, sinon elle ne poserait pas la question. Et

je lui faisais la réponse que je croyais qu'elle attendait. Après tout, c'était pour elle ce pantalon. Je lui disais : « *C'est vrai maman, ce pantalon n'est pas si terrible.* » Mais ma mère doutait. Elle trouvait que ce pantalon était bien quand même. Après maintes tergiversations, elle finissait par l'acheter parce que si elle ne l'achetait pas, c'était pire, elle le regrettait, elle retournait à la boutique et ça recommençait. Donc, elle finissait par l'acheter, elle rentrait à la maison et se demandait encore : est-ce que ce pantalon est bien ou pas ? Elle concluait d'une manière ou d'une autre qu'elle avait eu tort et moi avec. Enfin, surtout moi.

Elle disait : « *Tu aurais dû me dire de ne pas acheter ce pantalon. Il ne me va pas vraiment. Tu comprends ?* »

Non maman. Non, je ne comprends pas. Je ne comprenais pas et ça me rendait folle. Et, c'était comme ça pour tout, des pantalons à la couleur des rideaux. Je grimpais aux rideaux, je devenais folle. Ma mère me rendait folle. Une seule chose était sûre, elle adorait les feux de cheminée. Voilà, la seule chose à laquelle je pouvais me raccrocher.

Ce qui était valable pour elle l'était évidemment pour moi, pourquoi se priver ? Je me souviens, pour mes vingt-quatre ans, mon dernier anniversaire avec elle, elle m'avait donné le choix de mon cadeau : des cours de théâtre ou un lecteur DVD. Des cours de théâtre, je trouvais que c'était une bonne idée, mais ça l'insécurisait. Alors d'accord, je lui ai dit que je voulais un lecteur DVD, mais elle trouvait ça matérialiste. OK. C'était perdant, perdant. À ce jeu-là, pas de gagnants. Je ne savais plus ce que je voulais, j'ai eu un lecteur DVD. Elle m'a offert un lecteur DVD et ses doutes permanents, ses doutes qui ne servaient qu'à masquer ses mensonges en dedans.

Pendant des années, j'ai fait un cauchemar récurrent et c'était toujours le même type de situation. Ma mère me contredisait en public. Je disais la vérité, mais sa parole avait plus de poids que la mienne. Je savais qu'elle mentait. Je savais qu'elle savait qu'elle mentait. Elle savait que je savais. Ça me rendait dingue. Je ne pouvais rien faire d'autre que hurler. Je me réveillais en hurlant, en sueur, trempée. Au fond, je crois que ma mère savait. Pour l'inceste, je crois qu'elle savait.

Je me suis souvent demandé si elle savait pour l'inceste. Je sais aujourd'hui, c'est que cette question était l'arbre qui cache la forêt. La vraie question, celle qui fait mal, celle qui aveugle de clarté, c'était : mais où était-elle pendant les dîners ? Ces fameux dîners où mon père me tuait ? Mais où était-elle pendant les repas de famille ? Ces fameux repas de famille où sa famille me torturait. Mais où était-elle pendant ce déjeuner de Noël où elle mangeait des chocolats ? Elle était là. Elle était là et j'ai mis quarante-quatre ans à me rendre compte de ça.

Ma mère était là, elle laissait faire, elle regardait. Et je me demande. Est-ce qu'elle aimait ça ? Est-ce qu'elle aimait mon sacrifice et ma douleur, ma terreur, ma mise à mort ? « Qui ne dit mot consent », ma mère, en ne disant rien, consentait. Est-ce qu'elle aussi voulait me tuer ? Ma mère était complice de mon père et de sa famille. Ma mère a été coupable de non-assistance à personne en danger. Ma mère a participé à mon exécution. Ma mère est une meurtrière, pareil que mon père.

Et soudain, je sais pourquoi Cuba a été un voyage si difficile. Cuba, c'était Minorque, c'était comme à la maison. Cuba c'était chez moi : le paradis devant et l'enfer juste derrière. À Cuba, la pauvreté et la misère sont cachées sous les appareils de l'école pour tous. Et surtout, Cuba, c'était comme ma mère. Quand un Cubain te donne son amitié, en fait, il veut ton argent. Ma mère distribuait de l'amour, en fait, elle voulait une image. Elle voulait être l'image de la bonne mère, et même de mère parfaite. Ma mère distribuait de l'amour, en fait, elle faisait la guerre et elle voulait une reddition sans condition à son statut de reine des victimes. Ma mère était un distributeur de faux amour. Ma mère n'était qu'amour, en fait, elle n'était que commerce.

À Cuba, je n'ai pas vu la réalité et je me suis laissée envahir par mes fameux doutes. Je ne savais plus rien, ni comment je m'appelais, ni où j'habitais, et je courrais après mon voyage. Comme j'ai couru toute ma vie ou presque après ma mère, jamais là où j'étais, pour ne pas voir l'évidence, pour nier l'évidence : elle non plus ne m'aimait pas. Elle ne m'aimait pas.

Quand je suis sortie major d'école de commerce, ma mère a été pointilleuse.

Elle m'a dit : « *C'est quoi cette baisse au dernier trimestre ?* »

J'étais major, j'avais fait contrôle de gestion, alors que je détestais ça, je ne pouvais pas faire mieux et ce n'était pas assez. J'étais sidérée. Ma mère n'avait pas pu me dire une chose pareille. Ma mère m'aimait, elle. Ce ne pouvait pas être elle. Mon esprit a disjoncté, j'ai oublié, j'ai cru que c'était mon père qui avait dit ça. Ce n'était pas lui. Ce jour-là, il avait dit qu'il était fier.

Je crois que ma mère aimait que j'aie mal. Je crois que ma mère avait besoin que j'aie mal. Je crois que ma mère souffrait d'une « sorte » de syndrome de Münchhausen par procuration. Elle avait besoin que je sois malade, pas du corps, mais de l'esprit. C'est peut-être pour ça qu'elle laissait faire mon père ? Ça l'arrangeait bien qu'il me rende malade, elle n'avait pas besoin de le faire et après, elle pouvait me soigner. Je me souviens après les dîners, elle montait dans ma chambre pour me consoler. Elle devenait alors la mère parfaite qu'elle était. Pareil après les déjeuners en famille. C'est peut-être pour ça que ça m'a pris si longtemps pour m'en défaire, c'était encore plus fou que mon père, ma mère était le mensonge éhonté.

Je t'aime, moi, je te veux du bien. Je laisse ton père te faire du mal, je prends le relais quand il te fout un peu la paix. Je laisse sa famille t'achever. Je te regarde pleurer. Je te prends dans mes bras pour te consoler, je te dis : regarde je t'aime, moi, aime-moi.

Je crois que ma mère me détestait autant que mon père. Je crois que mon père était son bras armé, sa décharge d'agressivité, c'était parfait, sa haine bien cachée sous des torrents d'amour et de perfection maternelle. Ma mère voulait que j'aie mal, elle voulait que je lui appartienne.

J'ai toujours tout donné à ma mère : mon corps, mon cœur, mon esprit, mes pensées, mes espoirs aussi, mes amis et même mes petits amis. La veille de sa mort, je lui ai dit : « *Maman, si un jour j'ai une fille, je l'appellerai comme toi.* » Voilà, je lui donnais tout et même mon enfant à venir. Je lui ai promis mon enfant à venir si c'était une fille. Ce n'était pas assez, même morte, elle a encore réclamé. Elle a réclamé un petit-fils. Quand je l'ai vue au moment de mon accident, elle m'a dit : « *Ce n'est pas le moment, tu n'as pas eu de fils.* » Elle rêvait d'un petit-fils, déjà de son vivant, elle me le disait.

Elle disait : « *Tu me feras un petit-fils.* »

Aujourd'hui, je ne veux pas lui « faire » un petit-fils et je ne veux pas donner son nom à une petite fille. Je ne veux pas lui donner, sacrifier, mon enfant. Est-ce pour ça que je n'en ai pas ?

Je me suis beaucoup intéressée aux abîmes de l'âme humaine : les serials killers, la folie, les syndromes, de Stockholm, ou de Münchhausen, par procuration, et même inversé, les symptômes, la mémoire traumatique, l'autisme, le déni. Qu'est ce qui est de l'inné et de l'acquis ? Et puis, je me suis intéressée à l'irrationnel et à la science : les fantômes et les cryptes, la physique quantique et les neurosciences. Qu'est-ce qu'on choisit et qu'est-ce qu'on ne choisit pas ? Je crois que c'était une question de survie pour moi, chercher la vérité, comprendre pour ne pas sombrer, donner un sens pour se sauver, pour vivre, pour aimer. C'est sans aucun doute pour ça que j'écris aussi : pour raconter comment comprendre, comment faire avec et comment faire autrement, quand soudain, la violence survient.

J'ai mis longtemps à m'intéresser aux couples diaboliques : le monstre et la femme du monstre. J'ai mis longtemps à m'intéresser à l'interdépendance entre mon père et ma mère. Ils étaient un couple de tueurs d'enfants, sauf que là, le meurtre ne se voyait pas : c'était un meurtre d'âme.

J'ai longtemps eu un toc avec les chambres d'hôtels. Je voulais tout contrôler, elle devait avoir une fenêtre à droite du lit, ne pas être trop loin dans le bâtiment, pas au bout du couloir, des couleurs chaudes et douces, pas de lumière, des volets fermés, surtout pas de lumières du dehors, pas trop d'angles et pas de courbes, pas de bruits, surtout pas de climatisation ou de soufflerie, j'entends, même avec des boules-quiès, avec vue de préférence, pas sur le parking, claire, je suis un peu claustrophobe mais pas trop ouverte, je me sens en danger. Parfois, je demandais à en voir plusieurs et j'hésitais pendant des heures. Je devenais dingue. Je me voyais devenir dingue. Je crois que dans une chambre, mon esprit est en danger, il croit que mon corps va être assassiné.

Je n'ai jamais eu de chambre. Quand j'étais enfant, ma chambre était aussi celle de mes parents. Mon père était chez lui, c'était son territoire, c'était son lit. Ma mère, elle, fouillait,

elle voulait connaître mes secrets. Les deux entraient évidemment sans frapper. Adulte, j'ai habité dans un studio, et puis, un appartement, avec un « vide sur séjour », une chambre ouverte sur le vide. Je n'ai jamais eu de chambre, une vraie chambre, une chambre fermée. J'aimerais avoir une chambre aujourd'hui, je fais mon possible pour ça. Une chambre, c'est l'intimité, même partagée.

Je n'ai jamais vécu avec un homme. Évidemment.

Je ne déteste pas les hommes. D'ailleurs, je ne dis pas « les hommes », je ne fais pas de généralité. J'ai rencontré des hommes frileux, anxieux, secrets, torturés, et même des incompris. J'ai rencontré des hommes qui avaient l'âge d'être mon père, j'ai rencontré des hommes qui m'ont servi de mère. J'ai rencontré des hommes fragiles, intelligents, névrosés, et même des solitaires. J'ai rencontré des hommes qui avaient des problèmes de mères, j'ai rencontré des « pères/mères ». J'ai rencontré des hommes mal aimés, j'ai rencontré des hommes qui ont été mal aimés. J'ai rencontré des hommes pas très clairs. Je ne me suis sauvée avec aucun homme. Ils ont participé à celle que je suis aujourd'hui, merci.

Mon père ne m'a pas eu sur ça. Je ne lui ai pas donné raison sur tout. Non, tous les hommes ne sont pas comme lui. Contrairement à ce qu'il disait.

Il disait : « *Tous les hommes ne pensent qu'à ça.* »

Et bien non, j'ai eu la chance d'être aimée même sans baiser. Non, tous les hommes ne pensent pas qu'à ça. J'ai des amis, j'ai eu des amants, aucun ne pensait qu'à ça, avec moi, je crois.

Je n'ai rencontré qu'un seul homme qui ne pensait qu'à ça, comme mon père. Je n'ai rencontré qu'un seul pervers, à part mon père. Il ne pensait qu'à ça avec moi, mais pas qu'avec moi, avec toutes les autres aussi. Il ne pensait qu'à ça tout court. Alors, ça ne compte pas, n'est-ce pas ? Je n'existais pas, comme avec Papa.

J'ai une vie sexuelle normale. C'est quoi normale ? J'aime faire l'amour. J'aime donner et j'aime recevoir. J'aime jouir et j'aime quand l'autre jouit. J'aime le corps à corps, le « peau à peau ». J'aime l'amour comme une danse, comme un pas de deux. Quand je fais l'amour, je suis dans mon corps et mon esprit se tait. Je n'ai pas de tabou. Je suis libre. J'ai souvent dit : « *Tout est bien du moment que c'est entre deux adultes consentants.* » En fait, c'était une phrase de ma mère.

Elle disait : « *Tout est bien du moment que c'est entre deux adultes consentants.* »

Vraiment, ma mère était excellente en théorie. Quelle ironie : deux adultes consentants. Et quand il y a un enfant ? L'enfant est-il consentant ? Un adulte et un enfant, ce n'est pas bien alors ? Non, parce que c'est ce qu'elle a laissé faire. En tout cas, cette phrase, je l'ai faite mienne. Il est vrai que je n'ai pas toujours été consentante. Je n'ai pas toujours su dire non. J'ai fait l'amour beaucoup pour être aimée. Mais quand même, globalement, je ne m'en suis pas mal tiré. J'ai évité la frigidité et la nymphomanie, j'ai évité les excès. Je me suis souvent demandé comment j'avais échappé à ça avec ce qui m'est arrivé, mon premier amour était mon père, ça fait bizarre de dire ça comme ça. Mon premier amour a été mon père, ça laisse des traces, étrangement, pas dans ma chair.

Il n'empêche, ça laisse des traces. J'ai peur de peur de l'intimité. J'ai peur de me tromper. J'ai peur de la dépendance et de l'aveuglement. J'ai peur d'avoir un enfant avec un homme. J'ai peur de sacrifier mon enfant à un homme. J'ai peur de tuer mon enfant.

Dans ma famille, on disait que mon grand-père paternel avait été empoisonné par le lait de sa mère. Il y aurait eu du poison dans son lait ? Dans son sang ? Il y aurait eu du poison dans le sang de mémé ? Et si leur poison, je voulais dire leur sang, coulait dans mes veines ? Et si mon sang aussi était empoisonné ?

Je me suis longtemps crue atteinte d'une maladie mortelle. Et si l'inceste était une maladie génétiquement transmissible ? Et tout ce qui va avec : le mensonge, la manipulation, l'instrumentalisation, la dévoration ? Je veux me soigner avant d'avoir un enfant, je ne veux pas lui transmettre tout ça. Je me soigne. Je ne serai pas une mère parfaite, qui l'est, mais je

ne transmettrai pas les torrents de boue, je ne transmettrai pas la haine, l'amour/haine. Je me soigne. Je renouvelle mon sang, je clarifie mon esprit et j'attends mon enfant. Je m'attends. Un enfant m'attend. Il faudrait que je me presse un peu quand même.

Je souffre d'un symptôme de stress post-traumatique chronique qui, en cas de catastrophe émotionnelle, se transforme en symptôme d'anxiété généralisé. Dans ces cas-là, j'ai peur, de tout, de mon ombre, de vivre, d'exister, et tout se réveille : les tocs, les phobies, les doutes, et les crises d'angoisse répétées, à avoir mal dans tous le corps, accroupie sur mon lit, en larmes. Ça m'est arrivé plusieurs fois, j'espère que ça n'arrivera plus jamais. Je crois que la plupart des gens qui se suicident ne veulent pas mourir, ils veulent que ça s'arrête, que la douleur psychique s'arrête.

J'ai peur. Je vis en état de terreur permanente depuis que j'ai deux ans et demi. Je crois que je suis shootée à l'anxiété, droguée d'une certaine manière. Parfois, je me demande si je ne vais pas chercher ma dose pour me sentir vivante. Je rumine. Je cherche à comprendre. Je « gratte mes plaies ». Je veux arrêter. Je veux me sevrer. Je veux me sentir vivante autrement, en respirant, en marchant, en aimant, en écrivant. Je dois changer de structure, au-dedans.

Et puis, je suis morte à deux ans et demi. Je suis morte pour ne pas éprouver la souffrance. Alors, je me demande si mon esprit n'a pas fait pas une équation un peu rapide : je souffre donc je vis ?

À quarante et un ans, je me suis séparée de ma sœur, j'ai rompu mon serment d'enfant. Il me restait une chose à entendre, une chose à comprendre, à apprendre, une chose à soigner, une chose que la présence de ma sœur me permettait d'éviter. Je ne peux pas être en première ligne. Je ne peux pas assumer. J'ai peur du monde. Ma sœur était mon bouclier.

Ma sœur sait faire avec le monde tel qu'il est, moi pas. Je ne sais pas faire avec la domination et la manipulation. Les faux-semblants me désespèrent, les mensonges me révoltent. Les abus de pouvoirs, les petits pouvoirs, les agressivités latentes ou patentées, me terrorisent. Les jugements m'angoissent. Je ne sais pas faire avec le monde tel qu'il est. Je ne sais pas faire avec la violence du monde et il l'est. Je ne m'habitue pas. C'est pour ça que les méchants sont

des incompris, parce que sinon, je ne saurais pas faire avec les méchants. Voilà, le deal : soit je me voile la face, soit je prends tout de plein fouet. Je ne sais pas négocier, je ne sais ne pas entendre, laisser passer. Je ne sais pas encore. Je ne sais pas encore être en première ligne. Je prends tout de plein fouet.

J'ai peur d'exister seule. Je ne sais pas exister seule. Je ne sais pas si j'ai le droit d'exister seule. Je ne sais pas si j'ai le droit d'exister. Voilà, c'est ça, je ne sais pas si j'ai le droit d'exister, seule.

J'apprends à exister. J'apprends à faire des erreurs. J'apprends à demander. J'apprends mes inversions, qui si l'autre fait quelque chose qui me déplaît, automatiquement, j'ai peur de le perdre, que si je n'aime pas quelque chose, je préfère douter, que dans tous les cas j'ai l'impression que la relation va s'effondrer. J'apprends à faire confiance. J'apprends à prendre le risque de perdre. J'apprends à voir l'autre tel qu'il est. J'apprends à dire mes besoins. J'apprends à prendre ma place, ni plus, ni moins. J'apprends à exister.

Je ne serais jamais parfaite, j'aimerais être la meilleure version de moi-même, une version sans cliché, sans préjugé, sans entrave. Je ne suis pas mes comportements. Je ne suis pas mes peurs, ni mes réflexes. Je ne suis pas une idée de moi-même, ni celle qu'on m'a donnée, ni celle qu'on a, ni celle qu'on me renvoie. Je peux changer. Tous les jours, je me trouve. Tous les jours, je peux me retrouver. Je crois que tous les jours, je peux devenir une version un peu plus libre de moi-même.

À quarante-cinq ans, je n'ai jamais habité avec un homme et je n'ai pas d'enfant. Ce n'est pas un choix, ce n'est pas une liberté, c'est une loyauté. Je me bats pour changer encore, pour changer encore ça, pour gagner cette liberté-là : aimer, être aimée, un couple, un enfant, une famille.

Je me suis toujours sentie seule, au fond. Je me suis sentie seule dans ma famille. Je me suis sentie seule dans la maltraitance, seule dans mon impuissance, seule dans ma différence. Seule. Est-on jamais seul ? Ou toujours ? On naît seul, on meurt seul. Je suis beaucoup morte. Je me suis souvent redonnée naissance. J'ai été très seule.

Ce sentiment de solitude est devenu insupportable quand j'ai « quitté » ma sœur. J'étais prête à beaucoup pour ne pas être seule, j'étais prête à me sacrifier, en contrepartie, j'avais une âme sœur. Je n'étais pas seule, nous étions deux. Mais ce n'était pas vrai. Je ne savais pas qu'elle se comparait, qu'elle enviait ce que j'avais, qu'elle était en rivalité. Je ne savais pas qu'elle était mon bouclier.

Dans la famille de mon père, il n'y avait un seul gâteau pour tout le monde et ils avaient tous peur de manquer. Ils se battaient pour une part de gâteau, ils se battaient entre eux et ils se battaient avec la génération d'après. Ils se battaient coûte que coûte. C'était à qui aurait la plus grosse part du gâteau. La question n'était pas de savoir s'ils avaient faim ou s'ils aimaient ce gâteau, non, la question était que tout ce que l'autre avait, c'était autant qu'ils n'avaient pas et ça, ça n'était pas possible. C'était la guerre. Ils voulaient la plus grosse part de gâteau sinon, ils en crevaient. C'était leur vision du monde. Le gâteau ou la vie même combat. Mon père, évidemment, était d'accord avec ça.

Il disait : « *Il y a ceux qui bouffent et ceux qui sont bouffés.* »

Mon père bouffait le plus possible, du gâteau, de la bidoche et du gratin dauphinois, ta femme et tes filles aussi.

« Il y a ceux qui bouffent et ceux qui sont bouffés », en fait non, je ne crois pas, ce n'est pas comme ça dans la vraie vie. Dans la vraie vie, il y a assez de gâteau, de vie, pour tout le monde. Je crois que dans la vraie vie, chacun sa vie, chacun son gâteau, en fonction de son goût et de son appétit, et surtout de son envie.

Je crois au partage et à l'échange. Je crois au plaisir de donner, je crois que tout est circulation d'énergie. Je crois que personne n'est en concurrence. Je crois que si je partage, si j'échange, je fais circuler l'énergie dans le bon sens, dans le sens de la vie, sans envie, dans le sens de l'amour, sans haine, sans peur. Ça ne m'est pas venu comme ça. Il a fallu que j'apprenne. Il faut parfois encore que je choisisse d'y croire et de le mettre en acte, mais, c'est mon cap, c'est mon envie.

J'ai toujours tout partagé avec ma sœur : mes amis, mes expériences, mes découvertes, mes relations, mes envies, mon travail aussi. Je lui ai donné sans compter. J'ai toujours tout partagé et ce n'était pas assez, comme avec ma mère.

Quand mon neveu est né, ma sœur n'a pas voulu que j'aie la voir, le voir, à la maternité. Elle m'a dit des années plus tard qu'elle avait peur que je lui « pique » son fils. Quelques mois plus tard, je lui ai dit qu'elle avait tout et que je n'avais rien, elle avait un homme, un enfant, un appartement, elle avait aussi un statut de réalisatrice, elle avait l'argent d'un court métrage que nous avions fait ensemble, la réalisation de ce court-métrage dont j'avais eu l'idée, elle avait la mise en scène d'une pièce que je lui avais proposée, elle avait nos amis partagés. Je lui ai dit : « *Tu as tout et que je n'ai rien* » Je pensais vraiment que ce n'était pas grave qu'elle ait tout, je trouvais ça grave de ne rien avoir, rien qu'un homme qui ne voulait pas d'enfant, un studio, le RMI et une étiquette d'actrice ratée, déjà trop vieille. Je ne crois pas que j'étais jalouse, je crois que j'étais paniquée, en plus je n'avais pas le droit d'être tante ? Je me suis dit que j'avais beau tout lui donner, ça ne suffirait jamais, que je devais me sauver, que je devais avancer. C'est à ce moment-là que j'ai tout changé et que j'ai arrêté de voir mon père. Je me suis sauvée, un temps, puis je suis allée la rechercher. J'avais juré.

Ce n'est pas si simple bien sûr, et je devais jouer moi-même ma partition. Par la suite, elle m'a toujours, même lorsque nous étions fâchées, laissée voir son fils. Son fils, mon neveu est une merveille et notre relation un bien précieux. C'est grâce à elle. Je me suis souvent demandé, si, à sa place, j'aurais eu cette générosité.

Je n'avais pas vu que ma sœur avait cru mon père et que pour elle, il n'y avait qu'un gâteau, il n'y avait qu'un territoire et elle ne voulait pas de moi sur ton territoire. Quand elle m'a fait jouer dans son court-métrage, qu'elle m'a remise sur le chemin de ma vie, que j'ai choisi de devenir comédienne, après, tout de suite après, elle m'a convoquée au café et elle m'a dit : « *C'est mon monde, je ne veux pas que tu viennes, tu vas me piquer ma place.* » Et voilà, le cinéma, la maternité, dans notre relation, il n'y avait de la place que pour une. C'est sans doute pour ça que j'ai choisi la fusion, pour exister, je devais tout partager .

J'ai fait un film sans ma sœur, je lui ai enlevé un film. C'est elle qui voulait être réalisatrice au point de départ, pas moi. Et j'ai eu peur, si peur, de lui avoir donné raison, d'avoir donné raison à notre père. Je suis la méchante, la mauvaise, celle par qui le mal arrive. Je suis celle qui prend toute la place. Je suis celle qui a pris sa place. Je crois que j'ai seulement voulu prendre la mienne. Il faudrait que j'en sois sûre. C'est difficile pour moi de prendre ma place. Je n'ai pas le droit d'exister. Il y a un reste de mon père, à l'intérieur de moi.

Après ce film, mes doutes ont explosé. J'ai failli y perdre la tête.

Ma sœur était mon bouclier, elle était aussi un paravent. Elle était un paravent contre mes doutes, contre les doutes permanents de ma mère. Elle était un paravent contre ma peur, profonde, de me tromper. Ma sœur me validait. Elle me rassurait. Elle me permettait d'exister. Je disais qu'il n'y avait pas de doutes quand nous étions d'accord. Elle me permettait de ne pas être ma mère parce que, je ne le savais pas, mais, ma mère était dans ma tête, ma mère et ses doutes permanents. Et de ce doute terrifiant : et si j'étais comme ma mère ? Et si j'étais ma mère ? Ma sœur me validait, au sens strict. Elle validait mon existence.

Je suis désolée de ne pas avoir vu tout ça, de ne pas avoir vu sa peur et sa peine, son angoisse, de ne pas avoir vu que ses mensonges n'étaient que l'expression de ses tourments, qu'elle ne pouvait sans doute pas faire autrement, que nous n'étions pas pareilles, que nous n'avons pas eu les mêmes parents, que nous avons été leurs instruments, qu'elle était mon bouclier et mon paravent. Je suis désolée et je lui demande pardon. Et je tente de me pardonner.

J'ai vu l'emprise, la trace de l'emprise, l'impossible lâcher-prise.

J'ai beaucoup de mal avec le lâcher-prise car si je lâche, moi, j'ai l'impression que je vais tomber dans les griffes de mon père et dans les aberrations de ma mère. Alors comment lâcher ? Comment laisser faire ? Comment faire confiance à la vie ? Quand la vie m'a appris que la moindre défaillance pouvait être fatale ? Je cherche encore. J'apprends à accepter. J'apprends les opportunités cachées. Lâcher prise et ne rien lâcher.

La nuit, parfois, je suis chez moi, dans mon lit, dans mon appartement, je ne suis ni endormie, ni éveillée, en état de conscience modifiée. Et je l'entends, lui, mon père. Je l'entends monter les escaliers. J'ai peur, j'ai si peur. Je suis aujourd'hui et je suis tétanisée. Je l'entends. J'arrête de respirer. Peut-être que si je ne bouge pas, si je ne fais pas le moindre bruit, il ne va rien se passer ? Je ne bouge pas, je ne fais pas le moindre bruit, je suis tétanisée. Je l'entends qui monte, tous mes sens sont exacerbés. Je l'entends, je le sens. Il s'approche de moi. Je me fais encore plus petite encore, je veux disparaître dans mon corps. Je ne respire pas, pas un souffle de vie. Je fais la morte. Mon corps est tétanisé, sans vie. Peut-être qu'il va passer son chemin, aujourd'hui ? Aujourd'hui, encore, il s'approche, il se penche sur moi. Je ne suis pas éveillée, je ne suis pas endormie. Je sais que ce n'est pas réel. Il ne peut pas être là. On est aujourd'hui, chez moi, dans le présent. Et pourtant si, dans le présent, mon père est là. Je sais que ce n'est pas vrai. Je veux bouger, je veux me réveiller, je n'y arrive pas. Chaque fois, ça me demande un effort surhumain pour enfin sortir de cet état. Je me retrouve assise dans mon lit, mon cœur bat à tout rompre, je suis effarée. Je ne me souviens pas mais mon corps lui se souvient et si je me souvenais, ce serait comme si c'était maintenant. C'est pour ça que maintenant encore, je ne peux pas m'en souvenir. Peut-être que j'en mourrais.

La mémoire traumatique est là pour éviter la mort. On peut mourir de stress. Je pourrais peut-être mourir de stress ?

Un jour alors que j'étais en proie à des tourments insupportables, une femme m'a dit : « *Tes obsessions, c'est un mode de défense ancien, un moyen que ton esprit a mis en place pour supporter un danger considéré comme mortel, pour ne pas éprouver, laisse-toi traverser.* » Laisse-toi traverser. Je n'ai pas compris exactement, mais j'ai entendu quelque chose. Laisse-toi traverser. La dernière fois, que mon père a monté les escaliers, la dernière fois qu'il s'est approché de mon lit, j'étais tétanisée et je me suis dit, laisse-toi traverser. J'ai été traversée par un frisson d'effroi, une vague de froid, au sens strict. La peur, c'est froid comme la mort. Je me suis laissée traverser par la peur, ça m'a glacée, mais je ne suis pas morte, ni de froid, ni d'effroi. Depuis, mon père n'est plus jamais monté.

Dans mon enfance, je suis morte de peur, ça laisse des traces. Les traces de la peur. Je suis en hyper vigilance, je souffre d'hyperacousie, d'hypermnésie. Je suis hyper sensible. Je suis hyper

tout. J'entends tout, je vois tout, je sens tout. Je suis sur la brèche, prête à réagir, à chaque seconde. Ce serait bien que je me calme. La guerre est finie, je l'ai déjà dit.

Je me souviens d'un rêve que j'ai fait. Je rêvais que j'étais la survivante d'un crash d'avion. J'étais dans le noir, je sentais le sang, les membres disloqués, les morts, c'était horrible, comme dans un film d'horreur et justement, c'en était un, je participais au tournage d'un film. Ça avait l'air si vrai. Je me suis dit que je devais faire attention, je vivais dans l'illusion de l'horreur de mon enfance.

À vingt-huit ans, j'ai fait un rêve. Un petit garçon se faisait abuser par son père. Au moment de se coucher, il disait à sa mère : « *Maman, ferme la porte.* » Le rêve était très clair, il était comme un film. Tout était vu de l'extérieur de la maison, c'était un film. Je l'ai raconté à ma sœur et je lui ai dit : « *Ça ferait beau court métrage.* » Le lendemain matin, elle l'avait écrit, elle allait le réaliser. Je me suis sentie dépossédée, volée, violée. « Ce qui est à toi est à moi, et ce qui est à moi est à moi ». Des années plus tard, nous en avons reparlé, elle m'a dit : « *Je t'ai volé quoi ? Un rêve ? Une idée ? Un film ?* » Je ne sais pas ce qu'elle m'a volé, une pensée peut-être, je ne sais pas. Je sais juste que ce n'est pas comme ça qu'on fait. Je sais juste qu'elle a pris sans demander. Je sais juste que je me suis sentie dépossédée, volée, violée. J'ai fini par écrire le film avec elle, et je le lui ai produit. Elle m'a interdite de tournage comme plus tard, elle m'interdira de maternité. C'est sur ça que notre collaboration était fondée, ça ne pouvait qu'exploser.

C'est ce film qui m'a permis de parler à mon père de l'inceste. C'est ce film qui nous a déliés. C'était le début de la fin des secrets de famille. C'est juste après ce film que les secrets de famille ont explosé. Alors tant pis, tant mieux, je ne sais pas si j'aurais fait ce film seule, je ne crois pas. Alors tant mieux, même pour ce vol, d'un rêve, d'un film, d'une idée ou même de ma pensée. Il nous a permis d'avancer.

J'ai été kleptomane longtemps : des livres, des DVD, des produits de beauté, des vêtements, ce qui me paraissait indispensable et que je n'avais pas les moyens de m'acheter, ce à quoi j'estimais avoir droit. Un jour, j'ai arrêté parce que c'était assez, parce que je ne veux rien cacher, parce que si j'ai un enfant, je veux lui montrer l'exemple. Je sais la vertu de l'exemple,

c'est ma mère qui le disait. Je ne vole plus. Je n'ai plus besoin de reprendre la main comme ça. Je suis bien mieux honnête. Ce qui est à moi est à moi, je ne l'ai pas volé, je l'ai acquis à son juste prix. Ainsi va ma vie.

Un système familial, c'est comme une maison. Il y a les fondations, les murs, le toit, la décoration, de génération en génération. Parfois, quelqu'un change la décoration. Parfois, quelqu'un ose abattre une cloison, faire des travaux plus importants, ajouter une annexe, réparer la toiture, nettoyer la cave. Non, ça c'est rare, la cave et le grenier sont des pièces protégées. Parfois, quelqu'un donne un coup de peinture ou fait un ravalement de façade. Fondamentalement, personne ne touche à l'essentiel, les murs porteurs et les fondations. Parce que là, c'est un vrai chantier. Il faut tout abattre et tout reconstruire. Il faut faire des plans, niveler le terrain, choisir l'espace. Il faut reprendre tout à zéro. C'est un sacré chantier. C'est à ça que je me suis attaquée.

Je viens de cinq générations d'inceste du côté de mon père et je suis intimement persuadée qu'il y avait de l'inceste du côté de ma grand-mère maternelle. Je ne parle pas des enfants battus, ni des enfants morts, très nombreux, du côté de mon père comme de ma mère. Au-delà de leurs apparentes différences, mes parents se sont bien trouvés. Ils avaient les mêmes systèmes, les mêmes arbres, la même maison. Ils étaient en terrain connu. Ils ont donné un petit coup de propre, petit, tout petit, et c'était reparti.

Mon père ne m'a pas complètement tuée. Je ne suis pas morte tout à fait. J'ai toujours pensé que j'avais un noyau indestructible au fond de moi, quelque chose d'inatteignable, d'inaltérable, un espace plein. Plein de vie. Est-ce inné ? Est-ce acquis ? Le goût de la vie ? La conscience de la mort ? La mort fait partie de ma vie.

J'avais huit ans quand mon grand-père maternel est mort. Sa mort a changé ma vie. Je me souviens, mon père est arrivé chez la dame qui nous gardait. Dans l'entrée, il lui a chuchoté quelque chose à l'oreille. J'ai immédiatement compris que c'était fini, que mon grand-père était mort et que je ne le reverrai plus. J'étais brisée, dévastée, sidérée. Je n'ai pas pleuré. La mort de mon grand-père a changé ma vie, j'ai compris que la mort faisait partie de la vie. Sa

vie a changé ma vie, il m'a éclairée de son amour et j'ai pu me construire un rempart contre les ténèbres. Ça vient peut-être de là, de lui, mon goût de la vie.

J'avais huit ans et je me suis dit clairement, comme je le dis encore maintenant, que le but de la vie était de bien mourir. Le but de la vie est de bien mourir, sans regret. J'ai cette conscience-là. C'est sans doute pour ça que je parle, que je laisse ma porte ouverte et plusieurs chances aux gens, pour ne rien regretter. C'est pour ça que je dis à ceux que j'aime que je les aime, que je leur demande pardon quand je me suis trompée, pour ne rien regretter. C'est pour ça que je n'ai pas de secrets, pour mourir en paix, pour ne pas laisser de dossiers ouverts à ceux qui restent. Je crois que bien mourir, c'est bien vivre.

Les gens, comme ma mère, qui laissent des secrets, qui laissent des dossiers, qui ont des doubles vies, ne se rendent pas compte qu'ils laissent deux morts à vivre aux vivants : leur mort et une autre mort, celle de celui ou celle qu'on croyait aimer. La deuxième mort est encore plus difficile à gérer, c'est la mort de ce qu'on croyait vrai.

Après la mort de mon grand-père maternel, j'ai voulu retrouver de l'affection. J'ai choisi ma grand-mère paternelle. Je ne sais pas ce qui s'est passé, ce qu'elle a fait ou ce qu'elle n'a pas fait. Est-ce qu'elle m'a rejetée ? En tout cas, du jour au lendemain, je me suis mise à l'appeler Madame et à la vouvoyer. Bien sûr, je me suis faite sacrément engueuler, alors, j'ai arrêté. N'empêche, je crois que j'ai voulu mettre une distance, signifier que ma grand-mère était une étrangère. C'est ce que mon cœur de petite fille disait et ça m'est resté. Ma grand-mère était une étrangère, le reste de ma famille aussi. J'étais l'étrangère, la différente, c'est peut-être pour ça qu'ils voulaient me tuer. L'autre est un danger.

Ma grand-mère paternelle était une enfant morte. Elle a tué les siens. Elle les a massacrés. Elle a fait des inversions insensées. Elle était Médée. Elle tournait la tête quand ils voulaient l'embrasser. Et elle a continué. Elle a laissé mourir ses petits-enfants. Elle n'aimait pas qu'ils l'embrassent. Elle ne s'est jamais excusée. Elle était la clé. Elle est restée fermée. J'ai cessé de la voir en même temps que mon père. Plus tard, bien plus tard, je lui ai écrit une carte pour lui dire que je lui pardonnais. Je ne suis pas allée à son enterrement.

Je voulais aller à l'enterrement de mon grand-père maternel. Je voulais lui dire au revoir. Je voulais l'accompagner. Je n'ai pas pu, ma mère n'a pas voulu. Elle trouvait que j'étais trop jeune. Je crois qu'elle voulait garder sa peine pour elle toute seule et peut-être son image de mère parfaite et de fille éplorée. Je ne sais pas. Elle a peut-être fait ce qu'elle pouvait. Elle a peut-être fait ce qu'elle croyait bien. Elle s'est trompée. Je voulais lui dire au revoir, j'ai eu le cœur brisé de sa mort et de pas l'avoir accompagné. J'ai mis des années à le pleurer. J'ai mis des années à l'enterrer.

Je crois que la mort fait partie de la vie et qu'il n'y a rien à cacher, ni le corps des morts, ni la vieillesse, ni cette vérité. Les enfants savent, mieux que les grands, il n'y a pas de honte au chagrin. Il n'y a pas de drame autre qu'humain. Notre société se tue à petit feu à force de ne plus vouloir mourir et même de ne plus vouloir vieillir. La mort n'est qu'un passage, il peut être vécu en paix.

Un des endroits du monde où j'ai ressenti la plus grande paix, c'est dans la vallée de Katmandou, au Népal, là où les Népalais viennent mourir et se faire incinérer, en pleine nature, près d'un fleuve, des feux, des arbres, des morts, des vivants, des vieux, des jeunes, des adultes, des enfants, des chants, des silences, des larmes, des sourires, des balbutiements, des déjeuners, des prières et la sérénité de celui qui sait que la mort fait partie de la vie.

Pour l'enterrement de ma mère, il faisait beau, il y avait plein de gens, je m'étais habillée en blanc. C'était un bel enterrement. Je ne savais pas à ce moment-là que je devrais l'enterrer deux fois. Il y avait ma mère et celle que je ne connaissais pas.

La mort fait indéniablement partie de ma vie, les enterrements aussi. Je me prépare doucement à la mort de ceux que j'aime et aux enterrements où je n'irai pas. Je n'irai pas à l'enterrement de mon père. Je me prépare à ma mort. J'ai écrit mon testament. Je le change régulièrement, au fil de ma vie, parce que je sais que la vie peut s'arrêter demain. Je n'en ai pas peur. Je n'en ai pas envie.

J'ai toujours eu des bons réflexes de survie. Je ne me suis jamais droguée, je crois que serais morte de tous les excès. C'est sûr, j'en suis sûre. J'ai toujours eu un bon instinct de survie. J'ai

pris des antidépresseurs trois mois, je ne voulais pas, j'ai arrêté. Je n'ai jamais bu pour oublier. J'ai toujours refusé les somnifères. J'ai pris des anxiolytiques, j'ai arrêté. De tout ça je serais morte aussi, je crois, au sens strict ou au sens figuré, anesthésiée.

Je me suis droguée à l'amour, de dix-sept à trente-six ans. J'étais incapable de solitude, avoir un homme dans mon lit me rassurait. L'amour d'un homme me permettait, un peu, d'oublier ma souffrance intérieure. C'était un leurre évidemment. C'était une dépendance absolue. C'était de la dépendance affective. Je passais d'un homme à l'autre, souvent avec un temps de latence. J'ai failli mourir de cette dépendance, j'en parlerai plus tard. J'ai failli mourir d'amour, de faux amour, de besoin d'amour. Je m'étais construite avant pourtant, il a fallu tout recommencer. Je dois encore regarder la réalité.

Je ne veux pas me leurrer, je dois sentir. Quand la blessure est profonde, rien ne sert de cautériser, il faut l'ouvrir, la nettoyer, la désinfecter, mettre de l'alcool à quatre-vingt-dix degrés pour qu'elle puisse enfin cicatriser.

J'aurai toujours cette cicatrice au cœur, c'est ainsi, elle m'appartient. Je l'ai faite mienne. Je ne serais pas moi sans elle. Je ne serais pas moi sans l'inceste, les coups et les violences verbales de mon père. Je ne serais pas moi sans le harcèlement de sa famille. Je ne serais pas moi sans la dévoration de ma mère. Je ne souhaite à personne de vivre ça, mais sans ça, c'est un fait, je ne serais pas moi.

Je crois que le pardon n'est pas un truc judéo-chrétien, ce n'est pas dire, je t'aime quand même. Je crois que le pardon, c'est accepter le mal qu'on nous a fait, en faire autre chose et ne plus le regretter, parce qu'il fait partie de nous. Je crois que le pardon, c'est de s'aimer soi-même. Je tente de pardonner mes parents. Je tente de me pardonner. J'apprends à m'aimer.

J'ai appris à m'aimer dans les actes, j'ai encore du mal dans les pensées. Je ne sais pas comment on fait, je crois que ça ne se déclare pas, je crois que ce n'est pas de volonté. Un jour, cela sera.

Je me suis longtemps trouvée laide. Ma sœur était jolie, moi j'étais laide. C'était comme ça, personne ne le disait comme ça, mais ça voulait dire ça. Je me souviens de ce que ma mère disait.

Elle disait : « *La petite elle est jolie, la grande elle a un visage particulier.* »

Un visage particulier ? Particulier pour ne pas dire laid ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que mon visage était scruté, disséqué, évalué. Mon visage était décortiqué, redistribué : ce qui était à ma mère, les yeux, le nez, l'ovale et ce qui était à mon père, le grain de beauté, les dents, les oreilles, le sourire. Tout était soupesé, bien, pas bien, à moi, pas à moi. Mon visage était jeté en pâte. Il n'existait pas dans son ensemble, il était objectivé. Est-ce que ça existe un visage parfait ?

Longtemps, j'aurais tout changé. Je me suis renseignée, pour tout, le nez, les yeux, les poches sous les yeux, le grain de beauté, le sourire, les dents. J'aurais voulu tout changer pour n'avoir plus rien d'eux. Je n'ai rien fait, heureusement, ça n'aurait sans doute rien changé, la détestation est intérieure. Et puis, je pense qu'il est déjà si difficile de se faire à son visage, alors en changer.

J'ai eu des angoisses terrifiantes sur mon visage, une cicatrice, une marque, un grain de beauté, une ride, un rien. Et si j'étais défigurée ? Et si tout le monde allait voir, savoir, que j'étais en fait immonde au-dedans ? La bête immonde au-dedans. Je pense que je me suis haïe enfant, mon visage et celle que j'étais.

J'ai encore du mal avec ce regard qui scrute, qui étiquette, qui cherche la petite bête. Je ne l'aime pas, c'est le regard de mon père, celui de ma mère, celui que j'ai eu sur moi, celui qui me revient parfois, quand je suis blessée. Ce n'est pas un regard d'amour, c'est un regard de haine. J'ai appris à aimer mon visage grâce à l'image en mouvement. J'ai appris à le voir globalement, pas dans le détail. Si on regarde dans le détail, un nez, une joue, une oreille, ce n'est jamais très joli, alors que globalement, tous les visages sont beaux de leur énergie, de leur vie. Le mien aussi.

Pendant des années, j'ai dit, je ne veux pas reproduire. Entre reproduire et se reproduire, il n'y a que deux toutes petites lettres qui diffèrent. Est-ce que, pour moi, la seule façon de ne pas reproduire est de ne pas se reproduire ? Je suis issue d'une famille « fin de race », mon arbre généalogique est inversé. Les enfants ne font pas d'enfants, du côté de mon père et de ma mère. C'est comme ça. Ne pas se reproduire pour ne pas reproduire. C'est parfois la seule solution. Ça ressemble à une malédiction.

Je n'ai pas renoncé, ni au couple, ni à la famille. En deuil de famille depuis toujours, elle me fait toujours rêver. Je dois me consoler de tout l'amour que je n'ai pas eu.

Longtemps, vraiment longtemps, j'ai été une femme fatale. Ce n'est pas compliqué : un regard perçant, des changements d'humeur permanents. En plus, je ne le savais pas, c'était parfait, parfaitement spontané. Et ça marchait. Les hommes qui partageaient ma vie étaient fous de moi et le restaient même après. Seulement voilà, c'était un jeu de dupes et j'étais prisonnière de leur dépendance. Car si « j'oblige » l'autre à m'aimer, c'est que je ne suis pas aimable. Au lieu de me rassurer, ce système ne faisait qu'accentuer mon angoisse. J'ai opté définitivement pour la liberté. Je ne joue plus. Celui qui m'aimera, m'aimera pour moi. Il m'aimera en ayant le choix.

J'ai arrêté le jeu de la séduction et tous les autres jeux. Je dis « je ». Je suis moi, je ne me cache pas. Je n'ai pas de filtres. Je suis transparente, entière. Je suis vraie. Je suis forte et fragile, ambivalente, je dis les choses comme je les pense ou comme j'arrive à les dire. Il n'y a rien à penser d'autre que ce que je dis. Je montre mon visage, aux autres, au monde. Voilà, c'est moi.

Ma mère avait deux visages. Enfin elle avait un masque et son vrai visage. Dans le monde, en public, elle était pleine de vie. Un large sourire. Les yeux qui pétillent. Le rire facile. La joie réincarnée. Elle était une amie attentive, la confidente. Elle distribuait sans compter, des chocolats, des bonbons, du thé et des conseils en psychologie. Ma mère était généreuse de son sourire, de ses yeux qui pétillent, mais, une fois que tout le monde était parti, que le public avait applaudi, son visage changeait. Son sourire se grippait, son regard se voilait. Je lui disais : « *Ça va maman ?* »

Elle me répondait : « *Oui. Oui. Ça va.* »

Elle était un peu excédée, trois fois rien dans la voix. Vite, vite, elle se reprenait. Vite, vite, un sourire factice. Vite, vite, elle dissimulait cet autre visage, le vrai. J'insistais. J'avais déjà ce besoin de vérité. Je lui disais : « *Tu es sûre que ça va ? Je vois bien que ça ne va pas.* »

Elle me répondait : « *Je te dis que ça va.* »

Je percevais l'exaspération dans son sourire figé, la détestation dans son regard et, en même temps, ses yeux mouillés, juste ce qu'il fallait pour que je puisse continuer à la plaindre. « *Mais ça va, puisse que je te dis que ça va.* » D'accord. OK. Laisse tomber. J'ai laissé tomber. Je me suis abandonnée. J'ai cru au masque de ma mère. Je l'ai aimée, adorée, adulée, c'est ce qu'elle voulait.

Tout l'art de mon père consistait à cacher son immonde secret. Il viole ses filles ? Ce bon père de famille ? Qui l'eut cru ? Cet homme un peu autoritaire certes, mais si cultivé. Bon, raciste aussi, les noirs puent et les arabes sont des voleurs, et fascistes, les gauchos sont la cause de tous les maux. Enfin, c'est du discours, de la polémique de bon ton. Les mots n'ont pas d'importance. Mon père distribuait le vin et le champagne sans compter. Il avait une bonne image. J'ai cru à cette image. Je l'ai aimé, je l'ai craint, respecté. J'ai guetté le moindre signe d'assentiment, j'ai remis mon existence entre ses mains. C'est ce qu'il voulait.

J'ai été élevée dans la dissimulation, la falsification et la perversion. Le mensonge chez moi était élevé au rang d'art. La vérité était mise au placard. La réalité était contraire aux apparences. L'inceste, le double visage, et le reste, étaient oubliés, place à la famille idéale. Il y avait les paroles opposées à la pensée, les paroles opposées aux actes. Comment concilier l'inconciliable ? Comment ne pas devenir folle ? Qu'est-ce qui est faux ? Qu'est-ce qui est vrai ? Rien n'avait de sens. Rien n'avait d'existence. Que croire ? Que savoir ? Rien. Voilà, c'était la seule solution : ne rien savoir, rien, le néant, le vide en dedans. Je me suis enfoncée dans les sables mouvants de mon enfance.

Ma famille était une famille parfaite et il y avait plein de photos pour l'attester, partout, encadrées. Ma famille adorait les photos de famille. À chaque occasion, où toute la famille était réunie, toute la famille posait et souriait, pour la photo. On se tenait par la taille, la main et l'épaule. On s'aimait. Ça avait l'air si vrai, si réel, tout cet amour pour la photo. Comment comprendre l'énormité, la folie de ce qui se passait ? Cette folie me dépassait. J'ai cédé, à un moment, j'ai cédé. J'ai cru à la réalité des photos de famille. Elles étaient plus tangibles que mes souvenirs oubliés. La réalité des photos de famille est un piège pour tous les enfants abusés.

Au fond, tout au fond, je savais la réalité de mon enfance. Je savais qui étaient mes parents. Évidemment, je savais tout ça, mais, je ne pouvais pas le croire. Comment faire confiance à ce que mon intuition me disait ? Tout la contredisait, même moi et mes souvenirs oubliés. J'ai mis des années à retrouver le chemin de la vérité. Je n'ai pas fini d'apprendre à me faire confiance.

À trente-sept ans, j'ai eu l'intuition que je devais me séparer de ma sœur. Je lui ai dit : « *Je préfère ne plus avoir de sœur et sortir définitivement du système familial.* » Je voulais tellement les deux : avoir une sœur et sortir du système. J'ai tergiversé et finalement, je ne me suis pas écoutée. C'était ma sœur quand même. Je ne pouvais pas. Je devais la sauver. Elle devait être celle par qui le salut serait. Ça m'arrangeait, sûrement. Je me suis trompée, ça n'a que retardé l'échéance. Il a bien fallu se séparer quand même.

Je voulais travailler avec ma sœur parce que ça m'arrangeait, parce que la vie est plus facile à deux, parce que c'était facile pour moi de lui faire confiance, parce que ce qu'elle crée m'enchantait, parce qu'elle a du talent, parce que son enthousiasme est précieux, parce qu'elle me connaît, parce que j'aime partager. Je voulais travailler avec ma sœur parce qu'elle me protégeait, parce qu'elle était mon paravent et mon bouclier. C'était confortable.

Ma mère était fille unique et elle en a beaucoup souffert, surtout à la mort de ses parents. Elle trouvait insupportable de vivre, seule, ce chagrin. Ma mère tenait à ce que nous nous entendions bien, à ce que nous soyons amies, ma sœur et moi. Elle le disait.

Elle disait : « *C'est important que vous soyez amies.* »

Dans la réalité, mes parents comparaient, triaient, compartimentaient. Ma sœur était l'enfant préférée, elle ressemblait à mon père, moi, je ressemblais à ma mère. Chacun le sien, c'est pratique. Mais quand même j'étais l'emmerdeuse, elle était la gentille. Chacune sa place, chacune son monde. Ma sœur était jolie, j'étais intelligente. Elle était créative, j'étais intellectuelle. Elle était la victime et moi le bourreau. Il fallait se partager le monde en deux places. Et j'étais celle qui prenait trop de place. Comment être amies dans ces conditions ?

J'ai élargi le champ des possibles, je suis sortie de la division. J'ai voulu visiter le monde entier. J'ai voulu être celle que j'étais. J'ai voulu la liberté. Il y avait un prix à payer, il fallait se séparer.

Nous nous sommes séparées et nous nous sommes retrouvées. Elle est ma sœur, elle est mon amie. Elle a changé, moi aussi. Nous avons avancé. Je suis très fière de notre avancée, très heureuse aussi. Dans les familles dysfonctionnelles, les fratries fusionnent ou explosent. Nous, on aura réussi ça, au moins ça. On aura réussi à s'aimer vraiment. C'est toujours ça qu'ils n'auront pas.

J'ai des amis, de vrais amis, des gens sur qui je peux compter. Je suis bien entourée. Mes amis savent qui je suis. Il n'y a pas de mensonges, ni de non-dits. Mes amis sont mes présents, mon présent, ma vie.

J'ai une vraie vie de quartier, mon café, rempart à la solitude urbaine, c'est précieux, un endroit où je peux me poser.

Parfois, mon cœur déborde d'amour. C'est comme ça, parfois mon cœur déborde. Je déborde de gratitude, pour tous ceux que j'ai croisés, pour tous ceux qui m'ont accompagnée, pour tous ceux qui m'accompagnent sur le chemin de ma vie. Pour ceux qui ont fait, ceux qui font, que je suis ici aujourd'hui. Et pour les autres aussi. Ceux que je ne connais pas. Ceux qui m'ont simplement souri. Parfois, mon cœur déborde d'amour. C'est ainsi.

Je crois au lien, à la valeur du lien. Je crois que rien ne vaut le lien, donner, partager, aimer. La vie ne vaut rien sans le lien. Pas le lien qui lie, qui emprisonne, qui enferme, le lien gratuit. Le lien qui ne demande rien, le lien choisi. C'est peut-être ça le sens de la vie : le lien, l'amour, aux autres, à soi, au monde.

Un jour, une femme m'a dit : « *Dans ce panier de crabes, c'était vous la tendre. Il faut beaucoup de force pour être tendre.* » C'est vrai, je suis tendre. Je suis une affective. J'aime les gens. J'aime aimer. C'est ma force. C'est aussi ma fragilité. Chaque fois que je rencontre la trahison, la malveillance ou la manipulation, je tombe des nues. Parfois j'ai le cœur qui déborde d'amour, et parfois, il se noie.

Je choisis de rester ainsi, l'amour chevillé au cœur, le regard plus clair simplement, plus clairvoyant. Je dois accepter de voir les gens tels qu'ils sont vraiment et de faire le tri avant. Ça prendra plus de temps mais c'est comme ça que le bon sera la référence, que le bien aussi, que je continuerai à penser que c'est normal de dire merci, que mon échelle de valeurs ne sera pas travestie. L'amour, la bienveillance, l'honnêteté sont ma normalité, la liberté aussi. Et je souhaite que ça reste ainsi.

J'apprends à voir que ce n'est pas pour tout le monde ainsi. J'apprends à accepter de le voir. J'apprends l'ambivalence. J'apprends la bonne distance. J'apprends à voir derrière les apparences, ou plutôt à me faire confiance. J'apprends à distinguer le faux du vrai. J'apprends à reconnaître le mensonge et la manipulation. J'apprends à accepter la réalité et à décider si je fais avec ou si je m'en vais.

J'ai mis du temps à comprendre l'ambivalence, la mienne et celle des autres, pour enfin accepter la vie telle qu'elle est, pour sortir du système binaire de tous les enfants abusés, sidérés, la dichotomie du monde obligée : le bien et le mal, les cow-boys et les indiens, le blanc et le noir. J'évolue depuis peu dans toutes sortes de zones grises et je m'en porte bien mieux.

Je ne sais pas me séparer. Je ne sais pas tourner la page. Je ne sais pas arrêter d'aimer. Je mets du temps à faire des deuils, symboliques ou réels. J'espère, je crois, je vais au bout du bout. J'aime aimer. J'aime pour toujours et à jamais. J'apprends à faire autrement, je mets de la

distance, je prends du temps, mais je n'arrête pas d'aimer. J'ouvre ma porte, elle n'est jamais complètement fermée, même pas pour mon père. Je ne ferme jamais la porte à une exception près, un homme qui m'a fait tellement de mal que j'ai failli ne pas m'en relever, cet homme est pour moi le mal incarné, je sais qu'il ne peut pas changer. Sinon, je pense toujours que les choses peuvent changer, qu'on peut se réconcilier, que le présent peut-être autrement.

Pour être au présent, il faut faire le deuil du passé. Mais parfois le passé ne passe pas, parfois le passé n'est pas passé, parfois le passé est au présent. Pour moi, le passé n'est pas passé en ce qui concerne la maternité.

Après la tentative de FIV ratée, j'ai fait un nouveau dossier d'adoption, c'était quand même mon désir et il y avait d'autres pays que le Maroc, j'ai choisi l'Arménie. L'Arménie, c'était censément impossible, mais j'étais décidée. J'ai rencontré des gens formidables. Comme pour le Maroc, les portes s'ouvraient. Normal, l'Arménie, comme le Maroc, ce n'est pas loin de ma mère, c'est l'exil et le génocide. Les Arméniens ne ressemblent-ils pas aux Juifs égyptiens ? L'attrait du connu toujours, ça allait marcher. J'ai eu l'autorisation.

J'ai pris l'avion, j'ai posé les pieds à Erevan et j'ai détesté. Je ne comprenais pas pourquoi. Et puis, j'ai saisi. Comme à Cuba, comme ma mère, comme dans ma famille, là-bas, le silence est la loi, le mensonge est la règle, les faux-semblants et les apparences. Ils sont pauvres mais ça ne se voit pas. Ils te proposent de l'amour mais ils veulent de l'argent. J'ai eu peur, si peur, j'étais fatiguée. J'ai fait une obsession, je ne voyais que leur nez, c'est pas une blague, je ne voyais que leur nez. J'avais en fait une peur panique. Une de mes amies est morte. Je suis rentrée.

J'avais fait un dossier pour la Russie aussi. La Russie a fermé ses portes. Tant pis pour l'adoption.

En parallèle, je m'étais renseignée pour faire un double don quand même. Je voulais un enfant à tout prix, coûte que coûte. Je ne me posais plus de questions, j'étais dans l'action. Je ne pouvais pas faire de FIV, je pouvais faire un double don, don d'ovocyte et don de sperme. J'allais devenir la mère porteuse de mon enfant adopté.

Longtemps, j'ai dit que la PMA, ce n'était pas pour moi. Pour moi, la PMA, c'était la course, c'était un dernier recours, une dernière solution, celle qui paraît possible. J'y suis venue pour ça à la PMA.

En même temps, un double don, c'était bien. Si l'inceste est une maladie génétique, elle ne passera pas par moi.

Un film n'est pas un enfant. Le mien a eu trois pères, ma passion/autorisation, le père incestueux, mon producteur/facilitateur, le père sadique, et mon comédien/transmission, enfin un père bienveillant. Il n'a jamais eu d'enfant. J'ai bien choisi mon comédien.

« Mon » comédien est un homme formidable dans toute sa complexité. Il m'a offert son talent et sa générosité, son élégance. Il m'a dit la mienne. Il y a des rencontres comme ça qui réconcilient, il en fait partie.

Dans le film, il interprète un homme qui n'a pas « pu » être père. Quand sa femme est tombée enceinte, il n'a pas supporté l'idée de devenir père. Il n'a pas été la voir à la maternité, il n'a pas été voir son fils. Il ne pouvait pas. Elle lui a dit : « *On choisira son prénom ensemble.* » Sa femme et son fils sont morts dans un accident de voiture en rentrant. Il n'a pas voulu voir le petit. Il ne l'a jamais vu. Il lui avait donné un prénom. Cet homme dit, j'ai écrit : « *J'aurais bien aimé lui dire que je voulais l'appeler Romain. Ça lui aurait plu je crois. Ça lui aurait plu.* » C'est ça la véritable tragédie : le fait que cet homme avait donné un nom à cet enfant. Il était déjà père et le destin lui en a fauché la possibilité, littéralement fauché.

Ce qui est étrange, c'est que j'ai laissé monter la scène sans cette phrase fondamentale, cette phrase qui racontait la tragédie de ce père, qui nommait l'enfant. Je ne l'ai pas monté parce que le monteur trouvait que c'était plus beau comme ça, allez savoir où le destin se cache. Mais, l'étalonneur m'a parlé de l'enfant sans nom. Sans nom ? Évidemment, il a un nom : il s'appelle Romain. J'ai été prise de panique. Ce n'est pas ça que je voulais dire. Ça change le sens. Il a un nom cet enfant. J'ai fait remonter la séquence in extrémis. Je me suis battue contre vents et marée. Ça change le sens du film, du monde, de ce que je raconte. Ça change

le parcours de cet homme. Ça change mon histoire. Cet enfant doit être nommé. Ça change son histoire et la mienne aussi.

Il y a eu de nombreux enfants morts dans ma famille, des enfants morts avant d'avoir vécu, des fausses couches, des enfants morts nés. Il y a de nombreux enfants morts pas nommés, des enfants secrets, des enfants cachés, des enfants oubliés que je n'ai pas oubliés. Je crois que je tenais à donner un nom à cet enfant imaginaire aussi pour donner un nom à tous les enfants morts sans nom de ma lignée. Ces enfants ont existé, maintenant, ils sont nommés.

À peine la scène remontée et l'enfant nommé. J'ai été appelée pour le fameux double don. Si j'étais prête, je pouvais recevoir un embryon. J'ai foncé.

Je suis tombée enceinte et j'ai fait une fausse couche. J'étais si fatiguée, mon quatrième petit enfant, le deuxième pas nommé. reparti. J'ai ressenti un grand vide. Je me suis dit, combien encore ? Ma mère était la survivante d'une lignée d'enfants morts, de fausses couches. D'enfants morts nés, je ne saurais jamais ni quoi ni combien. Je crois, parfois, que je fais le décompte. J'espère qu'un jour la vie sera en moi ou avec moi, portée ou adoptée, une autre vie que la mienne.

Je voulais rencontrer un homme avec qui j'aurais une relation équilibrée pour pouvoir accueillir un enfant, et puis, j'ai renoncé. Je voulais adopter un enfant et puis, j'ai renoncé. Je suis rentrée dans une course à l'enfant, jusqu'à l'ultime aberration. J'ai failli faire un enfant dans le dos d'un homme. J'avais un amant, je comptais les jours, je le voyais les jours où je pouvais tomber enceinte et je suis tombée enceinte. J'ai été enceinte quinze jours, rien, trois fois rien. Je le compte quand même cet enfant, que pour la première fois, je n'ai pas incarné. J'ai failli être mère pour la cinquième fois de ma vie et j'ai eu la peur de ma vie. J'avais quarante-deux ans et je ne voulais pas, pas comme ça. Je crois, j'espère, que j'aurais avorté. La vie m'a aidée, j'ai fait une fausse couche prématurée.

Ça m'a remis les pendules à l'heure. Pas celle de l'horloge biologique mais celle de mes valeurs. Je voulais un enfant oui, mais pas à n'importe quel prix, et certainement pas au prix

de ce que j'ai construit. J'ai frôlé la catastrophe. J'ai frôlé l'atavisme familial, le « Faites ce que je dis mais pas ce que je fais ». J'ai rencontré la liberté.

Au même moment, un homme que je connaissais, s'est déclaré. Je lui ai dit que j'étais enceinte. Il m'a dit : « Je prends tout. » Ça m'a bouleversée. Je ne « sentais » pas cet homme, mais, après tout, il prenait tout. C'est comme ça que l'histoire a démarré. Après ma fausse couche, le terrain était balisé, droit au but, j'ai été claire, je ne savais pas ce que la vie serait, mais je savais que je voulais un enfant. Il était divorcé, il en avait deux, il pouvait ne pas en vouloir. Il m'a répondu : « *les portes ne sont pas fermées.* » Il avait mon âge ou presque, il était libre, j'y suis allée. Je me suis dit « tout ça pour ça ». Il était mon espoir, il était ma liberté. Il m'avait dit que les portes n'étaient pas fermées. J'aurais dû entendre qu'elles n'étaient pas ouvertes. C'est pour lui que la mienne est définitivement fermée.

Cet homme était un pervers de la pire espèce, le pire pervers, à part mon père. Il disait qu'il m'aimait. Il disait que j'étais la femme de sa vie. Il disait que ma maternité était « la » priorité. Ce n'était pas vrai, il mentait. Il voulait me baiser, comme mon père. Il était si malheureux, comme ma mère. Il disait qu'il m'aimait. Il disparaissait. Il revenait. Et j'ai replongé dans la dépendance affective. Et j'ai replongé dans le doute. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que je n'ai pas fait ? C'est lui ? C'est moi ? C'est qui ? J'ai recommencé à me tourmenter. Je ne me suis pas écoutée. Le goût du piment n'était plus excitant mais je n'arrivais pas à arrêter. Je voulais le sauver.

Cet homme a failli me tuer et d'autres femmes avant moi. Cet homme est un serial killer d'amour, un tueur d'espoir. Il a failli tuer mon espoir. Il a failli réussir là où mon père avait échoué. Il a failli me faire croire que tous les hommes étaient mauvais. Cet homme était mon espoir. Il était ma prison, mon ultime répétition. L'amour est un poison. J'ai failli mourir empoisonnée. Il a failli me tuer. J'ai voulu mourir pour de vrai.

Mon arrière-grand-mère maternelle serait morte d'un chagrin d'amour. Je crois qu'elle s'est suicidée. Je crois qu'elle est morte d'un chagrin de haine.

Avec cet homme, ce pervers, j'ai mis mon père, ma mère et même ma sœur dans mon lit. Et mes aïeux aussi. C'est ça qu'il y a de bien avec l'inceste, c'est qu'on partage tous le même lit.

Je savais que cet homme mentait. J'avais des intuitions. Je savais. Je lui demandais. Il me mentait droit dans les yeux. Il savait tout, de mon histoire et de mes craintes, de mes désirs. Il savait tout. J'avais été transparente. Il me mentait droit dans les yeux, allant jusqu'à comprendre que je puisse douter, vu son histoire, un divorce compliqué. Je me souviens m'être dit qu'il ne pouvait pas me mentir à ce point, pas comme ça, que sinon il ne pourrait plus se regarder dans une glace. J'avais tort. Il mentait éhontément. Ça ne le dérangeait pas. J'ai cédé. Je lui ai donné raison plutôt qu'à moi. Et je ne sais pas ce qui m'a fait le plus de mal, ses mensonges ou de m'être écoutée. Je me suis abandonnée.

Cet homme n'était pas libre en fait, pas libre du tout. Il avait une maîtresse, des maîtresses, une ex-femme, sans doute encore sa femme. Il voyait des prostituées, il échangeait dans les clubs échangistes et il voyait des hommes aussi, tant qu'à faire, pourquoi se priver ? Le sexe est sa grande affaire. Le mensonge sa normalité. La double vie son style de vie. Il voulait me baiser. Je n'aurais jamais fait l'amour avec cet homme si j'avais su la vérité. Je me suis sentie violée, volée, niée. On peut mourir de cette négation-là. La négation de soi.

Mon grand-père paternel a eu une double vie toute sa vie. Il a eu une maîtresse attirée pendant vingt ans d'un côté, et sa femme et ses quatre enfants, dont mon père, de l'autre. Sa maîtresse, l'a attendu toute sa vie, elle n'a jamais eu d'enfants. C'est, ça aussi, dans ma famille, l'amour, le sacrifice. Après sa mort, on a appris qu'il avait une autre fille quelque part, d'une autre femme encore. Mon grand-père aimait les femmes et le sexe. Il ne pensait qu'à ça. Qui fait la poule et qui fait l'œuf ? Dans la famille, on racontait que ma grand-mère paternelle détestait « la chose » et qu'elle ne l'avait faite que quatre fois, une pour chaque enfant. On disait aussi qu'elle était amoureuse de son beau-frère, le mari de sa sœur. Elle ne supportait pourtant pas qu'il la trompe. Tous les week-ends, quand il rentrait, ça dégénérait.

Mon grand-père avait de qui tenir. Mon arrière-grand-mère paternelle, celle qu'on appelait mémé, sa mère, racontait qu'un jour, elle avait cassé un parapluie sur la tête de la maîtresse de son mari. Elle racontait ça à tout le monde, comme un fait d'arme. Elle trouvait ça très

drôle, d'autant qu'il ne pleuvait pas ce jour-là. De toute façon, mon arrière-grand-mère n'aimait pas son mari, elle préférait son père, tout le monde le savait. Mais quand même, elle ne voulait pas être trompée.

Les hommes, du côté de mon père, étaient de gais lurons, des coureurs de jupons. La contrepartie c'est que les femmes étaient de sacrées matrones. Elles portaient la culotte comme on dit. Elles dirigeaient tout, elles régentaient tout. Elles faisaient régner la terreur à la maison. C'était leur acquis. Le foyer était leur domaine et quand les hommes rentraient, ils n'avaient qu'à se terrer.

Ces doubles vies étaient connues, vantées, racontées, ce n'était pas un secret. Il y avait d'autres secrets à garder, des histoires d'inceste. Ça me paraissait anecdotique évidemment, en comparaison, mais non, ce n'est pas anecdotique l'infidélité, la double vie et ce qui va avec, la peur, le mensonge, la séparation de l'emploi du temps, la semaine dehors et les week-ends et les jours fériés en famille, le rapport à l'argent, les hurlements. Les rapports de force, la domination, la soumission, la division, la haine de l'autre et de soi, la guerre des tranchées entre les hommes et les femmes, et des enfants tués, c'était le prix à payer. Ils s'en foutaient.

Mon père n'était pas un coureur de jupons. Ma mère disait qu'il était fidèle. Rien que de l'écrire ça me fait rire, parce que mieux vaut en rire qu'en pleurer n'est-ce pas ? Mon père a été fidèle à sa femme, il ne l'a pas trompée, avec des adultes. Il l'a trompée avec des enfants, avec ses enfants. Parce qu'il y avait ma sœur et moi, c'est un fait. On était des enfants, ses enfants, ça ne compte pas ? Si ça compte. Mon père aussi a eu une double vie, une bonne partie de sa vie, simplement, il ne l'a pas séparée. Il l'a eue dans son propre foyer.

Entre ma mère et mon père, c'était la guerre. Après vingt-cinq ans de mariage, ma mère a écrit dans ses journaux, qu'enfin, le rapport de force était équilibré. Un rapport de force équilibré ? Bravo maman, vraiment. Après je m'étonne, d'avoir du mal à rencontrer un homme avec j'aurais une relation équilibrée. Déjà que ma mère a mis vingt-cinq ans à avoir un rapport de force équilibré. Forcément, ce n'est pas gagné.

J'avais vingt-deux ans et j'ai vécu ma première histoire de haine. J'ai quitté mon premier amour pour un homme qui ressemblait à mon père. J'ai longtemps dit que c'était lui, mon premier amour. Cette histoire a été passionnelle, fusionnelle et terrifiante. Il m'a trompée pendant des mois, me mentant droit dans les yeux, me disant que le problème c'était moi, que je gâchais tout, que j'étais jalouse, et possessive et folle. Il a bien failli me rendre folle. Il a fini par me quitter à cause de moi, il m'avait poussée dans les bras d'un de ses meilleurs potes, à qui j'avais roulé une pelle de désespoir, forcément, c'était de ma faute, j'avais tout gâché.

J'avais trompé cet homme avant. Dans mon histoire, dans mes histoires, on ne peut pas être deux, deux adultes consentants, même s'il n'y a pas d'enfants, nous sommes toujours trois. Il n'est pas question qu'il y ait un enfant.

« Tout ce qu'on ne règle pas nous revient sous forme de destin. » Je me rends compte soudain que tout se tient. Je retrouve sans cesse les mêmes situations, les mêmes occasions d'apprendre, de comprendre. Simplement, je suis chaque fois un peu plus haut. J'y vois chaque fois un peu plus clair. Alors d'accord, je continue à gravir la montagne un peu plus haut, un peu plus clair, pour respirer un nouvel air et qu'enfin cesse la répétition.

À propos de ces deux hommes, j'ai souvent dit : « *Je ne comprends pas qu'on puisse mentir comme ça.* » En fait, je ne l'accepte pas, je ne veux pas d'un monde comme ça et c'est ça, déjà, que je dois changer. Je dois accepter le monde tel qu'il est, si je veux progresser. Je dois être dans la réalité pour être dans ma vérité. Je dois accepter le monde tel qu'il est, mon père et ma mère et tous leurs excès, le mensonge, la manipulation et la trahison. Tout accepter pour tout reconnaître et décider.

J'ai mis des mois à me séparer de ces deux hommes. Ils disaient qu'ils m'aimaient. Ils voulaient me garder dans leur vie. Ils voulaient leur part de double vie, leur ration d'amour. Je tergiversais. Ils en profitaient. Je ne sais pas me séparer. Je crois qu'il y a toujours quelque chose à sauver, et puis, non, parfois, il n'y a rien à sauver, parfois, il faut juste se sauver, essayer de pardonner, de me pardonner, de comprendre pourquoi j'y suis retournée, pour ne pas y retourner. Jamais.

J'ai arrêté d'être infidèle le jour où un homme à qui je disais comme d'habitude : « *Tu fais ce que tu veux mais je ne veux pas le savoir* », m'a répondu : « *Tu fais ce que tu veux mais je veux le savoir.* » Je n'ai jamais aimé le mensonge. Je n'avais pas compris que le mensonge par omission en était un, la double vie aussi. Ça m'a stoppée net.

J'ai peur, parfois, si peur de ne pas arriver à être mère. C'est comme quelque chose d'inabouti, l'impression d'un destin inaccompli. Je ne fais pas fait le deuil d'un enfant parce que, je crois que cet endroit est un endroit d'incarnation de ma propre vie.

Je crois que nous restons le plus souvent des enfants, les enfants de nos parents. Nous restons loyaux à nos parents. C'est pour ça aussi que c'est si difficile d'être parent. Si je suis moi-même un enfant, celui de mes parents, comment ne pas répéter les mêmes schémas de pensées ? Pareil ou inversé ? Si je suis un enfant, comment être parent ? Comment ne pas lier mon amour aux mêmes conditions que celles que j'ai vécues ? Comment aimer autrement ? Comment aimer sans condition alors que la plupart du temps nous avons été aimés à condition ?

Je crois que l'amour, la sécurité d'un amour inconditionnel, le plus inconditionnel possible, est le socle de la liberté, à être, à vivre sa vie, une vie choisie. J'aimerais que mon enfant ait cette vie-là.

Mes parents ont fait ce qu'ils ont pu, en ce qui les concerne, ce n'était pas assez. J'ai terriblement manqué d'amour enfant. Je n'ai jamais connu la sécurité. J'ai été privée de liberté. Je cherche en moi les ressources, pour que ce qui a été soit assez.

Je travaille, je cherche, je respire, la sécurité. La sécurité n'est qu'intérieure, c'est la plus difficile à trouver. Elle vient des profondeurs. Je dois encore combler la peur qui m'habite, encore, parfois, trop souvent.

Un jour, j'ai rêvé que j'étais avec une femme, une thérapeute. J'avais peur, je tremblais. Je ne pouvais pas respirer, je ne pouvais pas aller là-bas. Dans mon souvenir, je ne pouvais pas me

souvenir. Elle me prenait la main. Elle me disait : « *Mais si. Mais si. Je suis là. Je suis là.* » J'étais terrorisée, les yeux pleins de larmes, je lui répondais : « *Je ne peux pas. Je ne peux pas. Vous ne vous rendez pas compte. Je ne peux pas retourner là-bas. Je sais que vous êtes là. Mais je ne peux pas. Si j'y retourne, je me retrouve dans le lit à barreaux blancs. Je ne peux pas. Je ne peux pas.* » Je ne peux pas. Encore.

J'ai eu si peur enfant, et puis, je l'ai oubliée. J'ai avancé, la tête haute, droit devant. Et pourtant, la peur était là, quelque part, tapie. Après ma sœur, après cet homme, ce pervers, soudain, elle a ressurgi. La peur oubliée a déferlé. Un tsunami de peur. Elle avait toujours été là, bien planquée ma peur, ma terreur. Je l'ai regardée en face. Elle prenait la forme d'obsessions mentales, je faisais des fixations. J'ai cru en perdre la tête, j'y ai trouvé la vie.

Je crois que la peur est notre seul ennemi. Elle nous entrave, nous limite, nous bouffe notre énergie. Elle crée des guerres et des conflits. Elle nous rigidifie. Elle nous empêche de vivre notre vie. Je crois que toutes les peurs sont des leurres à l'exception des peurs de survie. Si réel danger il y a, dans ce cas oui, cours, agresse, réponds. Pour le reste, la peur n'est qu'une fabrication de l'esprit. La peur, bien souvent, se dilue dans la réalité. Fais et la peur disparaît. Reste la vie.

J'ai appris, que quand la vie ne nous donne pas ce que nous désirons, c'est pour nous offrir quelque chose de plus grand. C'est la question de l'opportunité cachée. J'ai beaucoup lutté pour réussir comme comédienne. Ça n'a pas marché. Tant pis, tant mieux, je suis devenue auteur et réalisatrice. J'écris ce texte. Je me sens plus accomplie.

Voilà, je crois que tout est là, dans la vie, dans la confiance dans la vie. Dire oui. Oui à la vie. Agir et se laisser porter. Je ne suis pas seule, nous ne sommes pas seuls, il y a la vie aussi, qui s'accorde souvent. Je sais que c'est là, aussi, le sens de la vie. La vie nous traverse. Le tout est de la laisser passer. Le sens de la vie, c'est vivre.

J'ai appris à faire confiance à la vie, mais souvent, il faut que je me le rappelle.

Non, l'inceste n'est pas une maladie génétique, elle est une maladie de l'esprit. Et moi, mon esprit, je l'ai reconstruit. Ma famille marchait sur la tête, j'ai réappris à marcher, j'ai réappris à penser, j'ai réappris à vivre. Aujourd'hui, je marche sur mes deux pieds, dans le respect et l'amour. Oui, aujourd'hui, je peux avoir un enfant. Je serai là pour l'accompagner, lui apprendre à marcher, le regarder vivre. Et il pourra penser par lui-même.

Je crois que c'est ça au fond. Je suis passée de la peur à l'amour et c'était une sacrée traversée et elle n'est pas terminée.

Je me soigne, je me guéris, je m'apprends. J'apprends à lâcher prise. Pour moi, c'est un saut dans le vide, dans l'inconnu. Alors oui, ça résiste. Oui, j'ai peur. Parce que je ne sais pas comment c'est de me laisser porter.

Il s'agit d'être dans le présent tout le temps. Ce n'est pas simple. Je ne suis pas dans le présent, de temps en temps.

Parfois, je suis agitée par le passé. Le passé qui ne passe pas. Je ne suis pas libre, ni de mes actes, ni de mes pensées. Parfois je suis emprisonnée dans ma tête, dans le passé, comme un lion en cage, comme un papillon de nuit, je tourne en rond, je ne vois pas la porte de sortie. Je suis emprisonnée, parfois. Alors, je continue ma quête de vérité, le chemin de la conscience, celui de la liberté.

Le chemin de la liberté est comme ce texte, il boucle. Il repasse plusieurs fois au même endroit, ce qui m'est arrivé, ce que j'en ai fait, ce que j'ai compris, ce que j'ai répété, encore et encore, éclairer ce qui est encore caché pour enfin le dépasser.

Après cet homme, ce pervers, j'ai voulu mourir.

J'ai toujours dit que je n'étais pas suicidaire. Je le suis sans doute depuis toujours. Je ne m'en souviens plus, je l'ai rêvé. Je crois que c'est vrai. En fait, la péritonite, mon accident, la mort provoquée autrement, c'était des tentatives de suicide inconscientes.

J'avais onze ans, je regardais par la fenêtre de ma chambre. Je regardais dehors, tout était clair. Je voulais sauter, je voulais rejoindre mon grand-père. J'étais au premier étage. Je voulais mourir, voler, dans le ciel. Je voulais mourir ou voler. J'étais au premier, je ne serais pas morte, je risquais de me rater. Ce serait pire encore peut-être. J'ai choisi de mourir autrement. J'ai choisi d'oublier.

Un jour, un homme, un thérapeute, m'a dit : « *Vous êtes une rescapée, vous n'êtes pas devenue autiste ou schizophrène. Vous n'avez pas eu une maladie mortelle. Vous ne vous êtes pas suicidée.* » Non, c'est vrai. Je ne suis pas morte d'être morte. Je ne suis même pas morte d'avoir failli mourir deux fois. J'ai déjoué la péritonite et l'accident. C'est vrai, je ne suis pas morte, ni en vrai, ni au figuré, je suis une rescapée.

J'ai rêvé que toutes mes obsessions, brouillard, bruit de fond, ruminations, était là pour me sauver. J'ai rêvé que je comptais les arbustes et les feuilles des arbustes sur le papier peint de ma chambre d'enfant. J'ai rêvé que c'était une fuite pour supporter ce qui se passait dans ma chambre. Je ne le saurai jamais.

Un jour, j'ai revécu un état oublié. Soudain, mes doigts qui volent, mon regard qui s'échappe, nulle part. Nulle part où aller à part loin, très loin, là où il n'y a pas de bruit, pas de fond, le puits sans fond de ma douleur. Mes doigts volaient, mes yeux courraient, ailleurs, et mon esprit enfin, se taisait. J'ai mis un peu de temps à revenir, je ne voulais pas. C'était calme là-bas. Je suis une rescapée de l'autisme, aussi, sans doute.

Une nuit, c'était trop, trop de pensée, trop de radios allumées en même temps, soudain, ça s'est éteint. C'était doux, silencieux. J'étais bien. Je me suis dit que c'était doux la mort.

J'ai à l'intérieur de moi un cri terrifiant, un cri silencieux, la mort sans bruit. C'est sur ce cri que je tente de mettre des mots pour enfin m'entendre. Pour enfin l'entendre, cet enfant qui est mort, sans bruit, sans cri, à l'intérieur de moi. Et, peut-être, lui redonner vie. Mon enfant, c'est pour toi que je me bats.

Mon père ne m'a pas complètement tuée, je ne suis pas morte tout à fait ni à deux ans et demi, ni après. J'ai ce noyau indestructible, ce noyau inatteignable, inaltérable, cet espace plein de vie, ce qui fait que je suis toujours en vie.

Je me demande si ce n'est pas l'amour ce noyau inaltérable, ma capacité d'aimer, innée, choisie, cette capacité qui me donne envie de continuer, à voir, à découvrir, à rencontrer, l'autre, le monde, moi, cette capacité qui me fait avancer, cette capacité qui me fait intégrer les trahisons, les manipulations, les souffrances, qui me fait continuer à ouvrir ma porte, peut-être pas à tous les vents, mais contre vents et marées, ma capacité d'aimer.

À quarante-quatre ans, après cet homme, ce pervers, j'ai failli basculer. J'ai vu l'horreur, l'ampleur de la catastrophe. J'ai failli devenir comme eux, cet homme, mon père, ma mère, ces pervers. J'ai vu leurs pensées, je les ai pensées, c'est la faute des autres et tous les hommes sont mauvais. J'ai cru que j'allais perdre ma capacité d'aimer, ils étaient dans ma tête, mon père, ma mère, ce pervers. J'avais mal, j'avais peur, je calculais, l'argent, le temps, le temps c'est de l'argent. Je lisais mal, j'entendais mal., j'accusais le monde entier, dans ma tête, pas en vrai. En vrai, je souffrais, j'étais terrorisée, je perdais ma capacité d'aimer. Je me suis dit, pas moi, jamais plutôt mourir que de vivre comme ça. Je ne serais pas eux, ni mon père, ni ma mère, ni ce pervers. Plutôt mourir que de vivre sans aimer.

Le sens de la vie c'est vivre mais c'est vivre bien, pour bien mourir. Vivre bien c'est être bien avec soi, avec l'autre, aimer, soi, l'autre. Je crois que c'est ça le plus important. L'amour, le lien, c'est ce qui reste à la fin, quand il ne reste rien. Alors oui, je crois que le sens de la vie c'est aimer. En général.

Je n'ai jamais cessé d'aimer. Je n'ai jamais cessé d'aimer mon neveu même quand cet amour ne suffisait plus. Je n'ai jamais cessé de dire la vérité à une poignée d'amis, de leur demander de l'aide, je n'ai jamais cessé de leur faire confiance même quand je ne faisais plus confiance à personne même pas à eux. Je n'ai jamais cessé d'aimer, de rencontrer, d'aller vers, de bouger.

J'ai rencontré le mouvement authentique, et la danse libre. J'ai mis le corps en mouvement quand je ne pouvais plus rien faire de mon esprit. Je me suis laissée traverser par des forces plus grandes que moi. J'ai fait du Yoga comme une discipline, un rendez-vous à ne pas manquer. Et puis, je me suis mise à nager, de manière radicale, tous les jours, la nage, l'eau c'était pour laver mon esprit, le corps en mouvement pour ne pas perdre l'esprit. J'ai rencontré le monde des matinaux, des piscines à sept heures du matin, un monde de solidarité et de partage, un monde différent. Chaque fois que je passe devant maintenant, je dis bonjour.

J'ai adopté un chat, une chatte. Elle s'appelle Mila. Je dis souvent qu'elle m'a sauvé la vie. Je l'aime d'amour. Elle me parle, je lui réponds, on se tient chaud à l'âme. Elle pense qu'elle est un humain et je ne suis pas loin de la penser en retour. Elle est comme mon premier enfant. Je me suis dit qu'elle me permettrait d'être mère peut-être, qu'elle me montrait que je saurais être mère, que je serais une mère aimante. Avec elle me suis souvenue de la chatte que j'ai eue tout le temps ou presque que je vivais chez mes parents, de mes deux ans jusqu'à mes dix-huit ans, la Piloute. Je crois qu'elle aussi m'a sauvé la vie. Je ne me souviens pas d'elle, le chagrin devait être trop immense quand elle est morte, et j'ai tout oublié, mais je le sais. Je sais qu'elle était un îlot d'amour dans cette maison dévastée par la haine. Je sais qu'elle m'a montré que l'amour existait. Ça ne m'a pas quitté.

Pourquoi certaines personnes qui ont souffert ont perdu leur capacité d'aimer et d'autres pas ? Je me suis posé la question, je ne sais pas. Est-ce une question de ressource ? Ou de nature ? Qu'est-ce qui est inné ? Qu'est-ce qui est acquis ? Du plus loin que je m'en souviens, j'ai toujours eu cette capacité d'aimer. Une thérapeute m'a dit que cette capacité était un choix en fait, et qu'elle m'avait sauvée. Je crois moi que cette capacité était à l'intérieur de moi et qu'elle est devenue un choix, oui, sûrement. Elle est devenue un choix de vie en même temps qu'une ressource pour rester en vie.

« Le choix est une passerelle de liberté entre le rêve et l'action » Pour moi, le choix, c'est la liberté, la liberté, c'est le choix. Alors, je me dis que ce choix, d'aimer, de faire confiance, malgré tout, avec tout ce qui m'est arrivé était l'expression de ma liberté. Et la liberté, aujourd'hui encore est ce qui me guide, la lumière, là, devant moi.

J'ai éprouvé une sensation d'immense liberté en Mongolie. En Mongolie, sur un cheval, dans les steppes, je me suis mise à chanter, au grand galop, je chantais, en anglais et puis, je me suis mise à pleurer. J'ai pleuré sur mon enfance, j'ai pleuré sur l'amour que mon père, ma mère, ne m'avaient pas donné, j'ai pleuré et j'ai ri. J'ai ri avec l'homme qui m'accompagnait, un cavalier. J'ai ri parce qu'il avait tout compris, alors même que nous ne parlions pas la même langue. J'ai rencontré des hommes doux et fiers en Mongolie. C'était facile de leur parler, sans mot, juste avec les gestes, les regards, un peu de mime et une grande envie de communiquer, de se rencontrer. J'ai adoré la Mongolie. Je me suis dit que j'avais été mongole dans une autre vie. Le dernier jour, je suis allée visiter un orphelinat, j'ai reconnecté avec mon désir le plus sincère, celui d'être mère d'un enfant adopté. Mon enfant intérieur.

Un jour, mon neveu a eu une parole sage, une parole de sage. Il avait six ou huit ans et il m'a demandé : « *Tu sais pourquoi Anakin est devenu Dark Vador ?* » Non, je ne savais pas, je n'ai même jamais vu la guerre des étoiles. Alors ? Pourquoi ? Il m'a regardé très inspiré et il m'a dit : « *C'est parce que c'est plus facile de choisir la force obscure que la lumière.* » Ah OK, quand même, je vais peut-être regarder alors.

Cet homme, ce pervers, mon père, ma mère et tous ceux qui ont perdu leur capacité d'aimer ont souffert souvent beaucoup. En tout criminel, il y a un enfant à soigner, je sais, j'ai de la peine pour eux, et même une certaine compassion, mais je dis non. Non, on ne peut pas les laisser continuer. Oui, la perversion est un danger. Ces personnes peuvent faire souffrir certaines personnes au point qu'elles perdent, à leur tour, leur capacité d'aimer et deviennent, elles aussi, des machines à tuer. Alors, je dis non. Je dis qu'il faut parfois savoir ne pas pardonner.

Une femme, m'a dit à propos de ce pervers : « *Tu sais bien que rien n'est tout blanc ni tout noir. Ça dépend des gens. Ça dépend des situations.* » Oui évidemment, tout est ambivalent. Mais non, parfois non, parfois, ça ne dépend pas. Parfois, oui c'est tout noir. Cet homme est un pervers. Comme mon père. Cet homme ment et manipule pour avoir des rapports sexuels. Il est aussi utilitaire, il aurait bien gardé mes textes tant qu'à faire. Il me baisait dans les deux sens du terme. Si j'avais eu de l'argent et un carnet d'adresse ça aurait été parfait. Il calculait

tout. Il répétait tout. Pour un peu, il m'aurait aussi donné à baiser à son père. Alors, ça m'a fait mal, très mal, mais, j'ai validé. Le mal existe, parfois, non, ça ne dépend pas. Cet homme, ces hommes, mon père, se servent de ça, des « ça dépend », des complaisances amicales, des complicités familiales, et d'une société qui toute entière va mal. Après tout, elle exagère, elle l'a peut-être bien cherché. Qui sait ce qui se passe dans une maison ? C'est juste une histoire d'amour qui finit mal, une dispute familiale banale. Ça dépend. Non, parfois, ça ne dépend pas. Quand il se passe le mal et qu'on vous le dit, appelez police secours.

Avec cet homme, pour la première fois, je me suis sentie victime de lui, mais de la vie. La vie était mon ennemie. J'ai tellement lutté pour gagner ce que je pouvais de liberté que j'ai cru que je luttais contre ma destinée. Je me suis trompée. Je ne luttais pas contre ma destinée, mais contre moi-même, et contre tout ce que ma famille m'avait imposé comme vrai, et qui ne l'était pas. La vie, elle, elle est là, elle est avec moi, même avec lui. C'est ça que je n'avais pas compris, je ne suis pas seule. Il y a la vie, le mouvement de la vie. J'ai du mal avec ça. C'est contre ça que je me bats, que je résiste. Je dois me laisser porter, je devrais me laisser traverser, et sortir ainsi du cycle des morts et des renaissances, pour rentrer dans la vie.

Les grandes renaissances se font dans la douleur, c'est comme ça, une douleur nécessaire, physique ou psychique. C'est le moment où je retransverse mes émotions les plus sombres pour les guérir enfin, le moment où j'ouvre mes plaies pour les désinfecter, le moment où je ne veux plus marcher sur les mains et je ne sais pas encore marcher sur les pieds, le moment où je veux couper les fils de la marionnette mais où je n'ai pas encore de chair. Alors la marionnette s'écroule. Alors mon corps a mal ou mon esprit. C'est ainsi. Ceux qui ont vécu de grandes mutations connaissent cette douleur. Je ne souhaite la douleur à personne, mais parfois, elle est nécessaire.

Je connais la mort, celle de mes proches et la mienne, si proche, les morts physiques et les morts psychiques, les morts anodines et les morts brûlantes. C'est mon karma, c'est comme ça. La mort, au fond, pour moi, c'est la vie.

Le sens de ma vie c'est de devenir moi. Ça a l'air simple dit comme ça. C'est au-delà. Qu'est-ce qu'on choisit ? Qu'est-ce qu'on ne choisit pas ? Je ne sais pas d'où cela me vient, c'est comme ça, je dois devenir moi.

Je fais peu de compromis, je ne peux pas, je ne veux pas. Je ne veux plus mentir. Je suis une militante, une engagée, une absolue, une Jeanne d'Arc des temps modernes. J'entends parfois des voix, ma voie, vers la parole droite, vers la parole claire, vers un monde meilleur, un monde de douceur où chacun parle avec son cœur plutôt qu'avec sa douleur, où il est question de partage plutôt que de calcul, un monde intelligent, un monde d'amour, un monde d'authenticité, un monde de compassion, un monde de bienveillance, où chacun est à sa place, sans peur et sans reproche. Je suis une militante, le chemin compte plus que le résultat. Je choisis de travailler, vivre et échanger avec ceux qui vont vers cette éclaircie. Et nous sommes, ensemble, une armée de lumière, et plus nous serons nombreux et plus le monde ira mieux. Le bonheur est contagieux, cela s'appelle le cercle vertueux.

Je n'ai pas peur, ni des autres, ni du monde, ni de la vie. Je crois profondément en la nature humaine. Je crois en la possibilité d'un monde meilleur. Je crois en la richesse de la vie, en sa justesse. Ma vie ressemble à un roman, et moi, qui écris de la fiction, je ne pourrai pas en faire un film. Je sais déjà que ce serait trop. Ce n'est pas possible tout ça. Elle en rajoute. Le vrai n'est pas vraisemblable. Ma vie n'est pas vraisemblable. Elle est vraie, c'est tout. Ma vie est très vivante. Ma vie ne pourrait pas être une fiction alors j'écris ce texte peut-être juste pour dire que la vie est belle.

Un jour, un soignant, m'a dit : « *Vous avez une grande capacité d'auto-guérison* ». Il a sans doute raison, je ne sais pas. Ce que je sais c'est qu'au fond, c'est que je n'ai pas de regret, pas d'amertume, pas de rancœur. Le cynisme ne m'appartient pas. Je ne suis pas abîmée. Je ne me souviens pas des trahisons, des manipulations, des abandons. Je les oublie, sans déni. Je les oublie ou je les intègre, parce qu'au fond, « qui peut savoir si c'est un mal ou si c'est un bien. » Parce qu'au fond, tout sert. Parce que je suis morte. Et que je suis née à nouveau, mieux, avec tout ce que j'ai vécu.

J'ai fait une psychanalyse et j'ai fait du yoga. Je me souviens m'être dit à onze ans que je ferais une psychanalyse et du yoga, pour ne pas être étrangère à mon histoire, pour ne pas être absente de mon corps. J'ai élargi le champ des possibles, ceux de mon corps et ceux de mon esprit. Et puis, j'ai fait de la méditation pour être proche de mon âme, au-delà de mon corps, loin de mon esprit. J'ai appris une chose essentielle, la méditation m'a appris une chose essentielle : je ne suis pas mes pensées. Je ne suis pas mes pensées, un jour, cette pensée m'a sauvé la vie.

Je me suis pris des beignes, j'ai mangé mon pain noir. Je ne fuis pas. Je fais les choses, mise au pied du mur, je me prends des murs, je ne fuis pas. Je rentre dedans. Je ne lâche pas. Je provoque les situations, je vais, inconsciente du danger. Je ne fuis pas. Parfois, sans doute, je devrais éviter les ennuis, j'y vais quand même. C'est ainsi. Je ne fuis pas.

J'ai fait un film, je l'ai signé. J'ai pris ma place. Et soudain, j'ai entendu ces voix dans ma tête, celle de mon père, de ma mère, de ma sœur et de mes aïeux, qui hurlaient. Tous. J'avais osé les défier. Ils criaient. Qu'est-ce que tu as fait ? Pour qui tu te prends ? Salope, connasse, enfoirée, vilaine fille, ce n'est pas ce qui était prévu. Tu prends trop de place. Un film, de l'argent et tu veux un enfant ? Pourquoi pas un homme en même temps. Tu as perdu la tête ? Pauvre conne, pas question, tu nous appartiens, tu vas le payer. Reviens dans nos bras, souffre, paye. Ces voix dans ma tête, qui criaient, qui hurlaient. Je les ai fait cesser, ça a pris du temps. Je les entends encore de temps en temps. Je sais pourtant qu'elles ne sont pas moi. Je ne suis pas elles. J'ai dit à ces voix : taisez-vous.

J'ai fait un film, je l'ai signé. J'ai pris ma place. Est-ce que j'avais le droit ? J'ai prétendu faire un enfant dans la foulée, c'était trop, je narguais mon père, ma mère, ma sœur et mes aïeux. J'ai perdu l'enfant. J'ai rencontré un pervers. Il a fallu que je paye. Il fallait que j'apprenne, au-delà de la place, mon droit à exister, même si l'autre ne m'en donne pas le droit, que l'autre n'a pouvoir de vie et de mort sur moi. Je me suis effondrée, et puis doucement, ça a pris du temps, tout prend du temps. Je me suis relevée et j'ai répondu oui. Oui, tu as droit à ta vie.

Parfois, j'ai eu envie de mourir. Je connais la dépression, le vide, le vertige, ne pas se lever, vouloir se recoucher, ne pas sortir de son lit, ce lit havre de paix, havre de folie, ressasser, se

traîner, le corps lourd, le cœur autant, l'esprit perdu. Je connais les grandes souffrances sans objet, les idées suicidaires. Je ne veux pas mourir, non. Je veux juste que ça s'arrête. J'ai mal à l'intérieur et cela ne se voit pas à l'extérieur. Je connais la dépression, n'avoir plus envie de rien, plus goût à rien, tellement plus goût à rien que même la vie semble inutile. Pourquoi vivre ? Je connais la dépression, je n'en suis pas victime, pas plus de la dépression que de mon père ou ma mère ou qui que soit d'autre. Je connais la dépression et je lutte contre mes pulsions masochistes mortifères, ne pas se complaire, ne pas rajouter de la peine à la peine. Je connais la dépression. Je ne l'aime toujours pas même si elle m'est familière.

Je crois que je suis tombée en dépression à deux an et demi, quand je suis morte la première fois, une dépression froide, larvée, cachée. Une dépression qui a duré des années alors que j'avais le rire facile et la joie de vivre chevillée au corps. En même temps, je ne m'habillais qu'en noir. C'est mon père qui me l'a fait remarquer.

Il m'a dit : « *Tu es en deuil de ton chat ?* »

Non, j'étais en deuil de lui. Je m'habillais en noir, je fumais comme un pompier, je ne dormais que dans le noir complet et avec des boules Quies, je continuais à avoir des crises de colites à me jeter par la fenêtre, je me griffais la poitrine, le visage parfois, quand la douleur psychique était trop grande, que seule la douleur physique pouvait l'atténuer. J'étais en dépression toutes ces années, j'aurais dû m'en douter. Je ne le savais pas. Je suis si longtemps passée à côté de moi.

Et puis après mon accident, je me suis réveillée. J'ai connu une grande dépression, une dépression chaude celle-ci, violente, ouverte, évidente, une plaie béante. Dieu que ça fait mal. J'en ai connu d'autres après, des dépressions chaudes, à vingt-six ans, trente-trois ans, à trente-huit ans, à quarante-deux ans, à quarante-quatre ans. Chaque fois j'étais propulsée dans un état d'immense souffrance. Chaque fois je me demandais comment j'allais m'en sortir. Des dépressions chaudes comme la braise. Brûlée vive. Mais, le Phoenix ne renaît-il pas de ses cendres ? Ces dépressions chaudes ont toujours été les annonciatrices de renaissances. La première fois, j'ai changé de vie, je suis devenue comédienne. La deuxième fois, j'ai changé de style de vie, plus de noir, plus de cigarettes, plus de père. La troisième fois, j'ai affirmé ma

vie, la bienveillance et la réalisation, mon désir de maternité, je me suis séparée de ma sœur. La quatrième fois, j'ai commencé à vivre seule et j'ai espéré la construction avec un homme. Même si je me suis trompée, en fait, c'était déjà pas mal. La cinquième, j'espère, verra ma vie réalisée, des projets, une histoire à construire et un enfant à venir, mais au-delà de ça, ma vie traversée, ma vie acceptée, une certaine sérénité, le bonheur au bout du chemin, le bonheur à portée de main. Le bonheur si peu inscrit dans mes gènes qu'un bout de moi-même ne l'a pas encore tout à fait accepté. Y ai-je droit ? Puis-je être celle que je suis ? En pleine lumière ? En pleine vie ? Accomplie ?

Je sais ça à l'air idiot comme ça. J'ai tout pour être heureuse. Je tergiverse. Je transige. Je travaille. Je fabrique. Je renais. Ça prend du temps. Chaque fois, ça prend du temps.

J'avais quarante-deux ans, et j'ai fait un rêve. J'avais une belle robe toute neuve quelque part dans un placard et je n'osais pas encore la mettre. J'étais attachée à l'ancienne. C'est ça, c'est exactement ça. C'est difficile de quitter ses vieux habits, on y est habitué, on y est confortable, même s'ils sont usés, même si on ne les aime plus, même s'ils sentent mauvais, même si la robe neuve est beaucoup plus belle. Je vais bientôt l'enfiler. C'est mon chemin d'aimer le beau.

Le beau n'est pas esthétique. Le beau est une couleur, une odeur, une atmosphère, une sensation. Le beau est durable. Le beau reste. Je dis toujours au cinéma, même le laid doit être beau. J'y crois dur comme fer. Il faut sublimer la réalité. C'est pareil dans ma vie. J'ai vu beaucoup de laid dans ma vie, je veux le sublimer, en faire du beau. C'est possible. J'y crois dur comme fer. J'ai fait un film.

Un homme, mon acteur, mon généreux, m'a parlé de mon film.

Il m'a dit : *« Il y a de la grâce, de l'élégance, des choix chics, c'est profond et léger, à fleur d'émotions. »*

Je remercie cet homme de m'avoir dit ça, parce qu'au-delà de mon film ou des compliments, un instant, je me suis dit que oui, j'avais raison, on peut faire du beau avec du laid. Et que

l'élégance était bien le maître mot. Depuis toujours, ce qui me tient le plus à cœur, c'est l'élégance, celle du cœur et de l'esprit, celle de vivre au plus près de soi, au mieux avec les autres, celle de renaitre autant de fois que c'est nécessaire même si c'est douloureux. L'élégance est une façon d'être avec les autres et avec soi.

Je ne sais pas si je suis là, je continue le combat. Je suis morte et je suis née plusieurs fois quoiqu'il en soit, je suis vivante.

J'ai écrit deux lettres à mon père, une de pardon et une de réparation. Je sais qu'avec lui ça ne dépend pas et pourtant et pourtant j'espère encore une réconciliation, qu'il comprenne. J'espère peut-être au-delà de tout, en dépit de tout, qu'il m'aime ? Pour la petite fille à l'intérieur de moi, celle d'avant deux ans et demi et qui pleure son Papa, l'amour de son Papa, qui a disparu en même temps qu'elle, en même temps que lui, dans les limbes de l'inceste. Il ne voulait que de la première, il est incapable de réparation, d'amour. Je dois m'y faire. Je ne m'y fais pas.

J'aimerais qu'avant qu'il meure, que quelque chose, au-dedans de moi soit réparé.

Je me suis réconciliée avec ma sœur au moment des attentats de Paris. L'idée qu'elle puisse mourir, ou moi, ou mon neveu, sans que ce soit réglé m'était insupportable. La mort remet les pendules à l'heure et la vie à la bonne place.

Bien m'en a pris, plus tard, alors que chaque fois qu'on me parlait d'enfant, je pleurais, dans l'incapacité de faire le deuil de ce désir, ne sachant pas quoi faire de ça, pour la première fois, ne sachant vraiment pas comment le transformer, elle m'a demandé : « *Qu'est-ce que tu pourrais faire pour avoir un enfant ?* » Je lui ai répondu : « *Je devrais retourner au Maroc.* » J'avais appris que le Maroc avait ré-ouvert ses portes à l'international. C'était la solution. J'avais quarante-cinq ans, j'avais refait un double-don qui n'avait pas pris, j'avais entendu non dans ma tête au moment de l'implantation de l'embryon, j'avais acté que la PMA ce n'était pas pour moi, j'avais relancé des pistes pour l'adoption aucune ne fonctionnait, j'avais relancé mon dossier à Meknès, ça traînait. Je ne voulais pas y retourner, je ne sais pas si j'avais peur

ou si simplement j'étais fatiguée. « *Je devrais retourner au Maroc.* », je me suis entendue, j'y suis retournée, j'ai bien fait.

C'est à ce moment-là que ma fille est née.

J'ai rencontré ma fille quatre mois plus tard. Elle s'appelle Neyla. Elle est une merveille absolue, une beauté dans tous les sens du terme.

Le jour où je suis devenue sa mère, l'huissier qui devait « valider » que c'était bien moi, que c'était bien elle, a dit : « *On dirait qu'elle est sortie de votre ventre.* » Je suis devenue sa mère, nous sommes sorties, devant le tribunal de la famille, nous avons pris un petit taxi. Je me suis engouffrée dedans, Neyla dans les bras. Il y avait une femme à l'intérieur. Elle m'a regardée, elle l'a regardée, elle a dit : « *Vous n'auriez jamais dû l'avoir.* » Au Maroc, les orphelinats sont plein de garçons, les filles vont directement dans les familles, servir de filles, de bonnes, aux mères qui n'en ont pas eues, qui se sont sacrifiées pour leur mère. Je n'aurais jamais dû l'avoir, Neyla n'aurait jamais dû sortir du territoire. En plus elle était toute petite et claire, les enfants préférés. Le destin de Neyla et le mien se situent là dans cet espace de quelques minutes et ces deux phrases. La veille de notre départ pour la France, la directrice de l'association, celle qui m'a « faite mère », celle qui a « proposé » Neyla pour moi, que je remerciais infiniment, à qui je disais ma reconnaissance, que je savais ma chance, que Neyla soit une fille, c'était mon désir tout au fond, qu'elle soit si petite et qu'elle me ressemble, cette femme m'a dit : « *Tu as attendu si longtemps, la plupart des gens auraient abandonné, tu as tellement de choses à lui raconter, je me suis dit qu'il te fallait un enfant à toi.* » Voilà, comme quoi, tout sert et le temps est un allié.

Au Maroc avec ma fille, j'ai compris ma mère et je lui ai pardonné. Au Maroc, les mères sont fragiles de leur maternité, puisqu'elles sont d'abord les mères de leurs mères. Je ne serai pas une mère comme ça.

Un soir de réveillon, ma petite fille de deux ans, a voulu que je lui mette du vernis rouge, comme moi. Un instant, j'ai failli dire non, pour ne pas provoquer, ne pas sexualiser son

enfance, je me suis dit que j'avais intériorisé la pédophilie et la misogynie. Je lui ai mis du vernis, elle était si fière et si heureuse, c'était une victoire.

Aujourd'hui, je dis à ma fille qu'elle n'a pas de papa, pour le moment, mais qu'elle a une maman de naissance, un papa de naissance, une maman, son parrain, sa tante, son cousin, le fils de ma sœur, notre chat, son baby-sitter, et d'autres. Elle a une famille composée de gens qui l'aiment.

Pour elle, je continue à travailler, ce travail intérieur commencé il y a des années. Pour elle, je continue à chercher l'unité, l'accord entre la parole, les actes et la pensée. Pour elle, je vais encore plus vite vers la lumière de ma destinée. Pour elle, je continue d'espérer, le meilleur et la liberté.